1€ PAR EXEMPLAIRE VENDU REVERSÉ POUR LA RESTAURATION DU PATRIMOINE RELIGIEUX

VALEURS ACTUELLES

HORS-SÉRIE

VALEURS ACTUELLES – HORS-SÉRIE Nº 37 11,90 €

Des bâtisseurs à nos jours, mille ans d'histoire et de passions françaises

La fabuleuse épopée de Notre-Dame et de nos cathédrales

DOM : 12,9 € - BELUX : 13 € - CH : 18,5 FS - CAN : 18,99 $CA - ESP/GR/ITA/PORT CONT : 12,9 € - MAR : 130 DH - TOM : 1800 XPF - TUN : 21,9 TND

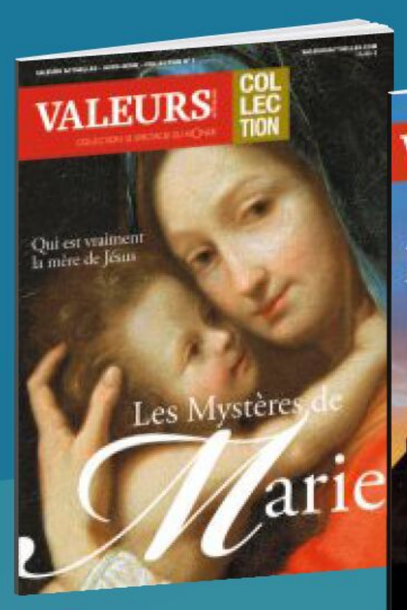
L 16553 - 37 H - F: 11,90 € - RD

COMMANDEZ LES HORS-SÉRIES DE VALEURS ACTUELLES VERSION PAPIER OU DIGITALE SUR

boutique.valeursactuelles.com

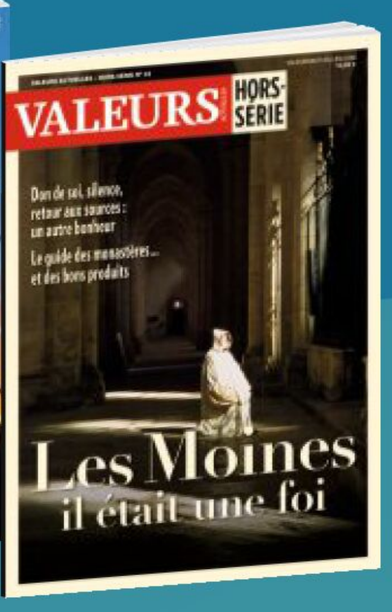
N° 37

Chaque trimestre, 132 pages consacrées à un seul dossier qu'il s'agisse d'histoire, de culture, de patrimoine, de géopolitique...



N° 1

N° 32



N° 33

DÉJÀ PARUS :

VA Collection :

1. Les mystères de Marie **10,90 €**
12. Les secrets de la Russie **9,90 €**
13. Les mystères de Noël **7,90 €**
26. Le roman vrai de la France **10,90 €**
27. La légende du Tour **10,90 €**

VA hors-série :

1. Les secrets de la Bible **7,90 €**
2. Les secrets du Vatican **7,90 €**
4. Les secrets de Versailles **7,90 €**
5. Les secrets de la Terre sainte **7,90 €**
6. Les secrets de la Police **9,90 €**
7. La France mystérieuse **9,90 €**
8. Les secrets des océans **9,90 €**
9. Les maîtres de l'art sacré **9,90 €**
10. Les secrets de l'Élysée **9,90 €**
11. Les secrets des îles **9,90 €**
15. De Gaulle-Pétain, histoires secrètes **9,90 €**
16. Nos ancêtres les Français **9,90 €**
17. Nos soldats ces héros **9,90 €**
18. Le roman noir de la Révolution **9,90 €**
19. La France d'Audiard **9,90 €**
20. La disparition de Jacques Chirac **7,90 €**
21. Algérie française, les vérités interdites **10,90 €**
22. Delon-Belmondo, épopée française **10,90 €**
23. Les dossiers noirs du communisme **10,90 €**
24. La langue française **10,90 €**
25. Le goût de la France **10,90 €**
28. Les écrivains maudits **10,90 €**
29. Chrétiens d'Orient et d'ailleurs **10,90 €**
30. Guerre d'Algérie, les derniers secrets **10,90 €**
31. Russie-Ukraine, l'histoire tragique sous nos yeux **10,90 €**
32. Ressusciter le patrimoine français **10,90 €**
33. Les Moines, il était une foi **10,90 €**
34. L'histoire interdite **10,90 €**
35. L'Âge d'or du rire français **10,90 €**
36. Les derniers secrets des dictateurs **11,90 €**
37. Notre-Dame de Paris **11,90 €**

Hors-séries vendus dans la limite des stocks disponibles.

SOMMAIRE

NOTRE REINE IMMORTELLE

Notre-Dame, élève-toi !
par Marie de Greef 16
Maurice de Sully, le vrai père de Notre-Dame
par Éric Letty 22
Au cœur de Notre-Dame
par Yves Le Bescond 24
Le fabuleux trésor de Notre-Dame
par Éric Letty 26
La Sainte Couronne, témoin de la Passion
par Éric Letty 29
Viollet-le-Duc, l'architecte de la renaissance
par Olivier Maulin 30
"Un siècle de mutilations"
par Eugène Viollet-le-Duc 33
Gargouilles et chimères, le peuple du sommet
par Hari Seldon 34
Anges, démons et miracles…
par Philippe Delorme 36
Saint-Louis des Invalides, l'autre cathédrale de Paris
par Jérôme Besnard 38

NOTRE-DAME UN DESTIN FRANÇAIS

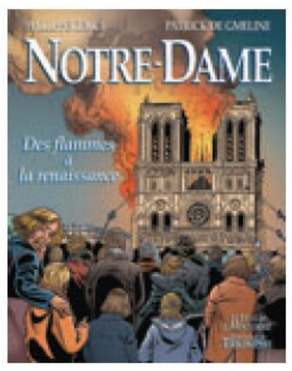
Notre-Dame, au cœur de notre Histoire
par Jérôme Besnard 44
Dans la tempête révolutionnaire…
par Éric Letty 50
Napoléon, les secrets d'un sacre
par Jérôme Besnard 52
Victor Hugo, "sauveur" de Notre-Dame
par Philippe Delorme 56
"Cette vieille reine de nos cathédrales…"
par Victor Hugo 58
"Qui n'a pas vu le jour se lever sur Notre-Dame…" 62

IL ÉTAIT UNE FOI

Le grand rêve de pierre
par François Bousquet 66
La pénombre lumineuse des nefs…
par Denis Tillinac 72
Les mots des cathédrales
par Éric Letty 76
Alain Erlande-Brandenburg : "La grande leçon des cathédrales"
Propos recueillis par Gabriel Rivière 78
En harmonie avec le ciel et la terre…
par Mathilde Gibelin 82
Un blanc manteau de cathédrales
par Yves Le Bescond 84
Un fabuleux catéchisme de pierre
par Laurent Dandrieu 86
Les couleurs retrouvées des cathédrales
par Yves Le Bescond et Olivier Madelin 90
La lumière, même la nuit
par Yves Le Bescond 92

UNE FABULEUSE ÉPOPÉE

Reims, cathédrale des sacres
par Étienne Lombard 98
À Chartres, le sacre d'Henri IV
par Étienne Lombard 103
L'épopée glorieuse des bâtisseurs
par Olivier Maulin 104
Dans les pas des compagnons…
par Philippe Maxence 108
L'abbé Suger, bâtir pour la gloire de Dieu
par Maxime Coupeau 112
Villard de Honnecourt, maître d'œuvre voyageur
par Noëlle Joly 114
Les cathédrales, trésors de France
par Sabine Dusch 116
"Les églises, le chant de notre terre…"
par Maurice Barrès 124
Saint-Denis, la cathédrale des rois
par Jérôme Besnard 126
Bibliographie 130



L'ILLUSTRATION DE COUVERTURE EST L'ŒUVRE DE PHILIPPE CENCI, EXTRAITE DE "NOTRE-DAME, DES FLAMMES À LA RENAISSANCE", DE PATRICK DE GMELINE ET PHILIPPE CENCI (ÉDITIONS DU TRIOMPHE).
CE NUMÉRO COMPORTE UN ENCART BROCHÉ : ABONNEMENT OFFRES HORS-SÉRIE VALEURS ACTUELLES ENTRE LES PAGES 34 ET 35 ET DEUX ENCARTS JETÉS : "CATALOGUE NOËL 2023 VALEURS & VOUS" AVEC UNE ENVELOPPE T RETOUR VALEURS

Le général de Notre-Dame

Par François d'Orcival, *de l'Institut*

Dans un an, le 8 décembre 2024, l'archevêque de Paris célébrera la grand-messe à Notre-Dame. Ce sera la première fois depuis que la cathédrale a survécu aux ravages provoqués par un incendie, le lundi 15 avril 2019. Le président de la République, qui était venu sur place ce soir-là, éprouvé par la catastrophe, se mit aussitôt en tête de trouver la personne capable de relever le défi de la reconstruction. Deux jours plus tard, il nommait à la tête de l'établissement public chargé du chantier un général, le plus élevé dans le grade, Jean-Louis Georgelin. Ils échangèrent un pari : réussir en cinq ans.

Le général Georgelin n'assistera pas à la cérémonie solennelle qui aura lieu dans un an à Notre-Dame, le deuxième dimanche de l'avent. Il a été enterré le 31 août, à Aspet, en Haute-Garonne, dans la terre des siens au cœur des Pyrénées, entouré par son village, une section de parachutistes de son ancien régiment, un peloton de gendarmes de montagne, le maire de Toulouse, Jean-Luc Moudenc, et le préfet d'Occitanie, Pierre-André Durand, ainsi que par les officiers supérieurs et officiers généraux qui avaient servi avec lui. Quelques jours plus tôt, Emmanuel Macron lui avait rendu un hommage national aux Invalides. Il avait fait une chute mortelle, à 2650 mètres d'altitude, sur une pente du mont Valier, le 18 août à la tombée du jour. Le fantassin aurait dû fêter ses 75 ans, en famille, deux semaines plus tard.

Il aura été pendant huit ans à la tête des armées françaises, au temps de Jacques Chirac, comme chef de l'état-major particulier du président de la République, puis comme chef d'état-major des armées, qu'il demeurera sous Nicolas Sarkozy, avant d'être grand chancelier de la Légion d'honneur sous François Hollande. C'est ainsi que le catholique fervent que l'on connaissait allait devenir le maître d'œuvre de la renaissance de Notre-Dame.

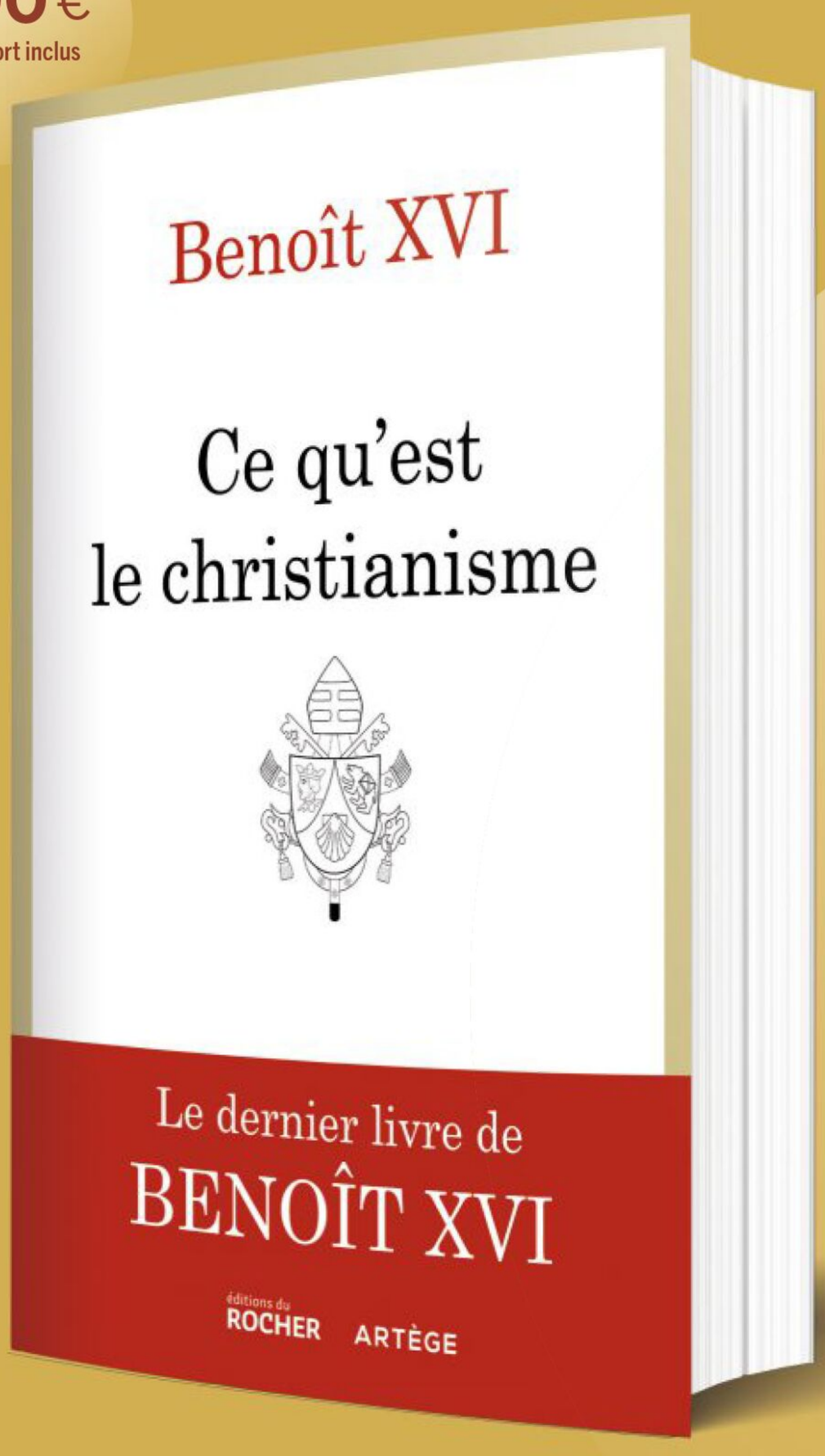
Son adjoint, Philippe Jost, ingénieur général de l'armement mais aussi formé à l'École du Louvre, est devenu son successeur. Le jour de l'enterrement de son prédécesseur, il salua celui que l'on appelait *« le général de Notre-Dame »* — Notre-Dame la France. *« Sa mémoire nous accompagnera tous les jours. »* Il révéla que la veille de ce jour de deuil, une grande pièce de bois de la charpente de la cathédrale, son cœur, venait d'être montée par ses charpentiers. Les délais prévus seraient donc tenus. Et Philippe Jost précisera que sa flèche, refaite, brillerait dans le ciel de Paris le jour de l'ouverture des jeux Olympiques, l'été prochain.

Notre-Dame de Paris ! Napoléon s'y était fait sacrer empereur au cours d'une cérémonie fastueuse le dimanche 2 décembre (1804) ; cent quarante ans plus tard, le samedi 26 août (1944), de Gaulle y achevait sa marche triomphale dans Paris en y chantant un *Magnificat* à pleins poumons — *« ce Magnificat de la Libération, sous ces voûtes, avec en guise de contre-chants, des coups de feu*, écrira notre ami Denis Tillinac, *c'est l'histoire de France qui rameute ses riches heures et ses moments de détresse… »* Dans un an, on attendra un *Te Deum* de Mgr Laurent Ulrich, l'archevêque de Paris, un *Te Deum* de la victoire sur la mort, à Notre-Dame de Paris. ●

Jean-Louis Georgelin fut chef d'état-major des armées, grand chancelier de la Légion d'honneur. Le catholique fervent que l'on connaissait allait devenir le maître d'œuvre de la renaissance de Notre-Dame.

LE LIVRE TESTAMENT DE BENOÎT XVI

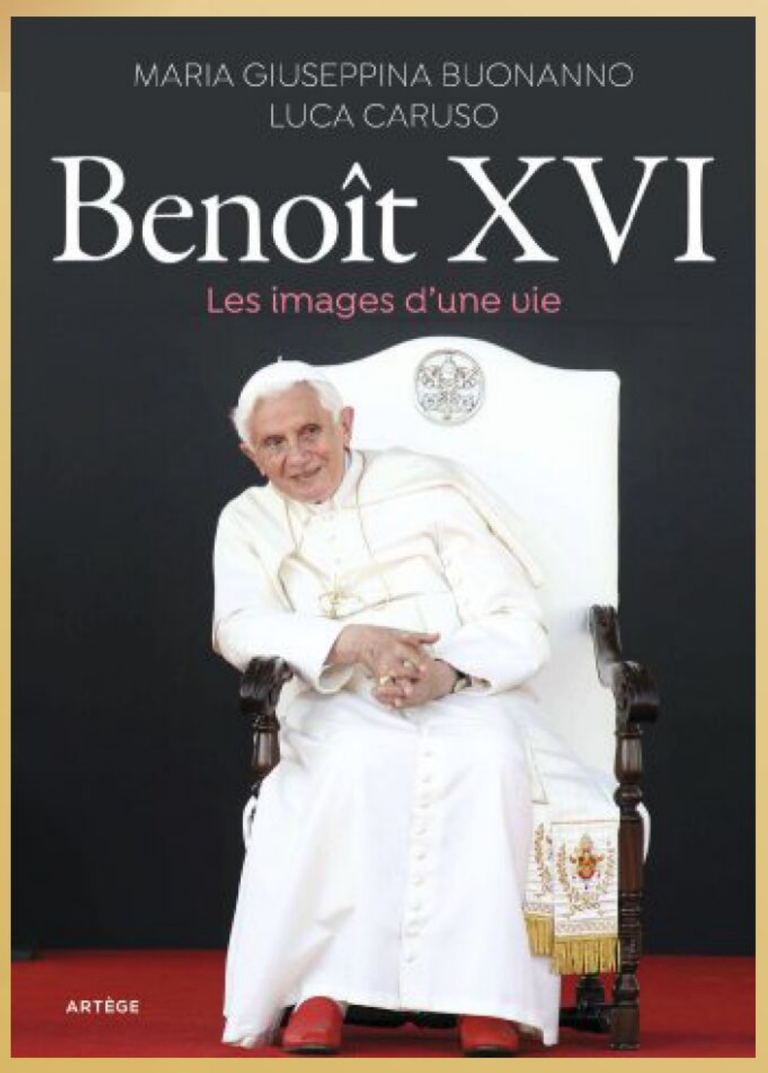
18,90 €
Frais de port inclus



Presqu'un testament spirituel, dicté par la sagesse de l'esprit et le cœur d'un père. Les dernières réflexions théologiques que Benoît XVI a souhaité voir publiées sur le célibat des prêtres, le dialogue islamo-chrétien, sa vision de l'Église et l'héritage chrétien, ou encore l'intolérance des sociétés occidentales contre la foi chrétienne.

14 x 20,5 cm – 272 pages – Éditions du Rocher Artège

15,90 €
Frais de port inclus



Ce livre raconte la vie de Joseph Ratzinger. Une narration captivante, par de nombreuses photographies, certaines inédites, qui retrace les principales étapes de l'aventure humaine et spirituelle de Benoit XVI.

Maria Giuseppina Buonanno et Luca Caruso

16,8 x 23,8 cm – 208 pages – Artège

COMMANDEZ SUR BOUTIQUE.VALEURSACTUELLES.COM

Expédition uniquement en France métropolitaine, aucun envoi à l'étranger et DOM TOM.
Visuel non contractuels. Dans la limite des stocks disponibles.

OPÉRATION

1€

PAR EXEMPLAIRE VENDU REVERSÉ POUR LA RESTAURATION DU PATRIMOINE RELIGIEUX

ASSOCIATION ARCADE

"Arcade", une jeunesse au service du patrimoine

Sur chaque exemplaire de ce hors-série vendu en kiosque, "Valeurs actuelles" reversera un euro à l'association Arcade, dont les jeunes membres restaurent le patrimoine, notamment religieux. Présentation de l'association, et de deux de ses chantiers en cours, par son président, Amaury Gomart.

Faire du patrimoine le lieu d'unité par excellence et prendre comme vecteur de cette unité la jeunesse à travers son engagement généreux et joyeux: telle est, depuis 2019, l'ambition de notre association (à but non lucratif) Arcade, qui mobilise des jeunes volontaires (18-30 ans) pour tisser du lien au cœur des territoires à travers la restauration du patrimoine, notamment religieux.

Notre objectif est double:

– aider des lieux de patrimoine avec l'organisation de chantiers bénévoles pour participer à leur restauration matérielle;

– tisser du lien avec les habitants des alentours pour que les volontaires qui participent aux chantiers se mettent au service, non d'un simple bâtiment, mais de tout un territoire vivant.

Les volontaires partent aider quelques jours à la restauration d'une chapelle, d'un château, d'un moulin, d'un fort militaire. Depuis la création de l'association, plus de 1000 jeunes sont venus en aide à une trentaine de lieux de patrimoine situés dans toute la France: Berry, Haute-Marne, Mayenne, Aisne, monts du Bugey, Vendée…

Sur place, ils œuvrent à différents travaux de restauration (maçonne-

rie, travaux de charpente, peinture, etc.), encadrés par les gestionnaires du lieu et/ou par des artisans locaux. L'occasion d'une transmission de savoir-faire pour retrouver le goût du travail manuel.

Une partie du temps est consacré à des activités avec les habitants car ce sont les premiers bénéficiaires de ce patrimoine local : visite de nos anciens en Ehpad, jeux avec les enfants du village, repas partagés ou encore représentations théâtrales. Les jeunes d'Arcade, les pieds dans le passé, la tête tournée vers l'avenir, font ainsi du patrimoine, notamment religieux, le trait d'union essentiel entre générations, milieux sociaux, villes et campagnes.

"Le patrimoine, notamment religieux, trait d'union entre générations, villes et campagnes."

Amaury Gomart, président de l'association Arcade

Nos volontaires sont pour la plupart des néophytes des métiers du bâtiment. Mais bien encadrés et plein de bonne volonté, ils accomplissent en quelques jours une certaine quantité de travaux, (re)donnant ainsi espoir aux lieux.

Loin l'idée, pour Arcade, de regarder notre patrimoine prendre la poussière, la France devenir un musée à ciel ouvert, et de jouer le rôle de gardien de ruines. La jeunesse, symbole de vitalité, souhaite faire perdurer encore longtemps le souffle de vie qui s'échappe des monuments qui jalonnent nos paysages. Ce projet associatif veut fédérer les jeunes et les pousser au service généreux et joyeux.

Un grand merci à *Valeurs actuelles*, et à ses lecteurs, pour leur généreuse participation à nos chantiers. ●

Maison du Bien commun-Arcade, 13, rue Duroc, 75007 Paris
patrimoine-arcade.fr

DEUX CHANTIERS EN COURS

■ Chapelles normandes de bord de chemin (Orne)

Non loin de la Suisse normande, au cœur de l'Orne, la paroisse d'Écouché-les-Vallées s'étend sur de nombreux clochers. Le long d'un chemin rocailleux qui monte vers le château de Mesnil-Glaise s'élève la chapelle Saint-Roch. Déjà une trentaine de volontaires ont pu travailler sur les murs de ce patrimoine quasi vernaculaire: piquetage puis chaulage. Un peu plus loin, en plein cœur d'un hameau, entourée d'arbres et des restes d'un vieux cimetière, la chapelle de Treize-Saints. Accompagnés d'un artisan à la retraite, les volontaires ont pu refaire la couverture. L'été dernier, avec deux anciens artisans, ils ont commencé la restauration de la chapelle de Champcerie, perdue au milieu des champs.

■ Ancienne église de Saint-Alban (Ain)

Perchée sur les monts du Bugey, l'ancienne église de Saint-Alban domine la vallée du Cerdon. Située à un kilomètre du village de Saint-Alban, elle a été abandonnée au XIXe siècle et se trouvait en ruine complète au début du XXIe. Depuis dix ans, l'association des Amis de Saint-Alban remonte peu à peu cet édifice du XIIe siècle placé au sommet d'un éperon rocheux. En plus d'organiser la restauration de leur ancienne église, les membres de l'association animent le village, tel un comité des fêtes.

Leur jeune président de 27 ans a grandi dans le village voisin. Ses amis du même âge sont également partenaires du projet. Jeunes actifs partis travailler dans les régions avoisinantes, ils reviennent au village très régulièrement. Une fête par saison rassemble tous les environs dans ce petit village de 187 habitants. Les volontaires d'Arcade s'insèrent parfaitement dans le village depuis 2021. Ils sont logés dans la mairie, travaillent le matin avec les habitants pour remonter peu à peu les murs de l'église, visitent les environs magnifiques de la région l'après-midi et chantent le soir sous les étoiles. Encadrés également par des artisans locaux, les jeunes découvrent la maçonnerie et la joie de voir le fruit de son travail au quotidien. A. G.

“Les cathédrales, une passion française”

L’historien Mathieu Lours, membre de la Commission nationale du patrimoine et de l’architecture, est l’auteur d’une dizaine d’ouvrages sur les cathédrales, et Notre-Dame en particulier. Entretien.

Propos recueillis par Éric Letty

Vous écrivez que la cathédrale est une œuvre d’art totale qui fait corps avec le territoire et le temps. De quelle manière l’expliquez-vous?
À l’origine, la dimension territoriale de la cathédrale est religieuse. Elle est l’église du diocèse, le cœur d’un territoire religieux où l’évêque a la plénitude du pouvoir sacerdotal, la cathédrale elle-même ayant la plénitude de la fonction ecclésiale. C’est le lieu où s’opère la réunion de l’Église diocésaine autour de son évêque, où les prêtres sont ordonnés et où l’on perpétue l’enracinement du premier évêque évangélisateur du diocèse, successeur des Apôtres. Par la suite, la cathédrale bascule progressivement du religieux à l’urbain, puis de l’urbain au royal, et devient ainsi une passion française, identitaire de la ville, puis de l’État. Les cathédrales ont été construites comme des lieux de tradition, mais cette tradition n’est pas uniforme: chaque diocèse a la sienne, ses saints patrons, etc. On ne comprend pas la cathédrale sans ce rapport à l’ancrage local. Enfin, à partir du XVIII[e] siècle, grâce au romantisme, elle devient identitaire des nations. L’Allemagne et l’Angleterre d’abord, puis la France au XIX[e] siècle, sont les trois grandes nations identifiées par leurs cathédrales.

À ces aspects religieux et politique s’ajoute un ancrage matériel. Les monuments font corps, géologiquement et matériellement, avec le territoire qui les porte, en raison des matériaux employés pour leur construction: le grès rose dans les Vosges, le granit en Bretagne, la pierre de lave à Clermont-Ferrand, le calcaire en Ile-de-France… Ce sont aussi des chênes locaux qui sont utilisés pour réaliser la charpente.

> “À l’origine, la cathédrale est l’église du diocèse, le cœur d’un territoire religieux.”

Aujourd’hui encore, les forestiers de France expriment la même fierté de participer à la restauration de celle de Notre-Dame de Paris…
En effet, à Notre-Dame, on retrouve ce même élan à l’échelle nationale. La cathédrale exprime la rencontre de la verticalité — l’envolée vers le Ciel et, surtout, la descente du Ciel vers la terre — avec l’horizontalité, puisqu’elle est le lieu où l’on réunit les hommes et où l’on rassemble les matériaux les meilleurs et les plus coûteux pour bâtir ce lieu qui sert à la louange gratuite. C’est sa dimension sacrificielle: l’idée de rendre à Dieu les bienfaits qu’Il nous donne en Lui “offrant” les matériaux les plus nobles, travaillés avec excellence. Plus politiquement, la cathédrale témoigne aussi de la puissance de l’Église dans la chrétienté médiévale…

PHOTOS : PATRICK IAFRATE ; KAVALENKAVA VOLHA/ALAMY STOCK PHOTO

Le chevet de Notre-Dame de Paris.

LES CATHÉDRALES, UNE PASSION FRANÇAISE

Les cathédrales ont donc aussi un rôle politique?
Oui, ainsi qu'un rôle dans les circonscriptions ecclésiastiques, qui sont aussi des circonscriptions fiscales auxquelles sont attachés les droits de collation des cures et les dîmes. C'est ce qui explique qu'au Moyen Âge certains diocèses soient compliqués à gérer, car leur carte n'a pas changé depuis la fin de l'Antiquité, époque où le sud de la France était plus densément peuplé que le Nord. Il y existe encore une multitude de diocèses "timbres-poste". Au XII[e] siècle, au contraire, les diocèses du Nord sont gigantesques, comme ceux de Bourges ou de Rouen, mais les évêques, bénéficiant de la fiscalité ecclésiastique, ne veulent pas les diviser. Notre-Dame de Chartres est la cathédrale d'un diocèse qui commence au fond du parc de Versailles et s'arrête sur les bords de Loire! En 1697, Louis XIV tape d'ailleurs du poing sur la table et coupe en deux le diocèse pour créer celui de Blois.

Notre-Dame de Strasbourg.

Charles Péguy a loué "la flèche unique au monde" de cette cathédrale de Chartres... En quoi est-elle unique?
C'est la première cathédrale où l'on ait entrepris une tour de 100 mètres de haut, soit à peu près la hauteur du phare d'Alexandrie, qui était ce que l'on avait jusqu'alors construit de plus haut. En 1160, on élève ainsi à côté d'une cathédrale romane le plus haut édifice que l'humanité a construit depuis l'Antiquité! Il s'agit de signaler au loin la présence des reliques de la Vierge, et aussi d'affirmer le pouvoir de l'Église au moment où le pouvoir des villes et celui du roi s'affermissent. Mais, encore une fois, on offre à Dieu l'excellence pour Le remercier de ce que Lui-même donne.

"L'idée de rendre à Dieu les bienfaits qu'Il nous donne."

Pourquoi, dans l'imaginaire, le style gothique caractérise-t-il la cathédrale?
Il faut distinguer deux moments. Le temps des bâtisseurs, du XII[e] au XV[e] siècles, ne théorise pas le rapport entre la cathédrale et le gothique, parce qu'on évolue dans un univers où tout est gothique: le château, l'abbaye, la grande collégiale... Le gothique incarne alors l'art de la chrétienté aux sens géogra-

Scènes des Évangiles du tour du chœur de Notre-Dame de Paris (XIV[e] siècle).

BRIAN JANNSEN/ALAMY STOCK PHOTO
HERCULES MILAS/ALAMY STOCK PHOTO

BIO EXPRESS

Agrégé et docteur en histoire, spécialiste de l'architecture et du patrimoine religieux, Mathieu Lours enseigne l'histoire de l'architecture à l'Université de Paris-Pontoise et à l'École de Chaillot, ainsi que l'histoire de l'art en classes préparatoires aux grandes écoles au lycée Janson-de-Sailly. Membre de la Commission nationale du patrimoine et de l'architecture et chercheur associé à l'École pratique des hautes études, il est l'auteur de douze ouvrages consacrés aux cathédrales, parmi lesquels:

- **Dictionnaire des cathédrales de France** *(Jean-Paul Gisserot, 2008)*
- **L'Autre Temps des cathédrales, Concile de Trente-Révolution française** *(Picard, 2010)*
- **Notre-Dame des siècles, une passion française** *(Le Cerf, 2021)*
- **La Grâce des cathédrales** *(2 volumes, Place des Victoires, 2021, 2023)*
- **Mystères et secrets de Notre-Dame de Paris** *(Larousse, 2023)*

phique et géopolitique du terme, rayonnant sur l'Europe et sur le royaume latin de Jérusalem… C'est ce qu'on appelle l'*opus Francigenum*, l'art des Francs, ou plus communément l'*opus novum*, l'architecture contemporaine.

Second moment: le gothique est redécouvert, au XVIII[e] siècle, par Montesquieu et Goethe, qui déclare en 1771, devant la cathédrale Strasbourg, qu'elle exprime le génie de l'art allemand, mais aussi celui de l'esprit humain et de la subjectivité, affranchis des canons classiques et néoclassiques. Puis les romantiques le vulgarisent et il incarne alors les cathédrales.

Qu'est-ce qui fascine les romantiques?

Le gothique est un des seuls arts en Occident qui n'imite aucune forme de l'Antiquité. Il emprunte certains éléments au paléochrétien: les forêts de colonnes, la lumière, la hauteur, mais sans le copier. En revanche, il invente des formes qui n'ont jamais existé auparavant, en particulier la flèche gothique, qui est unique et parle à l'imaginaire des artistes romantiques, comme le montrent les tableaux de Friedrich, les dessins de Victor Hugo, de Viollet-le-Duc… Aujourd'hui encore, nous sommes fascinés par la reconstruction presque conjointe de celles de Notre-Dame de Paris et de Saint-Denis. ➤

Notre-Dame de Paris. L'incendie du 19 avril 2019.

FRANÇOIS GUÉNET/AKG-IMAGES

Où en est-on, justement, de la reconstruction de la flèche de Saint-Denis?
Viollet-le-Duc l'a fait démonter en 1845 parce qu'elle menaçait, selon lui, de s'effondrer. Il accusait l'architecte François Debret, qui avait entrepris de la restaurer en 1837, d'avoir utilisé des matériaux inadaptés, et reprochait à l'abbé Suger lui-même [abbé de Saint-Denis qui reconstruisit l'abbaye au XII^e siècle, *lire page 112*] d'avoir construit un massif occidental présentant des vices profonds. Viollet-le-Duc aurait voulu le démolir et le reconstruire de manière symétrique, avec deux tours à flèche, sur le modèle de celle de gauche. La commission des monuments historiques refusa, mais la conviction demeura qu'il serait imprudent de reconstruire la flèche sur ce massif réputé instable. Toutefois, après la mise à nu des fondations par les fouilles archéologiques et l'étude préalable, il semblerait aujourd'hui que le massif n'est pas si mal fondé. La première pierre a été posée par François Hollande en 2017.

Les fouilles récemment réalisées dans la cathédrale Notre-Dame de Paris ont permis de retrouver sous le pavement les vestiges de l'ancien jubé. Comment expliquer la disparition des jubés et clôtures des cathédrales?
Au XII^e siècle, en France, non seulement les cathédrales, mais les abbatiales, collégiales et toutes les églises où des religieux doivent trois fois par jour prier dans le chœur, ont un jubé. Mais ces jubés disparaissent à partir du XVI^e siècle en raison des nouvelles normes liturgiques consécutives au concile de Trente, édic-

MOYEN ÂGE : LA PLACE DES CATHÉDRALES DANS LA VIE QUOTIDIENNE DES FRANÇAIS

"Au Moyen Âge, *explique Mathieu Lours*, les cathédrales sont des lieux de vie, car la frontière entre le sacré et le profane n'est pas la même qu'aujourd'hui. Le clergé lutte vainement contre la présence d'activités profanes dans l'église. Nous possédons ainsi des témoignages de négociations commerciales à Notre-Dame de Paris entre de riches marchands qui allaient faire leurs dévotions, ou des règlements visant à empêcher les femmes seules de rester trop longtemps dans l'église, car certaines y rencontraient des messieurs avec lesquels elles partaient ensuite ailleurs… Il existe aussi des rituels spectaculaires, comme les fêtes des fous, ou la fête des Saints-Innocents, à l'occasion de laquelle les enfants de chœur prennent le pouvoir avec des parodies de messe, tournant en ridicule les chanoines qui s'en amusent car ils en ont fait autant dans leur enfance. Pendant une journée de l'année, les chanoines réapprennent à obéir humblement et à redevenir comme des enfants, illustrant l'idée que l'ordre du monde est relatif. À la fin du XV^e siècle, début du XVI^e, les évêques de Paris y mettent fin, en raison de débordements de toutes sortes. À cette époque, se développe une conception plus rigoriste de la foi, à laquelle l'Église est conduite pour répondre au protestantisme. Même au sein du catholicisme, on estime que la frontière entre le sacré et le profane doit être posée plus nettement. À l'inverse du Moyen Âge, la modernité n'aime pas les frontières poreuses."

tées notamment par saint Charles Borromée dans ses *Instrucciones fabricae*. En France, on invente toutefois le jubé gallican, une clôture de chœur portant au centre une grille par laquelle on voit l'autel, mais ce modèle gallican est oublié au XIXe siècle, car la Révolution française conduit paradoxalement à romaniser les rites français. Aujourd'hui, il ne reste plus que deux jubés en place: celui de Saint-Bertrand de Comminges, en bois, et celui de la cathédrale d'Albi, en pierre, chef-d'œuvre du gothique flamboyant. Celui de la cathédrale de Rodez existe encore, mais a été déplacé dans le transept.

Comment cette romanisation du rite se manifeste-t-elle?

Les chœurs de cathédrale deviennent alors romains. Tous les autels néogothiques construits par Viollet-le-Duc permettent ainsi de célébrer la messe romaine. Le tabernacle — comme celui, superbe, qu'il a créé dans la cathédrale de Clermont-Ferrand — est une invention des XVIe-XVIIe siècles, qui n'existait pas à l'époque gothique. Dans les cathédrales françaises, ce sont les suspentes eucharistiques qui étaient d'usage: on suspendait avec une chaînette un ciboire que l'on faisait descendre sur l'autel.

Comment expliquer que la France compte peu de cathédrales de l'époque classique?

Il existait déjà une armature architecturale bien campée. En général, les cathédrales classiques sont des outils contre le protestantisme, comme à Montauban, où l'on en reconstruit une à la place de celle détruite par les huguenots, ou à La Rochelle, où le siège épiscopal est transféré pour reconquérir au catholicisme cette ville protestante. D'autres sont érigées pour des raisons politiques, comme à Nancy. Le roi de France, qui nommait les évêques lorrains, s'opposait à ce que la capitale des ducs de Lorraine soit érigée en diocèse, comme ceux de Toul, Metz et Verdun. Après le rattachement de la Lorraine à la France en 1771, le roi leva son veto, un évêque s'installa à Nancy dans la grande église déjà bâtie dans le prolongement de la place Stanislas, et qui devient ainsi l'une des plus belles cathédrales classiques de France.

Quel impact le concile Vatican II a-t-il eu sur les cathédrales en France?

Il a obligé à les réaménager pour correspondre aux normes liturgiques édictées par les documents de 1969, consécutives au concile. Bien que la célébration tournée vers l'Orient reste en principe la norme, pastoralement, l'Église de France a majoritairement fait le choix de célébrer face aux fidèles. Il a donc fallu créer des autels adaptés. En outre, il n'y a plus qu'un ambon pour les lectures, au lieu de deux. Après quelques années d'expérimentation a eu lieu une vague de création d'autels et de mobilier liturgique qui a permis à l'Église de renouer le dialogue avec les artistes.

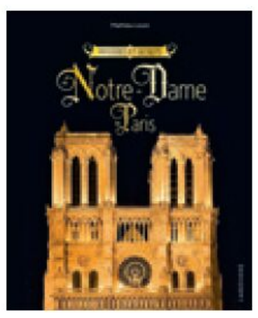
On le voit avec le nouveau mobilier de Notre-Dame de Paris…

À Notre-Dame, Mgr Ulrich a choisi un autel moins cubique que le précédent. Guillaume Bardet, qui l'a créé, est un grand designer contemporain. L'ancien autel, signé par Jean Touret, était moins minimaliste, mais même s'il n'est pas très grand et dépourvu de rupture chromatique, on peut penser que celui de Badet, en bronze, accrochera la lumière et éclairera le chœur patrimonial. Par ailleurs, il est toujours très difficile de construire un autel, en raison de la double signification qu'il revêt: à la fois Autel du Temple de Jérusalem et Table de la Sainte Cène. La dimension sacrificielle l'emporte toutefois sur la dimension mémorielle.

> **"La mobilisation après l'incendie de Notre-Dame témoigne de la relation intime entre les Français, la France et le sacré."**

Le saisissement qui a frappé les Français au moment de l'incendie de Notre-Dame de Paris a montré à quel point les cathédrales sont fondatrices de notre identité…

C'est une identité ouverte. Qu'elle soit monument national permet à la cathédrale d'incarner la grandeur, au-dessus des divisions partisanes. Si l'État l'avait reconstruite uniquement sur ses propres fonds, cela aurait seulement été une œuvre administrative; mais la mobilisation des financements des Français au service de Notre-Dame procure au patrimoine une dimension nouvelle, politique au sens propre du terme. Aux yeux du monde, il paraît normal que la France laïque s'occupe d'un édifice historique et cultuel. Son entretien fait partie de la relation intime entre les Français, la France et le sacré. ●



Mystères et secrets de Notre-Dame de Paris,
de Mathieu Lours,
Larousse,
216 pages, 29,95 €.

Notre reine éternelle

Si l'incendie de 2019 a tant ému et rassemblé les Français, c'est parce que Notre-Dame-de Paris incarne nos racines chrétiennes. Elles aussi ébranlées, mais toujours debout...

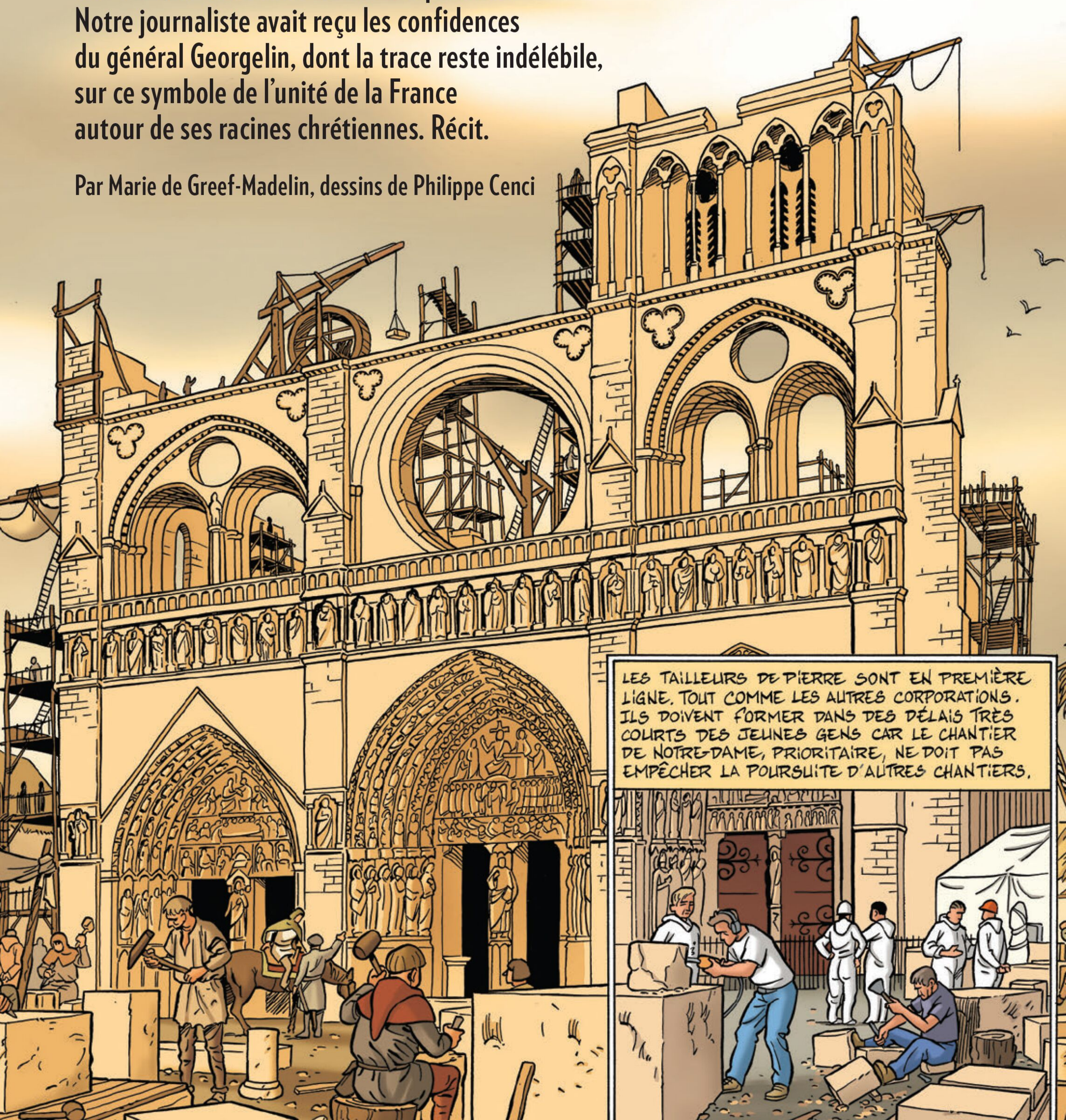
Messe à Notre-Dame de Paris.

P DELISS/GODONG/AKG-IMAGES

Notre-Dame, élève-toi !

Au-delà de sa restauration conduisant à sa réouverture fin 2024, la cathédrale suscite l'espérance. Notre journaliste avait reçu les confidences du général Georgelin, dont la trace reste indélébile, sur ce symbole de l'unité de la France autour de ses racines chrétiennes. Récit.

Par Marie de Greef-Madelin, dessins de Philippe Cenci



NOTRE REINE ÉTERNELLE

Pourquoi cette émotion intense, cette extase devant Notre-Dame de Paris qui, depuis son incendie le 15 avril 2019, ne s'est jamais démentie ? Pourquoi cette immense fierté de participer à un élan national et international, aux côtés de 340 000 donateurs issus de 150 pays ? réponse : le refus de l'adversité mais aussi, peut-être, la volonté de montrer que nous sommes encore capables de relever un grand défi collectif. Dans cette période lourde, marquée par le terrorisme, la guerre et les tensions sociales, la restauration de Notre-Dame donne l'occasion aux Français de dévoiler leurs valeurs.

Retour quelques mois en arrière. Nous sommes le 11 juillet, au cœur de cet été 2023. Sur les ponts et sur les berges, la foule se presse pour assister au convoi sur la Seine transportant trois des "fermes" de la charpente de la cathédrale. De forme triangulaire, d'une douzaine de mètres de haut et de 7 tonnes chacun, des assemblages en chêne massif qui serviront de bras à la nouvelle flèche sont débarqués. Sur le quai de Montebello, envahi aussi par les télévisions du monde entier, une première ferme est soulevée par une grue pour être positionnée au-dessus des voûtes. Le général Georgelin (décédé un mois plus tard, le 18 août), que j'accompagne ce jour-là, ne peut masquer son enthousiasme de passionné : *« C'est un moment joyeux*, sourit-il. *Chaque étape de la restauration est une énorme satisfaction. Et plus on avance, plus l'émotion est forte. »*

Même émotion, quelques jours plus tard, le 18 juillet, lors de l'installation de la "halle de sculpture" sur le parvis de la cathédrale. Une quinzaine d'artisans œuvrent, ici, sur des décors de feuillages ; là, sur des gargouilles. Les sculptures des quatre têtes d'ange qui ceinturent l'oculus à la croisée du transept ont été achevées. Quatre des 54 emblématiques chimères (la femme à tête de chien, le reptile, le pélican et l'alchimiste), ajoutées par Viollet-le-Duc au XIX^e^ siècle *(lire page 30)*, ont été jugées trop fragiles pour être restaurées. Des modèles en mousse dure, de couleur verte et blanche, attendent la validation des architectes en chef des monuments historiques avant d'être resculptées en pierre calcaire. En permanence, les équipes de l'établissement public veillent à l'avancée des diagnostics, études et travaux. Et toujours la foule se presse…

Comment oublier ensuite, en cette même après-midi d'été, la visite de l'intérieur de la cathédrale et la découverte de cette extraordinaire blondeur de la pierre et de l'éclat retrouvé des décors ? J'y accompagne, là encore, le premier chef d'orchestre de la reconstruction. Notre-Dame se dévoile à nouveau. De nombreux échafaudages ont déjà été démontés. Le grand orgue a été remis en place. Plus aucune voûte n'est béante à l'exception de celle de la croisée du transept. Ému, le général Georgelin se souvient *« avoir eu les larmes aux yeux »* lorsque les arcs de la voûte du transept ont été posés l'hiver précédent. *« J'ai compris alors concrètement que la nouvelle flèche allait bientôt percer le ciel de Paris »*, confie-t-il.

Emblème phare de notre histoire

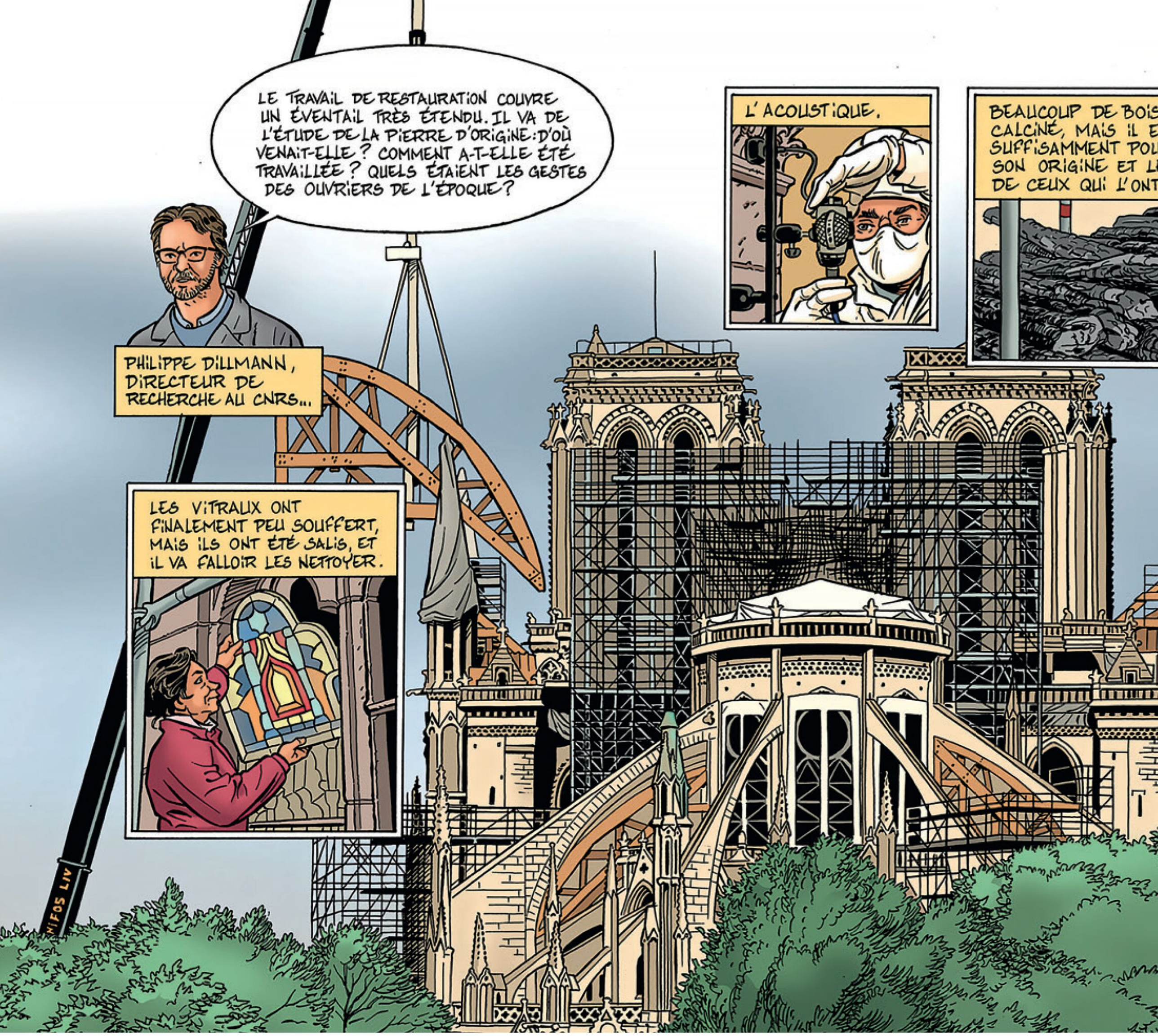
Installé pour protéger par endroits le sol, le faux plancher commence à être retiré. Les chapelles Saint-Marcel, Notre-Dame des Sept-Douleurs, Saint-Georges, Saint-Guillaume, Sainte-Madeleine… se découvrent derrière de grandes bâches blanches de protection. Le nettoyage des murs, des décors peints et des voûtes est intégralement achevé (sur 42 000 mètres carrés au total !). Comme le sont aussi les déambulatoires, le bras du transept et les premières travées de la nef. Tout laisse croire que la promesse d'ouverture de la cathédrale au public en décembre 2024 sera tenue.

Derrière le général, c'est tout un pays de métiers d'excellence qui s'est rassemblé pour reconstruire l'Emblème phare de son histoire. Depuis quatre ans, la France entière a montré, et s'est démontré, qu'elle dispose de toutes les compétences. Chaque jour, 500 compagnons œuvrent dans la cathédrale, et autant en région, chez les tailleurs de pierre, les charpentiers, les maîtres verriers… *« Ce chantier est un exemple remarquable de réali-*

"Plus on avance dans la restauration, plus l'émotion est forte."

Général Georgelin

ILLUSTRATIONS : SP/ÉDITIONS DU TRIOMPHE



sation collective », estime Olivier Brault, directeur général de la Fondation Bettencourt-Schueller qui, grâce à L'Oréal et son principal actionnaire Téthys, constitue le premier donateur de la fondation Rebâtir Notre-Dame de Paris, piloté jusqu'à sa mort par le général Georgelin, avec 200 millions d'euros offerts. Selon lui, la disponibilité des fonds — contrairement aux chantiers de construction habituels traînant souvent en longueur — a non seulement créé « *une contrainte volontariste constructive* », mais a aussi permis aux entrepreneurs de recruter et de former des jeunes, « *donnant à leurs métiers une valeur éternelle et en même temps profondément contemporaine* ».

"Notre-Dame, c'est le centre de Paris et de la France, et c'est notre âme !"

Général Georgelin

Car Notre-Dame a beaucoup changé depuis huit cent soixante ans, tout en restant la même. « *Chaque époque a donné ce qu'elle avait de meilleur sur le plan artistique pour dire la beauté et la bonté de Dieu. C'est ce fil ininterrompu, cet enchevêtrement de prière et d'histoire, qui en fait le lieu où tous peuvent se retrouver* », explique l'archevêque de Paris, Monseigneur Ulrich. Elle est d'abord la cathédrale de Paris, le lieu principal de culte catholique « *l'église-mère*, souligne-t-il, *le lieu où depuis près de neuf siècles, des chrétiens se rassemblent pour célébrer les saints mystères, accueillir le monde entier et chercher la protection de la Vierge face aux tumultes de la vie* ».

Mais c'est aussi le symbole de Paris, le repère du kilomètre zéro pour toutes les routes de France, l'emblème de l'architecture gothique du pays… « *Notre-Dame,* s'enthousiasmait le général Georgelin, *c'est le centre de Paris et de la France, et c'est notre âme! C'est un peu le Westminster français! On ne peut pas être amoureux de l'histoire de France si on ne l'est pas de son patrimoine, de cette cathédrale que nos prédécesseurs ont construite* ». Un édifice qui constitue le marqueur identitaire de notre pays, de notre culture et de son rayonnement. Et dont l'histoire, se nourrissant d'elle-même, alimente notre imaginaire…

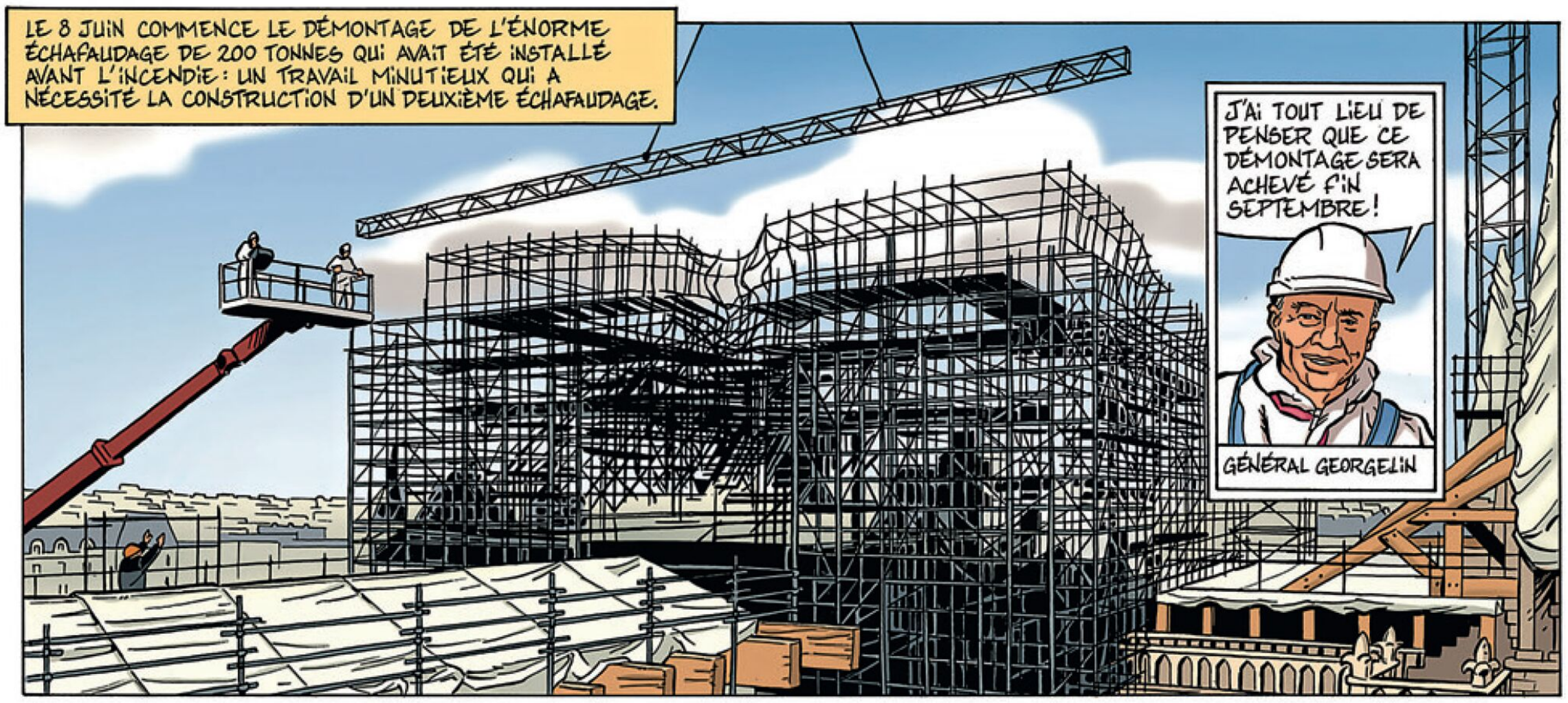
"Des signes d'espérance"

Intarissable, le général aimait encore à le rappeler, à l'unisson des Français: Notre-Dame — jusqu'à son incendie — est au cœur de notre histoire *(lire page 44)*. En 1190, alors que sa construction n'est pas achevée, Philippe Auguste y fait déposer le corps de sa première épouse, Isabelle de Hainaut, morte en couches avec ses deux enfants jumeaux. En 1302, Philippe le Bel y réunit les premiers états généraux. Les *Te Deum* qui célèbrent les victoires de la monarchie se succèdent. Si les rois sont sacrés à Reims, ils réservent leur première visite à la cathédrale de Paris. S'ils sont enterrés à Saint-Denis, leurs dépouilles s'arrêtent à Notre-Dame.

Depuis le sacre de Napoléon *(lire page 50)*, les grands événements nationaux vont y prendre un retentissement particulier, amplifié par le roman de Victor Hugo *(lire page 56)*. Citons le baptême du prince impérial, fils de Napoléon III, les *Te Deum* après la bataille de la Marne, en 1914, puis la victoire en 1918, la prière à sainte Geneviève, patronne de Paris, le 19 mai 1940, avec tout le gouvernement de Paul Reynaud pour éviter, en vain, le désastre militaire, puis le *Magnificat* du général de Gaulle, le 26 août 1944, célébrant la libération de Paris. Sans oublier les obsèques des grands hommes, comme Pasteur, les messes de requiem du général de Gaulle (12 novembre 1970) et de François Mitterrand (11 janvier 1996), ou encore la grande cérémonie d'hommage aux victimes des attentats de 2015, où François Hollande remonte la nef pendant

LA "MISSION" DU GÉNÉRAL GEORGELIN

« Dans l'armée, on reçoit des missions. Quand j'étais chef d'état-major, c'était de maintenir et de préparer l'outil militaire qui correspond à la réalité française et géopolitique. Aujourd'hui, c'est de rouvrir cette cathédrale à l'échéance fixée par le président. J'y mets toute mon énergie, j'y consacre tout mon être. »
Prononcés d'une voix forte soulignant son caractère bien trempé, et si peu avare d'épuisants efforts, cette confidence du général Georgelin prend aujourd'hui toute sa résonance. L'homme, véritablement habité par sa mission, ne cachait rien, notamment, de ses difficultés quotidiennes l'incitant à se "donner" encore et encore: le maelstrom des normes et réglementations de la commande publique, des monuments historiques, du code du travail, les événements nationaux ou internationaux pouvant perturber le chantier… Ce qui ne l'empêchait pas, toujours, de considérer sa « *mission au-dessus de tout* ». M. de G.-M.



que le grand orgue joue la *Marseillaise*. *« Toute cette longue histoire de Notre-Dame a résonné immédiatement après le choc ultra-violent de l'incendie et a déclenché d'une façon aussi irrationnelle que rationnelle, au-delà de la raison, un élan qui nous a conduits à ne pas nous résoudre au constat du malheur »*, estime Olivier Brault.

2024, une cathédrale plus belle que jamais

Comme des millions de Français, le général Georgelin me confiera avoir été *« effondré »* par l'incendie de Notre-Dame, le 15 avril 2019. Affirmant même que si c'est le château de Versailles qui avait brûlé, nous n'aurions pas connu *« la même réaction collective »*. Car dans le drame de cet incendie il nous a été donné *« des signes d'espérance qui nous montrent que le Seigneur ne nous abandonne jamais dans l'épreuve et qu'il nous a laissé sa propre mère, la Vierge Marie, pour être aussi notre mère et notre secours dans les moments douloureux de nos existences »*, explique Monseigneur Ulrich. Pour autant, au-delà même de ces signes — la statue de la Vierge du Pilier retrouvée intacte, le sauvetage de la Couronne d'épines… —, son plus beau souvenir demeure ces centaines de Parisiens priant sur les quais, au milieu d'une foule de personnes, croyantes ou non. Et de confier : *« Je n'oublierai jamais cette nuit de communion. »*

« La Croix glorieuse du Christ debout au milieu des décombres encore fumants, ainsi que Notre-Dame du Pilier intacte. Comment ne pas songer à la devise des moines chartreux : la Croix demeure pendant que le monde tourne ? », interrogeait l'abbé Cyril Gordien au lendemain de l'incendie. Lui aussi disparu, comme le général Georgelin, il avait de même prédit *« l'immense élan de solidarité »* s'étant levé pour reconstruire la cathédrale. *« Grâce au dévouement d'un millier d'hommes et de femmes qui restaurent la cathédrale jour après jour, dans une joie profonde dont je suis le témoin à chaque fois que je me rends sur le chantier, nous voyons bien,* acquiesce Monseigneur Ulrich, *que tout devient possible. »*

Qui pouvait croire, quand nous avons vu la flèche s'effondrer, que nous pourrions revoir Notre-Dame plus belle que jamais ? Sa splendeur, ses vitraux qui vont laisser paraître une lumière extraordinaire, le son retrouvé du grand orgue, la pureté de ses élévations ? *« Nous n'allons pas redécouvrir la cathédrale qu'on connaissait en 2019,* insiste Olivier Brault. *Elle en aura les apparences, vu de loin. On retrouvera la flèche. Mais à l'intérieur, nous allons découvrir ce que personne n'a jamais vu à aucun moment de son histoire. »* L'année 2024 néanmoins ne verra pas la fin des travaux ; ceux sur les parties extérieures du monument et ceux réalisés par la Ville de Paris sur les abords se poursuivant encore pendant plusieurs années. Le jour de la réouverture de Notre-Dame, *« je suis sûr qu'il y aura une liesse aussi énorme que furent la tristesse, l'abattement des Français lors de l'incendie »*, prédisait le général Georgelin. Il ne sera pas là pour y participer. Et pourtant il est là, partout, tout le temps. Il peut être fier. Les Français, par leur engagement, aussi. ●

“Le dévouement et la joie profonde du millier d'hommes et de femmes qui restaurent la cathédrale.”

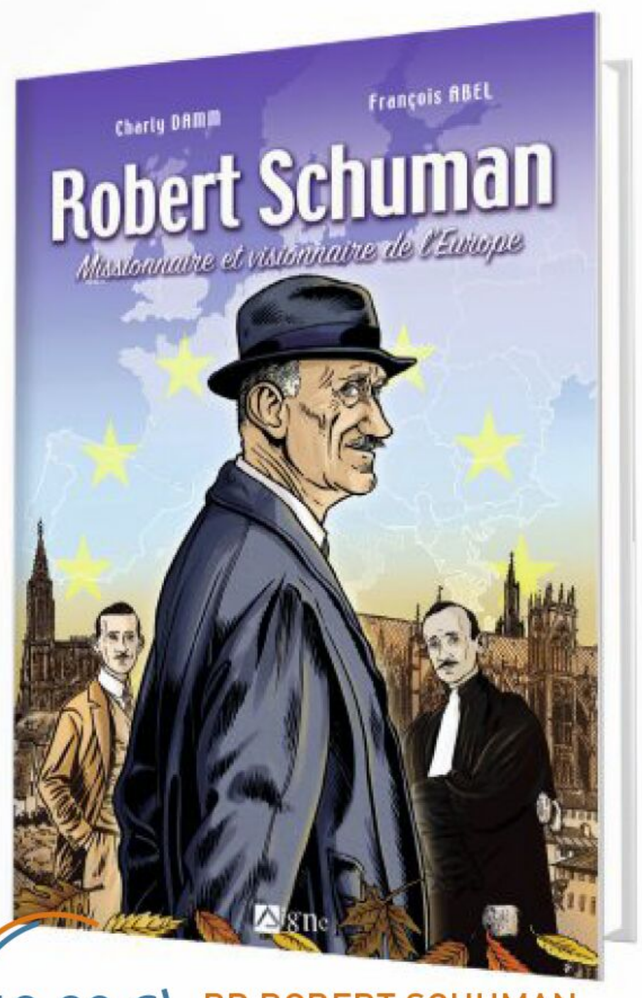
Monseigneur Ulrich

Les dessins de Philippe Cenci sont issus de la bande dessinée ***Notre-Dame, des flammes à la renaissance****, texte de Patrick de Gmeline (Éditions du Triomphe).*

Livres disponibles en librairies, maisons de la presse et autres points de vente

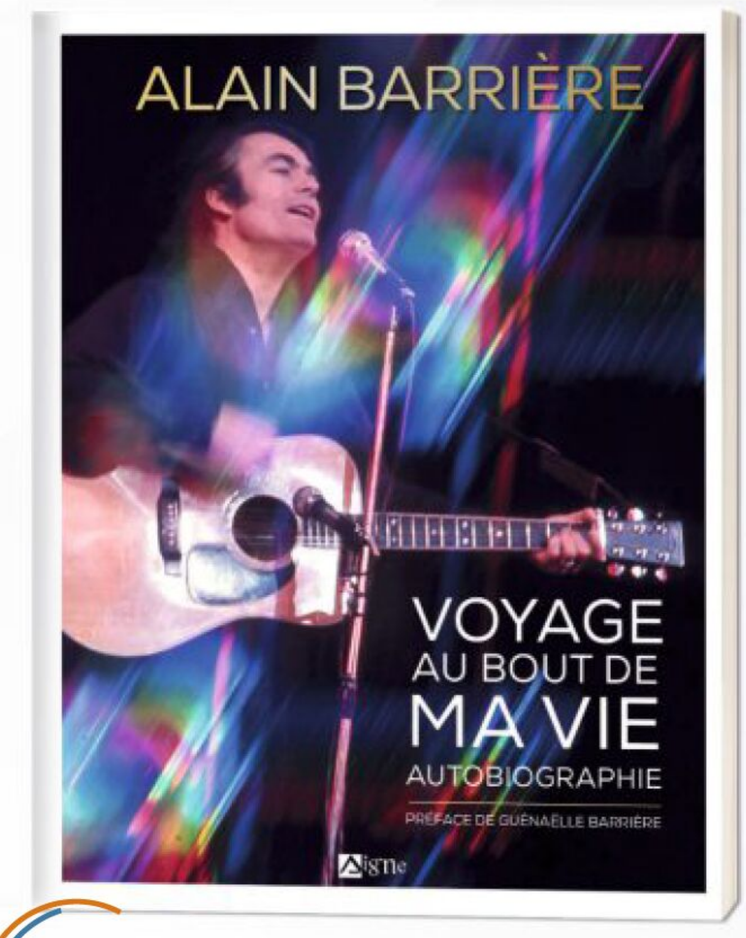
30 €

À LA TABLE DES GRANDES BRASSERIES DE L'EST
de Strasbourg à Paris - de Nancy à Reims
ISBN : 978-2-7468-4463-6



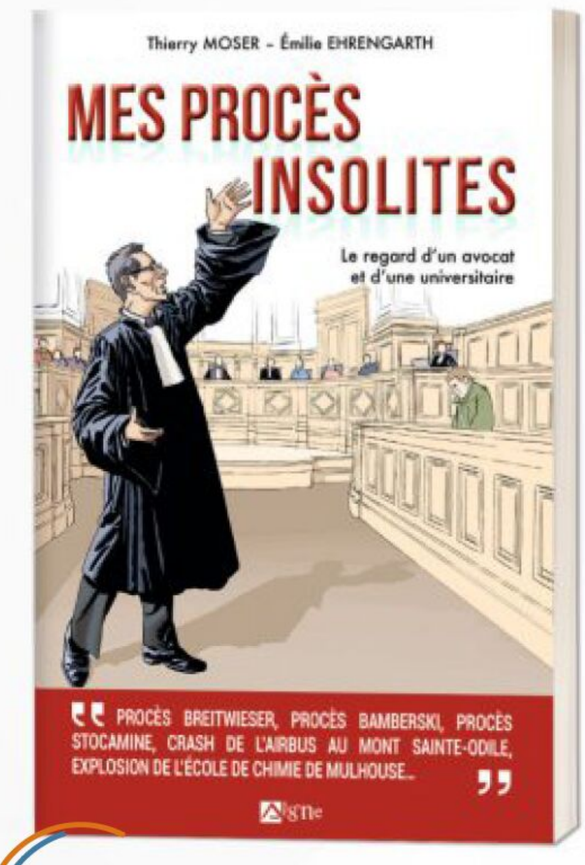
19,90 €

BD ROBERT SCHUMAN
Missionnaire et visionnaire de l'Europe
ISBN : 978-2-7468-4358-5



20 €

ALAIN BARRIÈRE
Voyage au bout de ma vie
Autobiographie
ISBN : 978-2-7468-4520-6

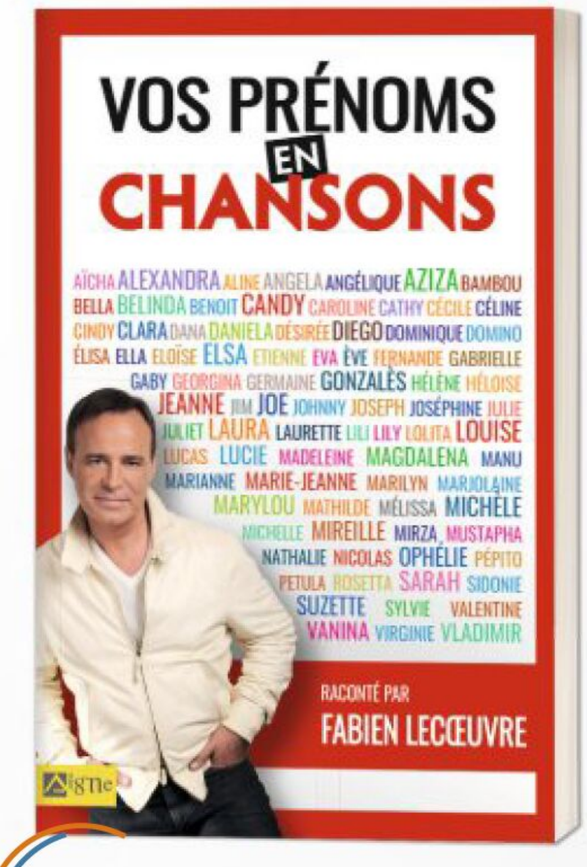


20 €

MES PROCÈS INSOLITES
Le regard d'un avocat et d'une universitaire
ISBN : 978-2-7468-4359-2

17 €

INNOVER POUR RÉUSSIR
L'entrepreneur qui voulait rendre le monde meilleur
ISBN : 978-2-7468-4524-4



12 €

VOS PRÉNOMS EN CHANSONS
ISBN : 978-2-7468-4475-9

Éditions du Signe

Encore plus d'ouvrages à découvrir sur notre site

www.editionsdusigne.fr

Maurice de Sully, le vrai père de Notre-Dame

Bien que méconnu, le rôle de ce fils de paysans pauvres a été fondateur dans l'érection de la cathédrale. Sans lui, Notre-Dame n'aurait jamais vu le jour. Portrait.

Par Éric Letty

C'est à un fils de paysans pauvres de l'Orléanais que l'on doit Notre-Dame de Paris. Maurice de Sully, soixante-dixième évêque de Paris, est né au début du XIIe siècle à Sully-sur-Loire — d'où il tire son nom — dans une famille de serfs qui était peut-être au service de l'importante abbaye bénédictine de Fleury-sur-Loire (aujourd'hui Saint-Benoît). Les moines délivrent au petit paysan un enseignement lui permettant en 1140 de se rendre — *« en mendiant son pain sur les routes »*, écrit l'historienne Marie-Madeleine Martin — à la capitale du royaume, où il approfondit ses connaissances auprès des professeurs de l'abbaye Saint-Victor. Montant les degrés de la hiérarchie ecclésiastique, il se fait connaître jusqu'en Angleterre par la qualité de ses sermons, enseigne une théologie très orthodoxe, et bénéficie de la protection du roi Louis VII : *« Ses talents, son savoir éminent dans les lettres et sa remarquable éloquence »* lui valent d'être *« élevé du fond d'une grande pauvreté jusqu'à la dignité épiscopale »*, écrit dans sa chronique Robert, chanoine de Saint-Marien d'Auxerre (1156-1212).

En effet, le 12 octobre 1160, sur le conseil de Louis VII, les chanoines du chapitre de Paris l'élisent évêque *(lire encadré page de droite)*. Son épiscopat va durer trente-six ans. Maurice de Sully se montre un administrateur et un organisateur avisé, servant loyalement l'Église, mais aussi la royauté, par sa présence auprès de Louis VII, puis de Philippe-Auguste. Il prend fait et cause pour l'archevêque de Cantorbéry Thomas Becket dans son conflit avec le roi d'Angleterre. Évêque bâtisseur, Sully construit deux ponts, fonde des églises, des abbayes, des hospices, des léproseries et l'hôpital Sainte-Opportune. Surtout, il décide de construire sur l'île de la Cité une nouvelle cathédrale à la place de l'existante, pourtant récemment rénovée.

En avril 1163, la première pierre de Notre-Dame est posée. Faisant appel à un maître d'œuvre dont le nom ne nous est pas connu aujourd'hui, Maurice de Sully lance alors *« le chantier le plus ambitieux parmi les cathédrales du premier art gothique »*, écrit l'historien Mathieu Lours *(lire interview page 8)* dans *Mystères et secrets de Notre-Dame de Paris* (Larousse, 2023) : 120 mètres de long, 40 de large, une hauteur sous voûte de près de 33 mètres.

Cette cathédrale géante, qui possédera cinq vaisseaux, une nef centrale et des doubles collatéraux, *« rompt avec les hiérarchies. Elle dépasse en effet les cathédrales de tous les archevêchés et de tous les autres évêques du royaume »*, poursuit l'historien, qui souligne la dimension politique de l'entreprise : magnifier le rôle de Paris, en lien étroit avec les ambitions du roi Louis VII pour sa capitale, et procurer à l'évêque lui-même un moyen de s'affirmer face à ses rivaux en possédant un édi-

“Le projet de Sully dépasse les cathédrales de tous les archevêchés et de tous les autres évêques du royaume.”

Mathieu Lours, Mystères et secrets de Notre-Dame de Paris

Maurice de Sully.

KEVIN OKE/ALAMY STOCK PHOTO

L'ÉLECTION DE L'ÉVÊQUE DE PARIS

Au XII^e siècle, explique l'archiviste Victor Mortet dans une étude publiée en 1885, l'élection du futur évêque de Paris était signifiée par le chapitre au métropolitain (son supérieur hiérarchique), l'archevêque de Sens. L'élu ainsi "présenté" était alors "confirmé" et sacré, hors de Paris, par l'archevêque. L'élection était ensuite notifiée au roi et soumise à son "approbation". Ce n'est qu'après son retour dans sa ville épiscopale, où il prêtait serment de maintenir les droits de l'Église de Paris, que le nouvel évêque était intronisé. É. L.

fice qui dépasse l'abbatiale de Saint-Denis et celle de Saint-Germain-des-Prés — avec laquelle il se querelle, pour des questions de préséance, lors de la venue à Paris du pape Alexandre III.

Le projet se heurte à certaines oppositions, comme celle du membre du chapitre cathédral Pierre le Chantre, qui en critique le caractère grandiose et le coût. Par ailleurs, le réaménagement du plan urbain autour de la cathédrale, avec la création d'un parvis et l'ouverture d'une large voie d'accès, conduit à des expulsions qui entraînent des procès. La construction ne s'en poursuit pas moins. À la mort de Maurice de Sully, le 11 septembre 1196, le chœur est achevé et l'autel a été consacré le 19 mai 1182 par le cardinal évêque d'Albano, légat du pape ; le transept est commencé et les trois premières travées de la nef sont achevées. Dans son testament, le bâtisseur de Notre-Dame lègue une somme de 100 livres pour la couverture en plomb de la toiture. Il appartiendra à son successeur, Eudes de Sully (appartenant, lui, à la noble famille des Sully), de poursuivre son œuvre. ●

Au cœur de Notre-Dame

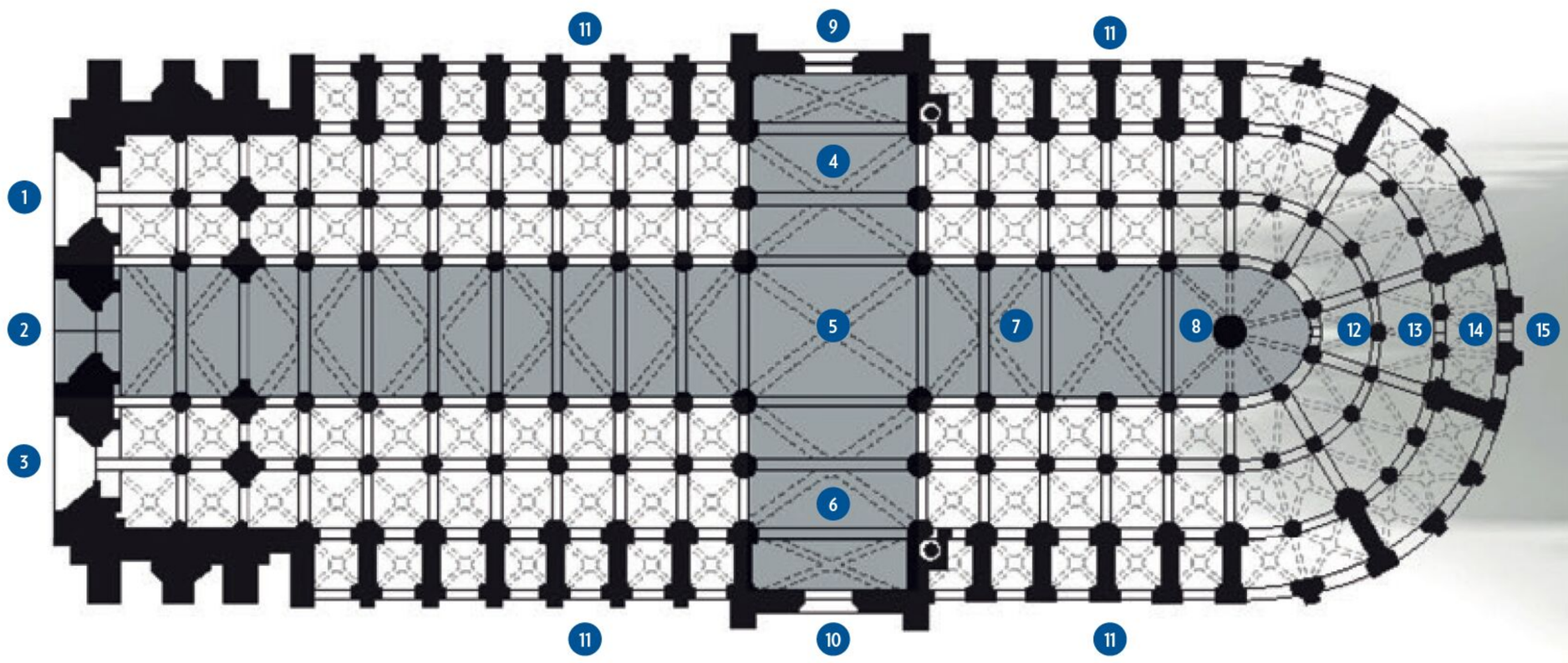
Les progrès de l'infographie 3 D ont permis de magnifiques restitutions des monuments et des villes tels qu'ils apparaissaient aux yeux de nos aïeux : le Paris médiéval, le château de Versailles, l'Antiquité grecque, romaine ou égyptienne en ont bénéficié. Notre-Dame de Paris a profité, elle, d'un traitement fort soigné, le voici.

Notre-Dame de Paris est le plus vaste édifice religieux construit en Europe au XII[e] siècle. D'une superficie de 6000 mètres carrés, elle s'élève à 69 mètres de hauteur. Elle témoigne d'une véritable prouesse technologique réalisée par les architectes du Moyen Âge.

Comme la plupart des cathédrales françaises, Notre-Dame de Paris dessine un plan en forme de croix latine. Sa façade principale est orientée ouest-nord-ouest, son abside est orientée est-sud-est. La cathédrale peut contenir jusqu'à 9000 personnes, dont 1500 dans les tribunes.

La flèche. Cette nouvelle flèche de Notre-Dame (1860) est l'œuvre de Viollet-le-Duc. Elle culmine à 96 mètres de hauteur. Les sculptures représentant les douze apôtres et les symboles des quatre évangélistes avaient été retirées dans les mois précédant l'incendie.

La rosace nord. Attribuée à Jean de Chelles (c. 1250), elle représente des scènes de l'Ancien Testament. Elle a été refaite à l'identique par Viollet-le-Duc en 1862-1865. Elle compte parmi les plus vastes roses de son temps. Elle est en outre d'une membrure très légère pour son époque.



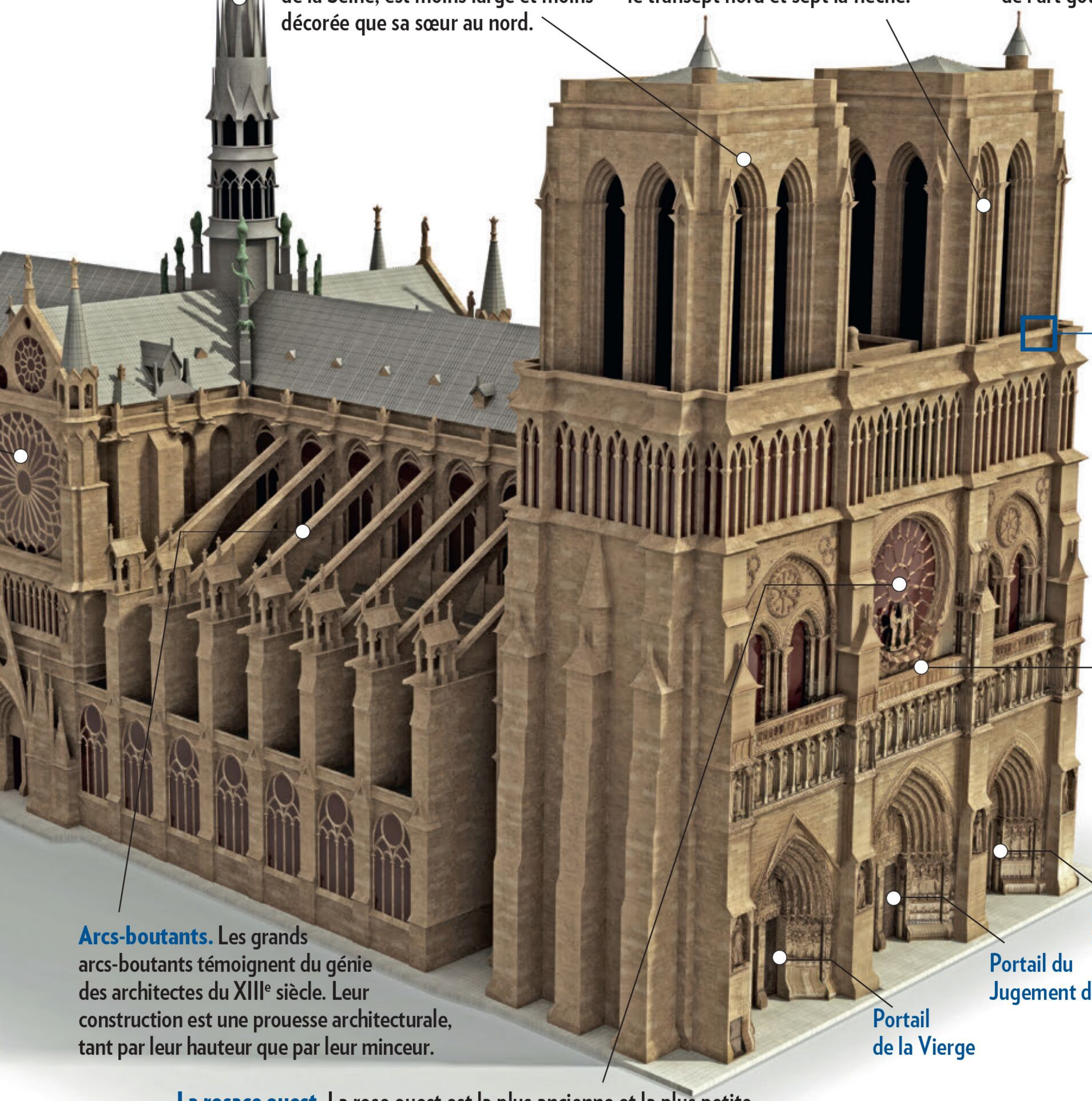
1 Portail de la Vierge
2 Portail du Jugement dernier
3 Portail Sainte-Anne
4 Bras nord du transept
5 Croisée du transept
6 Bras sud du transept
7 Autel
8 Chœur
9 Portail du Cloître
10 Portail Saint-Étienne
11 Contreforts
12 Élévations à trois niveaux (A)
13 Niveau B
14 Niveau C
15 Chapelles absidiales

Le Trésor

Depuis sa construction Notre-Dame reçoit des dons souvent somptueux. Son trésor conserve les objets destinés à la liturgie de l'Église catholique. Vases sacrés, ornements et livres liturgiques servent à la célébration de la messe, des autres offices et à l'administration des sacrements *(lire page 26)*.

Façade occidentale

La construction de la façade occidentale débute en 1200, sous l'épiscopat d'Eudes de Sully. Elle se poursuit avec l'évêque Guillaume d'Auvergne, conseiller et confesseur de Saint Louis. Elle s'achève par la tour sud en 1240 puis la tour nord en 1250. Son édification est l'objet de toutes les attentions, car elle rassemble plusieurs fonctions: l'accès des fidèles, l'entrée de la lumière à l'ouest, l'abri et la diffusion sonore des cloches dans les tours.



Les tours. Abritant cloches et bourdons, elles sont accessibles après une (éreintante) ascension de 422 marches pour la tour nord. La tour sud, plus proche du cours de la Seine, est moins large et moins décorée que sa sœur au nord.

Les cloches. Dans la tour sud, les bourdons Marie et Emmanuel. Gabriel, Anne-Geneviève, Denis, Marcel, Étienne, Benoît-Joseph, Maurice et Jean-Marie, dans la tour nord, toutes remplacées en 2013. En outre, trois cloches occupaient le transept nord et sept la flèche.

Les chimères. Issues de l'imagination de Viollet-le-Duc, elles appuient une vision médiévale fantasmée de l'art gothique.

Galerie de la Vierge et galerie des Rois.

Portail Sainte-Anne

Portail du Jugement dernier

Portail de la Vierge

Arcs-boutants. Les grands arcs-boutants témoignent du génie des architectes du XIII[e] siècle. Leur construction est une prouesse architecturale, tant par leur hauteur que par leur minceur.

La rosace ouest. La rose ouest est la plus ancienne et la plus petite des trois roses de Notre-Dame de Paris. L'iconographie s'organise autour d'une Vierge à l'Enfant, entourée des Prophètes, des signes du Zodiaque et travaux des mois, puis des Vices et des Vertus.

AKG IMAGES

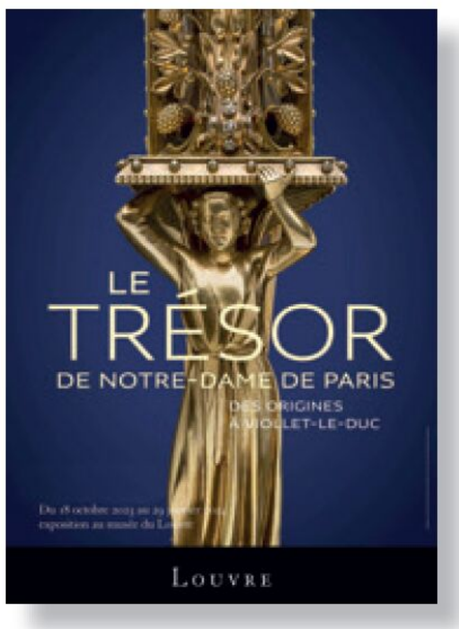
Le fabuleux trésor de Notre-Dame

Actuellement exposé au musée du Louvre (jusqu'au 29 janvier 2024), ce trésor présente un intérêt à la fois artistique et historique. Sélection de quelques-unes de ces merveilles.

Par Éric Letty

Comme de nombreuses églises en France, Notre-Dame de Paris possède un trésor. Il est constitué d'objets liturgiques servant au culte catholique (croix, ciboires et calices, patènes, aiguières, custodes, ostensoirs, chandeliers, chasubles, évangéliaires…), d'attributs épiscopaux (mitres, crosses, anneaux), de châsses et de reliquaires précieux, ainsi que de statues, tableaux, manuscrits, tapis et éléments d'ornementation. Actuellement exposé au musée du Louvre (jusqu'au 29 janvier 2024), ce trésor est essentiellement dû à Viollet-le-Duc *(lire page 30)*.

En effet, le trésor initial de la cathédrale a été anéanti pendant la Révolution *(lire page 50)*. Reconstitué une première fois par Napoléon à l'occasion de son sacre, en 1804 *(lire page 52)*, il accueille notamment la couronne de laurier que l'Empereur a posée lui-même sur sa tête pendant la cérémonie, ainsi que le sceptre, la main de justice, le globe impérial et la couronne dits de Charlemagne *(page de droite, en haut)*, œuvres de l'orfèvre Martin-Guillaume Biennais. Leur dépôt à Notre-Dame manifeste la volonté de l'Empereur de transférer le lieu des sacres de Reims à Paris.



De nouveaux reliquaires sont créés pour accueillir la couronne d'épines du Christ et le bois de la Croix. Au cours des années suivantes, s'y ajouteront des objets liturgiques précieux saisis au cours des campagnes impériales.

Ces enrichissements se poursuivront après la restauration des Bourbons, mais de nouvelles convulsions politiques entraînent de nouveaux saccages pendant la révolution de Juillet 1830, puis lors d'une émeute qui dévaste la cathédrale et l'archevêché de Paris en février 1831 (un mois avant la publication du roman de Victor Hugo, *lire page 56*). Les déprédations sont telles que le palais épiscopal, voisin de l'église, devra être démoli. Le trésor sera pillé.

Les architectes Viollet-le-Duc et Jean-Baptiste Lassus, chargés de la restauration de Notre-Dame en 1845, le renouvelleront en dessinant des reliquaires et objets de culte réalisés par des orfèvres (Placide Poussielgue-Rusand, Jean-Alexandre Chertier, Louis Bachelet) et exposés dans des vitrines conçues par Viollet-le-Duc, au sein d'une sacristie décorée dans un style néogothique.

Depuis, ce trésor, dont la majeure partie reste utilisée pour la célébration du culte, n'a cessé de s'enrichir de nouvelles pièces. Retiré de la sacristie de Notre-Dame lors de l'incendie du 15 avril 2019, il la réintégrera en 2024. ●

Exposition: Le Trésor de Notre-Dame de Paris,
musée du Louvre, du 18 octobre 2023 – 29 janvier 2024.

Vierge à l'Enfant dite de Charles X

Cette statue en argent repoussé de la Vierge portant l'Enfant Jésus *(page de gauche)* a été offerte à la cathédrale par le roi Charles X à l'occasion du jubilé proclamé par le pape Léon XIII, en 1826. Exécutée par l'orfèvre Charles-Nicolas Odiot à partir du moulage d'une Vierge du XVIIIe siècle, œuvre du sculpteur Charles-Antoine Bridan, elle fut défenestrée et mutilée lors du sac de l'archevêché en février 1831. Réparée sous le second Empire, en vue du baptême du prince impérial, elle est aujourd'hui portée en procession lors des fêtes de l'Assomption, le 15 août.

Aiguière et bassin dits du cardinal de Belloy

Ces objets en argent, datant du XVIIe siècle, ont été légués à la cathédrale par le cardinal de Belloy, archevêque de Paris de 1802 à 1808. Le bassin, richement décoré, est orné d'un haut-relief représentant la scène évangélique du Lavement des pieds; l'aiguière figure le Baptême du Christ entre trois anges portant des linges. L'un et l'autre restent utilisés pour le lavabo au moment de l'offertoire de la messe, et pour les baptêmes.

Les butins de l'Empereur

Certains dons faits à Notre-Dame proviennent des campagnes de Napoléon. C'est le cas d'un calice en vermeil de Valladolid datant du début du XVIe siècle, superbement ouvragé, dit *« du cardinal de Noailles »*, ou de deux vases d'autel exceptionnels, également en vermeil, réalisés par l'orfèvre Raimund Laminit, à Augsbourg, à la fin du XVIe siècle.

Collection de camées

Cette collection de 258 camées à l'effigie des papes depuis saint Pierre, sculptées sur coquille par les ateliers de Torre del Greco et encadrées d'argent, a été offerte au chapitre de la cathédrale en 1887 par un riche donateur bavarois. En 2008, les sculpteurs Goudji et Pierre Rouge-Pullon l'ont complétée par dix pièces représentant les derniers pontifes, de Léon XIII à Benoît XVI.

PHOTOS : MUSÉE DU LOUVRE, GUILLAUME BENOIT ; SP/RMN (MUSÉE DU LOUVRE) – JEAN-GILLES BERIZZI

Manuscrits anciens

Parmi les rares pièces qui subsistent du trésor antérieur à la Révolution figure un graduel (livre de chants) orné de riches enluminures. Les huit volumes qui le composent, réalisés entre 1669 et 1670 (le huitième en 1827), ont été restaurés entre 2014 et 2017 par les ateliers de la Bibliothèque nationale à Sablé-sur-Sarthe. *Le Livre des serments (ci-contre)*, manuscrit du XIII[e] siècle sur lequel les chanoines prêtaient serment, a également échappé aux destructions révolutionnaires.

Chapes et chasubles

Après son sacre à Reims en 1825, le roi Charles X fait don d'une importante somme d'argent aux chanoines de Notre-Dame, qui commandent à des soyeux lyonnais un somptueux ensemble de chapes, dalmatiques, chasubles, tapis d'épistoliers et voiles, *« relevé en bosse d'or sur drap d'or »*. Ces vêtements liturgiques sont lacérés et détruits lors de l'émeute de février 1831, mais en partie restaurés en 1856 : restent aujourd'hui cinq chapes, deux tuniques et une chasuble.

Trois autres chapes et un manipule, appartenant à un ensemble offert par Napoléon I[er], sont également conservés. Ils figurent sur le tableau du sacre peint par David, de même qu'une croix processionnelle, ainsi que les aiguières et bassin signés par l'orfèvre attitré de l'Empereur, Martin-Guillaume Biennais.

Coq girouette de la flèche

Placé au sommet de la flèche de Notre-Dame en 1835, ce coq contient, depuis 1935, un fragment de la Couronne d'épines et des reliques de sainte Geneviève et de saint Denis. Tombé au moment de l'effondrement de la flèche lors de l'incendie de 2019, il a été retrouvé sur le toit d'un des bas-côtés au nord, un peu cabossé mais abritant toujours les reliques… intactes !

Vase aux saintes huiles en forme de colombe

Alexandre Chertier a réalisé au XIX[e] siècle cette magnifique pièce d'orfèvrerie à partir d'un dessin de Viollet-le-Duc. Pour concevoir ce vase figurant la colombe du Saint-Esprit *(ci-contre)*, l'architecte s'est inspiré d'un aigle offert au XII[e] siècle par l'abbé Suger à l'abbaye de Saint-Denis. Il a conservé la position verticale de l'oiseau en revêtant l'ensemble d'émaux colorés.

Œuvres contemporaines

Un ensemble baptismal comprenant un baptistère, un vase et un chandelier, a été fabriqué par l'orfèvre Goudji à l'occasion de la venue à Paris de Jean-Paul II en 1997. Le pape l'a utilisé pour baptiser plusieurs adultes. Sur la cuve en argent et en pierre figurent un poisson, signe de reconnaissance des premiers chrétiens, et un cerf, symbole du néophyte cherchant Dieu. La chasuble signée par le couturier Jean-Charles de Castelbajac, portée par Jean-Paul II lors de ces mêmes JMJ, a été aussi intégrée au trésor, de même que des calices signés par le designer Sylvain Dubuisson. ●

PHOTOS : SP/ARCHIVES NATIONALES ; MUSÉE DU LOUVRE, GUILLAUME BENOIT

La Sainte Couronne, témoin de la Passion

Le trésor de Notre-Dame abrite l'une des plus précieuses reliques de la chrétienté : la couronne d'épines du Christ.

En 326, sainte Hélène, mère de l'empereur Constantin, retrouve à Jérusalem la Croix du Christ et la couronne de jonc tressé, ayant porté les épines, dont les soldats romains avaient ceint le front de Jésus lors de la Passion. Mise à l'abri à Constantinople, capitale de l'Empire romain d'Orient, la relique est vendue en 1238 à Saint Louis par l'empereur Baudouin II de Courtenay pour la somme considérable de 135 000 livres tournois. Le 19 août 1239, Saint Louis, pieds nus et vêtu d'une simple tunique, la dépose à Notre-Dame. C'est pour l'honorer qu'il fera ensuite construire la Sainte-Chapelle, où elle demeurera jusqu'à la Révolution.

En 1793, les révolutionnaires envoient à la fonte le précieux reliquaire qui la contenait et déposent la Sainte Couronne à la Bibliothèque nationale. En vue du sacre de Napoléon Ier, le cardinal de Belloy, archevêque de Paris, obtient qu'elle soit restituée à l'Église et déposée dans le trésor de Notre-Dame. À cette fin, l'orfèvre Jean-Charles Cahier réalise en 1806 une châsse somptueuse et un anneau reliquaire *(illustrée page 27, en bas)*.

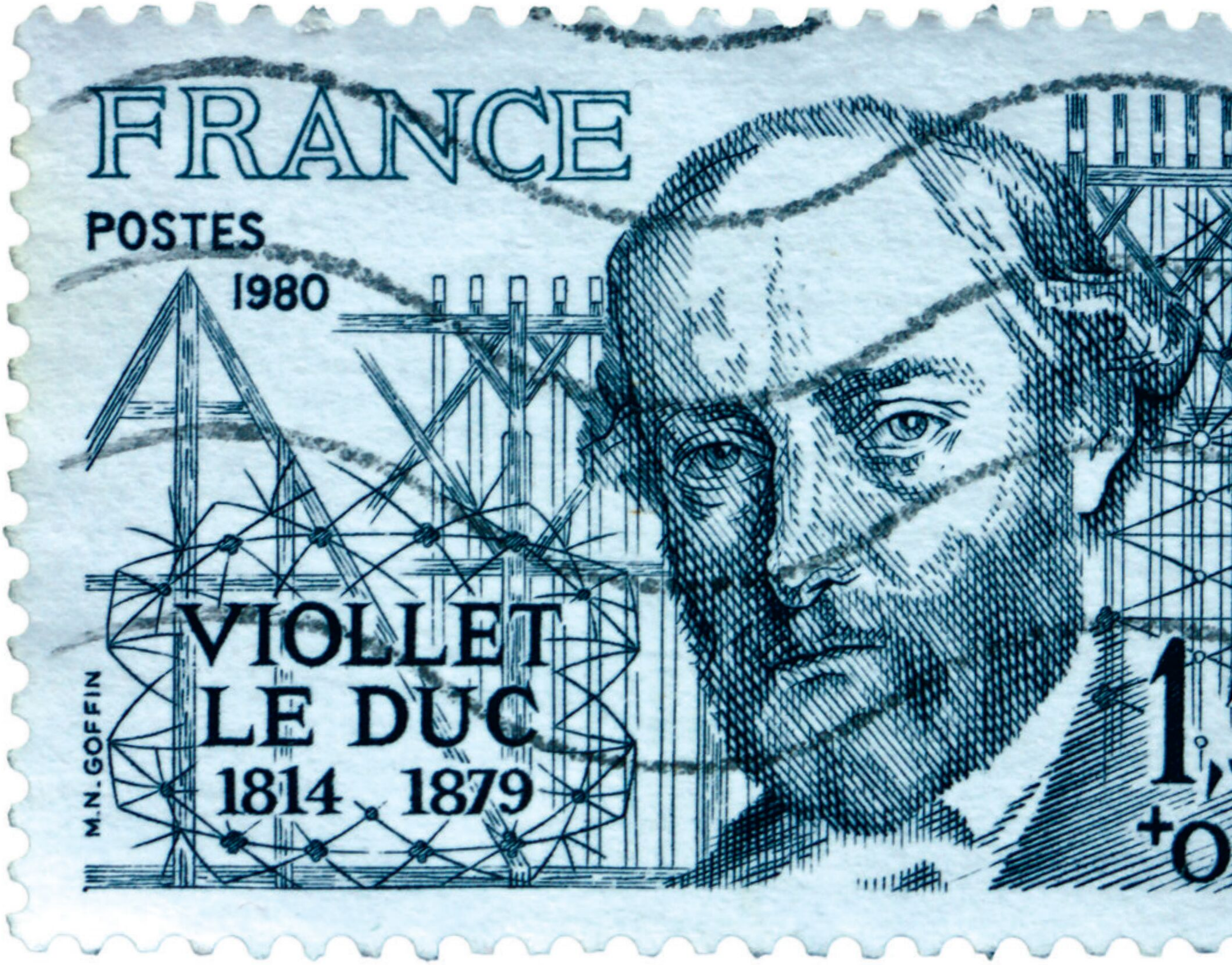
Préservée lors de la révolution de 1830, la relique revient à Notre-Dame en 1855. Sur un dessin de Viollet-le-Duc, l'orfèvre Placide Poussielgue-Rusand exécute un nouveau reliquaire en bronze et argent doré *(ci-contre)*, orné de pierres précieuses, sur lequel figurent sainte Hélène, Baudouin II et Saint Louis. Douze statuettes représentant les apôtres entourent la monstrance où repose la Sainte Couronne, placée dans un anneau d'or et de cristal. Présentée à l'Exposition universelle de Londres de 1862, cette œuvre est actuellement exposée — mais sans la relique — au musée du Louvre jusqu'au 29 janvier 2024.

É. L.

BOIS DE LA CROIX ET TUNIQUE DE SAINT LOUIS

Autres reliques de la Passion, un fragment du bois de la Croix et l'un des clous de la crucifixion ont été versés au trésor de Notre-Dame. Pour les recevoir, a été réalisé, à partir d'un dessin de Viollet-le-Duc, un reliquaire d'argent doré comportant une croix et un étui de cristal pour le saint clou, encadrés par deux anges. Le trésor conserve en outre la tunique que portait Saint Louis en accueillant la Sainte Couronne, dans un riche buste reliquaire en argent doré à l'effigie de ce roi, réalisé vers 1869 par l'orfèvre Jean-Alexandre Chertier. É. L.

MUSÉE DU LOUVRE, GUILLAUME BENOIT.



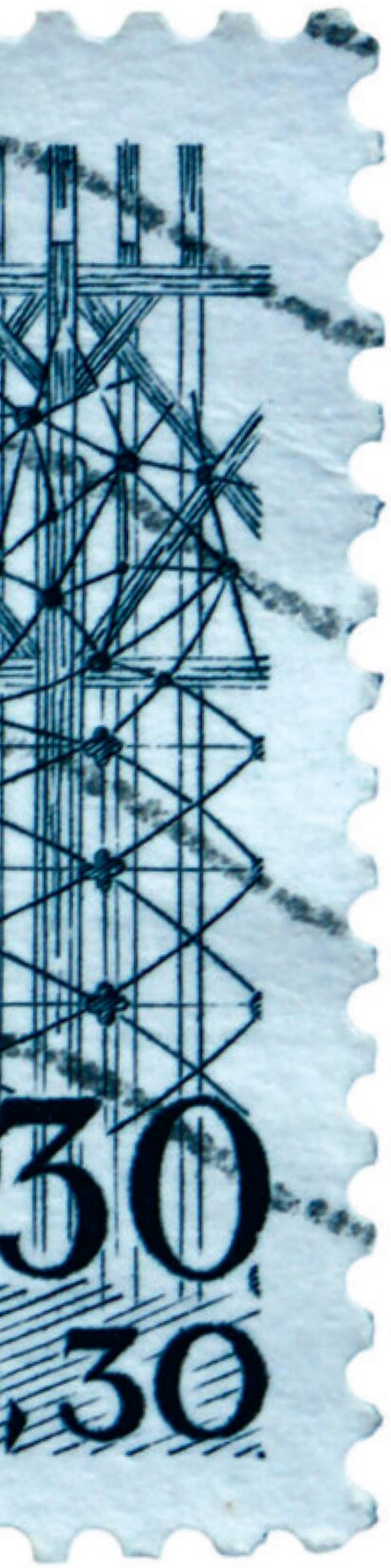
BORISLAV MARINIC / ALAMY STOCK PHOTO

Viollet-le-Duc, l'architecte de la renaissance

De 1845 à 1854, Notre-Dame est restaurée sous la direction de l'architecte Eugène Viollet-le-Duc. Longtemps critiquée, cette véritable "recréation" permettra de sauver la cathédrale. Récit.

Par Olivier Maulin

La stryge de Notre-Dame, ce démon femelle ailé et inquiétant qui regarde Paris en tirant la langue, est probablement la gargouille "médiévale" la plus célèbre de France. Popularisée par les gravures, les photographies, puis le cinéma, elle est même devenue le symbole de la cathédrale. Cette chimère est pourtant un pur produit du XIX[e] siècle, sorti tout droit de l'imagination de son célèbre restaurateur, Eugène Viollet-le-Duc.



Timbre commémoratif émis en 1980 en hommage à Viollet-le-Duc.

À l'instar de nombreux monuments, la cathédrale de Paris fut laminée par l'épisode révolutionnaire *(lire page 54)*. Les timides tentatives de l'Empire pour y remédier n'y changèrent pas grand-chose. Les maçonneries étaient dans un état lamentable, de nombreux pinacles étaient brisés, la statuaire de la façade et des portails avait disparu. Dès 1825, Victor Hugo poussait un cri d'alarme dans un article musclé intitulé *« Guerre aux démolisseurs »*. La publication de *Notre-Dame de Paris*, quelques années plus tard (1831, *lire page 56*), amplifia le mouvement en faveur de la restauration et contribua à la création d'une commission qui viendra appuyer le travail de l'Inspection générale des monuments historiques, créée en 1830 par Guizot et dirigée par Prosper Mérimée. C'est elle qui recruta l'architecte Viollet-le-Duc, qui allait bientôt incarner à lui seul la politique de restauration du XIX^{e} siècle.

En 1840, Mérimée lui confie le chantier de la basilique de Vézelay, qui tombe en ruine. Viollet-le-Duc reconstruit une partie de l'édifice, notamment les arcs-boutants et les voûtes, et restaure la façade occidentale et le chœur. Ce sauvetage marque le début de plus de trente ans de restaurations tous azimuts. À commencer par les cathédrales. Aucun architecte n'a jamais décidé du sort d'autant d'entre elles que Viollet-le-Duc. Il fut personnellement responsable du chantier de celles de Paris, d'Amiens, de Carcassonne, de Reims et de Clermont, mais il contrôlait également les travaux de ses élèves. Inspecteur général des édifices diocésains de 1853 à sa démission, en 1874, c'est lui qui nommait les architectes chargés des restaurations et les faisait travailler selon ses prescriptions : Ruprich-Robert à Bayeux, Millet à Châlons-sur-Marne, Boeswillwald à Soissons, etc.

54

C'est le nombre de statues de chimères, dont la célèbre stryge, créées par Viollet-le-Duc lors de sa restauration de Notre-Dame.

"Vieil esprit gaulois et christianisme…"

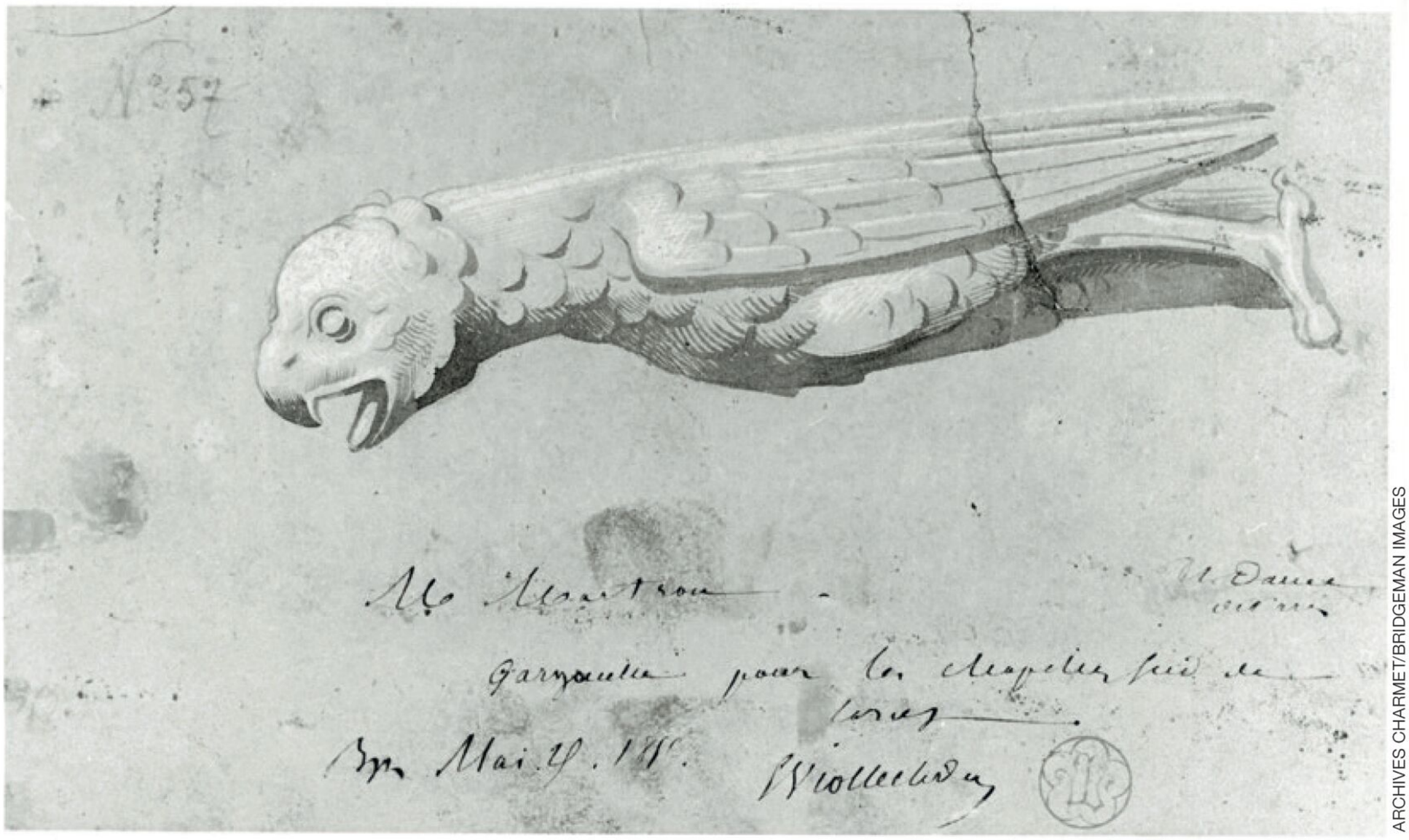
Au total, Viollet-le-Duc imprima sa marque sur une vingtaine de cathédrales gothiques, et cela sans compter les enceintes et grands ensembles fortifiés qui constituaient son deuxième champ d'action favori : Avignon, la cité de Carcassonne, Narbonne ou encore le château de Pierrefonds, reconstruit pour Napoléon III.

En 1844, avec Jean-Baptiste Lassus, il gagne le concours pour la réhabilitation de Notre-Dame. Les travaux commencent l'année suivante et s'achèveront en 1864. Les deux architectes commencent par rédiger une monographie historique et archéologique de l'édifice en écumant les archives, afin de restituer les parties dégradées. Avec une équipe de sculpteurs, dont la plupart provenaient de l'atelier de David d'Angers, une centaine de statues furent sculptées et posées. Viollet-le-Duc dessinait lui-même les ébauches, dont une maquette grandeur nature était réalisée avant la pièce définitive. C'est alors qu'il impose les cinquante-quatre statues de chimères, dont la célèbre stryge.

Pour cet anticlérical ayant lu Michelet, l'architecture religieuse gothique était d'essence démocratique, issue du mouvement communal en révolte contre les pouvoirs royal, féodal et clérical. Plus que des monuments ➤

"Restaurer un édifice, c'est le rétablir dans un état qui peut n'avoir jamais existé."

Eugène Viollet-le-Duc



Croquis de gargouille dessiné par Viollet-le-Duc.

ARCHIVES CHARMET/BRIDGEMAN IMAGES

religieux, les cathédrales étaient, à ses yeux, des maisons du peuple symbolisant la nation. Ces chimères incarnaient, selon lui, *« le vieil esprit gaulois* [perçant] *à travers le christianisme »* et dans lequel il décelait l'origine de la liberté.

D'autres statues furent rétablies: les vingt-huit rois de la façade, détruits en 1793, le Christ bénissant et les douze apôtres du portail du Jugement dernier, les huit statues du portail de la Vierge et celles du portail Sainte-Anne. Si les modèles dont l'architecte s'inspira pour refaire ces statues peuvent être discutés quant à leur exactitude historique, *« l'essentiel*, souligne l'historien de l'art Bruno Foucart, *était bien dans l'intuition que Notre-Dame ne pouvait rester muette »*. L'architecte rétablit également la flèche sur la croisée du transept, détruite en 1792. Il ornementa la base de sculptures des douze apôtres et se représenta lui-même en saint Thomas.

BIO EXPRESS

- **1814 Naissance à Paris**
- **1833 Refuse d'intégrer les Beaux-Arts. Devient "architecte autodidacte"**
- **1840 Début de sa carrière de restaurateur (basilique de Vézelay)**
- **1845 Début de la restauration de Notre-Dame de Paris**
- **1854 Publication des premiers volumes du "Dictionnaire raisonné de l'architecture française du XIe au XVIe siècle" (10 volumes)**
- **1860 Membre de la Commission des monuments historiques**
- **1870 Responsable des fortifications lors du siège de Paris**
- **1879 Mort à Lausanne (Suisse)**

Plus que l'unité du style, il privilégia alors l'unité organique, considérant la cathédrale comme une sorte d'être vivant dont toutes les parties sont solidaires et forment un équilibre.

Selon lui, l'architecture devait se soumettre aux lois de la raison. Sa conception de la restauration consistait ainsi à revenir à la logique initiale des bâtisseurs en supprimant, le cas échéant, les ajouts ultérieurs. *« Restaurer un édifice, ce n'est pas l'entretenir, le réparer ou le refaire, c'est le rétablir dans un état complet qui peut n'avoir jamais existé à un moment donné »*, écrivait-il dans son *Dictionnaire raisonné de l'architecture française*.

Cette conception ne fit pas l'unanimité. En effet, s'il jouit, depuis une trentaine d'années, d'une faveur retrouvée, Viollet-le-Duc essuya pendant longtemps les critiques les plus féroces. *« Faire du Viollet-le-Duc »* était devenu synonyme de restauration abusive. On lui reprochait d'imaginer, grâce à son érudition, l'état originel de l'édifice en gommant les ajouts successifs des siècles, voire de "corriger" quand les vestiges ne correspondaient pas à l'image qu'il s'en faisait… Visitant Vézelay en 1895, l'écrivain André Hallays estimait même que les révolutionnaires qui avaient mutilé le tympan du grand portail de la basilique étaient moins coupables que Viollet-le-Duc! Le concept de restauration a certes évolué depuis Viollet-le-Duc. On ne "corrige" plus aujourd'hui les erreurs du passé. Il n'en demeure pas moins que Viollet-le-Duc intervient au moment où la France prend conscience de son patrimoine, et où elle décide de le mettre en valeur et de le protéger. Ayant imprimé sa marque indélébile sur Notre-Dame, lui-même fait désormais partie de ce patrimoine.●

PVDE / BRIDGEMAN IMAGES

Un siècle de mutilations

Le projet de Viollet-le-Duc pour la restauration de la façade occidentale de Notre-Dame.

Dans son livre "Description de Notre-Dame, cathédrale de Paris" (1856), Viollet-le-Duc revient sur ses multiples dégradations au XVIIIe siècle, auxquelles ses travaux de rénovation ont dû faire face. Extraits.

Du XIVe au XVIIIe siècle, la cathédrale paraît avoir conservé intacte sa physionomie première. Mais l'exécution du vœu de Louis XIII ouvrit pour la vieille église, en 1699, une série de changements et de mutilations qui se sont succédé sans interruption jusqu'à nos jours. *[…]*

Ainsi, de 1699 à 1753, la cathédrale perdit ses anciennes stalles du XIVe siècle, son jubé, toute la clôture à jour du rond-point, l'antique maître-autel avec ses colonnes de cuivre et ses châsses, tous les tombeaux du chœur, les vitraux de la nef, du chœur et des chapelles. Les travaux, entrepris dans le but de réparer ou de consolider l'édifice, le dépouillaient aussi tour à tour de ses moulures, de sa végétation de pierre, de ses gargouilles, de ses clochetons. *[…]*

[*En 1771,*] pour laisser le passage plus libre aux processions et aux cérémonies, Soufflot fit disparaître le trumeau qui divisait la grande porte occidentale en deux parties. Ce pilier fut entièrement supprimé avec la statue du Christ qui s'y trouvait posée et les curieux bas-reliefs qui en couvraient la base. Puis on entailla toute la partie inférieure du tympan, sans respect pour sa belle sculpture du Jugement dernier, afin d'y introduire l'arc de la porte nouvelle, élargie et exhaussée aux dépens de l'ancienne ornementation.

"Menacée d'une destruction complète"

Sur la fin du règne de Louis XV, un dallage uniforme en grands carreaux de marbre vint prendre la place des dalles funéraires qui couvraient en quantité innombrable tout le sol de l'église, et qui présentaient les effigies d'une foule de personnages illustres. Les années 1773 et 1787 virent dégrader de la manière la plus déplorable, sous prétexte de restauration et par des architectes, le mur méridional des chapelles de la nef, les arcs-boutants du chœur, les parties supérieures de la façade occidentale.

On était encore à l'œuvre, quand éclata l'orage qui menaça la cathédrale d'une destruction complète. *[…]*

Au mois d'août 1793, un arrêté de la Commune décida que sous huit jours les gothiques simulacres des rois au portail de Notre-Dame seraient renversés et détruits, ainsi que les effigies religieuses en marbre ou en bronze. Le conseil municipal réitéra cette prescription au mois de brumaire de l'an II, ordonnant la suppression immédiate de tous les saints du portail. Mutilée au-dehors, dépouillée au-dedans de ses plus précieuses richesses, l'église de Maurice de Sully, de Philippe Auguste et de Saint Louis devint le temple décadaire de la Raison.

E. V.-L.-D.

GODONG/AKG-IMAGES (2) - C. BIBOLLET/AKG-IMAGES

T. LENNE/ALAMY - GODONG/AKG-IMAGES - R. GOODRICH/GETTY/ISTOCK IMAGES

Gargouilles et chimères, le peuple du sommet

Aux statues des saints et des rois qui illustrent les parties basses de Notre-Dame, répondent les monstres et les démons des hauteurs. Qui sont-ils ?

Par Hari Seldon

Même si les deux représentent, le plus souvent, des figures grotesques ou des animaux fantastiques, gare à ne pas confondre gargouilles et chimères. Les premières — du latin *gargula*, gosier — ont d'abord une fonction utilitaire, celle de déverser les eaux de pluie à distance des murs. On les nomme également guivres, canons ou lanceurs. Les chimères sont en revanche des éléments purement décoratifs.

À l'origine, les toits de Notre-Dame de Paris, comme ceux des autres sanctuaires, ne possédaient pas de chéneaux (gouttières). Lorsque sera achevé le chœur, à l'extrême fin du XII^e^ siècle, la pluie s'écoulait donc directement par des rigoles sur des larmiers (partie saillante d'un édifice repoussant la pluie).

C'est seulement en 1220 que seront installées les premières gargouilles sur la cathédrale de Laon. Cinq ans plus tard, cette innovation sera adoptée à Paris, lors de la réfection des corniches supérieures. D'abord larges et très espacées, les gargouilles étaient constituées d'une pièce inférieure formant rigole et d'une autre pour la recouvrir. Par la suite, les architectes les multiplieront.

Au fil du temps, les sculpteurs sauront exploiter avec de plus en plus d'habileté les qualités particu-

lières du calcaire dur et résistant d'Île-de-France, le liais. Cette pierre se révélera particulièrement bien adaptée à une grande variété de formes et d'ornements. Elle peut également être découpée et taillée sur de longues dimensions. Les artistes laisseront alors courir leur imagination, personnifiant des démons et autres êtres malfaisants, censés menacer l'âme des fidèles — à l'instar des cataractes tombées du ciel — mais tenus à l'écart par la sainteté des lieux, l'espérance étant toujours victorieuse du Mal.

Effigies de bêtes terrifiantes

Les statuaires feront preuve d'une inventivité sans frein pour mettre en scène les péchés, le vice, le mal, la peur et la souffrance. La gargouille typique prend la forme d'un buste ou d'un corps complet allongé, laissant l'eau s'écouler par sa bouche entrouverte : dragons ailés, sirènes, crocodiles, parfois simples caniveaux affectant l'apparence de longs becs…

« *Beaucoup de ces gargouilles sont des chefs-d'œuvre de sculpture*, expliquait Eugène Viollet-le-Duc *(lire page 30)* dans son *Dictionnaire raisonné de l'architecture française* (1854). *C'est tout un monde d'animaux et de personnages composés avec une grande énergie, vivants, taillés hardiment par des mains habiles et sûres.* […] *Dans les pastiches modernes que l'on a faits des édifices gothiques, il est fort rare de voir des gargouilles qui se lient si heureusement à l'architecture : elles sont ou mal placées, ou lourdes, ou trop grêles, ou molles de forme, pauvres d'invention, sans caractère ; elles n'ont pas cet aspect réel si remarquable dans les exemples anciens ; ce sont des êtres impossibles, ridicules souvent, des caricatures grossières dépourvues de style.* »

> **“Tout un monde d'animaux et de personnages taillés hardiment par des mains habiles.”**
>
> *Eugène Viollet-le-Duc*

Au Moyen Âge, le peuple prendra l'habitude de promener à l'occasion des fêtes religieuses — comme les rogations — des effigies de bêtes terrifiantes, surnommées aussi (à tort) gargouilles, symboles de la défaite de Satan. C'est peut-être ce qui donnera à Viollet-le-Duc l'idée d'ajouter des statues fantastiques purement décoratives sur la galerie reliant les deux grandes tours et sur leur pourtour lors de la restauration de Notre-Dame commencée en 1843 — des “chimères” qui s'inscrivent, à travers le style néogothique, dans le courant romantique réinventant un Moyen Âge imaginaire, celui du roman de Victor Hugo *(lire page 56)* : monstres inconnus, lions, pélicans, sirènes, basilics, singes et hommes sauvages et surtout la célèbre Stryge, vampire de la mythologie romaine, à la tête de femme cornue et au corps d'oiseau qui, appuyée à sa balustrade, médite sur l'éternité…

Pour les concevoir, Viollet-le-Duc s'inspirera notamment de ses propres dessins pour les *Voyages pittoresques et romantiques dans l'ancienne France*, publiés sous la direction d'Isidore Taylor. Selon ses indications, une équipe de 15 sculpteurs réputés, dont Victor Pyanet, va y œuvrer sous la direction de Victor Geoffroy-Dechaume.

Au reste, Viollet-le-Duc aura également à restituer nombre d'éléments disparus, telles des gargouilles victimes du vandalisme du siècle des Lumières. Hélas, l'emploi, pour ces travaux de rénovation, d'un calcaire de l'Oise, moins résistant que le liais francilien, rendra les nouvelles gargouilles plus sensibles aux effets du temps et de la pollution atmosphérique. Nombre de chimères ont eu enfin à souffrir des effets de l'incendie de 2019. ●

MARMOUSETS, MASCARONS, TARASQUES…

Dans *Les Mystères des cathédrales* (1926), le prétendu alchimiste Fulcanelli assurait que les statues de Notre-Dame cachent un enseignement secret : « *Ce peuple de chimères hérissées, de grotesques, de marmousets, de mascarons, de gargouilles menaçantes — dragons, stryges et tarasques —, est le gardien séculaire du patrimoine ancestral*, écrit-il. *L'art et la science, jadis concentrés dans les grands monastères, s'échappent de l'officine, accourent à l'édifice, s'accrochent aux clochers, aux pinacles, aux arcs-boutants, se suspendent aux voussures, peuplent les niches, transforment les vitres en gemmes précieuses, l'airain en vibrations sonores et s'épanouissent sur les portails dans une joyeuse envolée de liberté et d'expression.* […] *À cet égard, Notre-Dame de Paris, église philosophale, est sans contredit l'un des plus parfaits spécimens, et, comme l'a dit Victor Hugo,* “l'abrégé le plus satisfaisant de la science hermétique”. » A. S.

Anges, démons et miracles…

Notre-Dame est l'objet d'innombrables récits, vrais ou faux. Auteur de "La Légende de Notre-Dame", Philippe Delorme revient sur ceux-ci. Sélection.

Par Philippe Delorme

Les anges bâtisseurs

En 1163, le pape Alexandre III, réfugié en France, pose la première pierre de la nouvelle cathédrale. Aussitôt, maîtres maçons et ouvriers se mettent au labeur, mais aussi le petit peuple des fidèles, venu en masse travailler bénévolement sur le chantier. Parmi ceux-ci se distinguaient, dit-on, *« des jeunes gens d'une beauté parfaite, d'une adresse extrême, qui maniaient aussi bien l'équerre et la truelle que la pioche et le marteau »*.

Nul ne les connaissant, ceux-ci, à en croire la légende, seraient en réalité des anges envoyés par Dieu pour répondre à la prière de l'évêque, effrayé par l'ampleur de la tâche: *« J'ai promis à la Reine du Ciel de lui élever un temple sur la terre*, s'était-il écrié en pleurs. *Ô Gabriel! Vous qui l'avez saluée le premier, saints anges de la crèche qui avez annoncé sa divine maternité, anges de la passion qui l'avez soutenue au Calvaire, secourez-moi dans ma détresse, aidez-moi dans mon impuissance. »*

Les portes du diable

C'est, selon les spécialistes, l'une des plus impressionnantes réalisations métallurgiques du Moyen Âge, que l'on peut notamment admirer sur ses lourds vantaux: une multitude de pentures et de paumelles finement ciselées, dessinant des rinceaux de fleurs et de feuillages, des entrelacs d'oiseaux et de dragons. Les soudures sont si parfaites qu'elles ressemblent davantage à de la fonte moulée plutôt que forgée.

Selon la légende, cette merveille serait due à un certain Biscornet (ou Biscornette), un artisan ayant vécu à la fin du XII^{e} ou au début du XIII^{e} siècle. Simple compagnon, celui-ci aurait accepté cette commande dans l'espoir d'accéder à la maîtrise, mais l'ampleur de la tâche dépasse ses compétences. Aussi une nuit, au comble du désespoir, Biscornet jette-t-il ses outils en s'écriant: *« Au diable! »*

Aussitôt, le prince des ténèbres lui apparaît et lui propose un pacte: échanger son âme contre le travail qu'il fera à sa place. Il existe plusieurs suites à l'histoire. Selon les uns, les gonds auraient refusé de

COLLECTION PARTICULIÈRE

tourner avant d'être aspergés d'eau bénite. Selon les autres, Satan aurait été incapable de forger les ferrures du portail central, par où passe le Saint-Sacrement. Quant à Biscornet, il n'aurait échappé à la damnation qu'en se réfugiant dans un monastère…

Le miracle de "Marie la paralytique"

Avant même que Louis XIII ne consacre son royaume à la Sainte Vierge (1638), plusieurs miracles seront dûment recensés à Notre-Dame. Ainsi celui survenu le 29 avril 1626, et relaté dans un opuscule publié la même année chez David Ferrand, rue aux Juifs dans la cour des Loges près le Palais: à Notre-Dame, raconte-t-il, *« une dame de la rue des Vieux-Augustins, près la porte de Montmartre, âgée de cinquante ans* […] *Marie Maurice liée par les jambes et paralytique* […], *se lève, montrant par son front la grandeur des merveilles de Dieu, que sa bonté a opéré en elle. Voilà que devant plus de six cents personnes présentes, elle qui était détenue par une langueur si véhémente et furieuse, ressuscite et s'éveille comme du sommeil d'une maladie invétérée de cinq ans durant ».* ●

Illustration de l'édition originale de "Notre-Dame de Paris", de Victor Hugo (1844).

ANCIENNES COUTUMES

■ Jets de pigeons Pendant l'office du jour de la Pentecôte, entre les XIII^e^ et XV^e^ siècle, on jetait des pigeons, des oiseaux, des fleurs, des oublies et des étoupes enflammées par des ouvertures pratiquées dans les voûtes, afin de rappeler la descente du Saint-Esprit et l'effusion de la grâce divine.

■ Bouquet géant Parmi les nombreuses confréries de métiers de la capitale, celle des Orfèvres faisait chaque année don d'un tableau à Notre-Dame. À partir du XV^e^ siècle, ses membres venaient en corps le 1^er^ mai entendre la messe. Son président, dit le *« Prince de Mai »*, apportait un bouquet colossal qui restait exposé toute l'année.

■ Tapis de fleurs Le jour de l'Assomption, au XIII^e^ siècle, toute la cathédrale était revêtue de tapisseries et d'étoffes précieuses. On jonchait le pavé de fleurs et de simples odoriférantes. Deux siècles plus tard, on se contentera de répandre dans l'église de l'herbe coupée dans les prés de Gentilly.

■ Fête des Fous Du 26 au 28 décembre (jours de saint Étienne, de saint Jean et des Innocents) ou le 6 janvier (jour des Rois) avait lieu la fête des Fous (du XIV^e^ au XVI^e^ siècle). Premiers acteurs: les ecclésiastiques eux-mêmes. Un jeune clerc était décoré du titre de *« pape »* ou d'*« évêque des fous »* (*episcopus stultorum*) et revêtait des habits épiscopaux — sauf la mitre, remplacée par un bonnet grotesque. Les participants, le visage barbouillé, masqués et travestis, dansaient autour de l'autel en chantant des chansons obscènes auxquelles le peuple se mêlera bientôt. En 1198, l'évêque Odon de Sully tentera d'interdire cette coutume, mais elle reprendra pour perdurer jusqu'à la Renaissance. Ph. D.

Saint-Louis des Invalides, l'autre cathédrale de Paris

Seule église à être en permanence ornée de drapeaux français, Saint-Louis des Invalides, devenue cathédrale du diocèse aux Armées françaises en 1986, est plus qu'un lieu d'histoire : une page d'histoire à elle seule.

Par Jérôme Besnard

Tout commence avec l'ordonnance royale, signée Louis XIV, du 24 février 1670. Si l'idée de bâtir à Paris un lieu d'accueil pour les soldats invalides remonte à Henri II (1547-1559), c'est le Roi-Soleil qui décide seul, ce jour-là, de sa construction. Objectif: *« Tirer hors de la misère et de la mendicité les pauvres Officiers et Soldats de nos Troupes qui, ayant vieilli dans le service, ou qui dans les guerres passées ayant été estropiés, étaient non seulement hors d'état de continuer à Nous en rendre, mais aussi de rien faire pour pouvoir vivre et subsister. »* Et l'édit de Louis XIV d'ajouter qu'*« il était bien raisonnable que ceux qui ont exposé librement leur vie et prodigué leur sang pour la défense et le soutien de cette Monarchie* [...] *jouissent du repos qu'ils ont assuré et passent le reste de leurs jours en tranquillité ».*

Ce n'est cependant que quatre ans plus tard, une fois achevée l'érection de l'hôpital, que commencera, toujours sous l'égide de Louis XIV, le chantier de l'"église royale" attenante, en hommage à Saint Louis, dont elle prendra le nom : Saint-Louis des Invalides. Après des débuts chaotiques, ponctués de retards, la maîtrise d'œuvre

Louis XIV à l'inauguration du dôme des Invalides à Paris, le 28 août 1706.

AKG-IMAGES / ERICH LESSING

est confiée par Louvois, en 1676, au jeune architecte Jules Hardouin-Mansart (1646-1708), qui permettra son ouverture au culte pour les soldats dès 1679 — le chantier n'étant entièrement achevé que le 28 août 1706, date à laquelle Hardouin-Mansart remet les clés du Dôme à Louis XIV. Longtemps, le tintement de sa cloche y rappelait leurs devoirs aux militaires soignés ou logeant sur place: prières du matin et du soir, assistance obligatoire à la messe et aux vêpres les dimanches et jours de grandes célébrations…

1679

C'est l'année où l'église Saint-Louis des Invalides (qui ne deviendra cathédrale qu'en 1986) a été ouverte au culte pour les soldats, bien que ses travaux n'aient été achevés qu'en 1706.

Trois siècles et demi après, les militaires invalides sont toujours soignés à l'hôpital, et l'église, devenue cathédrale du diocèse aux Armées françaises en 1986, est encore en activité. À droite, près de l'entrée, se situent deux bornes: celles de la "Voie de la Liberté" et de la "Terre sacrée". On y trouve aussi, exposés sous ses voûtes, des drapeaux enlevés aux ennemis de la France sur les champs de bataille. C'est enfin et surtout notre seule église dont le chœur est orné en permanence de drapeaux français.

L'hommage de Louis XIV à Saint Louis

L'actuel titulaire de ce « *diocèse particulier* », Monseigneur Antoine de Romanet (frère d'Augustin de Romanet, patron du groupe Aéroports de Paris), a autorité sur l'ensemble des aumôniers militaires catholiques français, qu'ils servent sur le territoire français ou en opérations extérieures.

Lors de sa création, Saint-Louis des Invalides se composait en réalité de deux entités, séparées par une verrière en 1876 : l'actuelle église, devenue cathédrale, et celle du Dôme. Aujourd'hui désacralisée, cette dernière abrite désormais le tombeau de Napoléon et de l'Aiglon, mais aussi, moins connues, nombre d'autres dépouilles de grands militaires — Turenne, Vauban, Mac-Mahon, Lyautey, Franchet d'Esperey, Foch, Leclerc, Juin, Mangin…

Comme l'a déclaré André Malraux, alors ministre de la Culture, à la tribune de l'Assemblée nationale, ici veillent « *sur le tombeau de l'Empereur, les grands capitaines de la monarchie et les soldats de la République* ». De même, comme le faisait joliment remarquer Antoine Blondin, « *les chemins qui mènent de l'École militaire aux Invalides semblent s'ouvrir sur des funérailles nationales* ».

LES MUSÉES DES INVALIDES

Si un musée de l'Artillerie y a vu le jour dès 1871 dans ses cours et ses promenades, il faudra attendre 1896 pour voir s'implanter aux Invalides un musée historique de l'Armée — qui fusionnera en 1905 avec le précédent. Les Invalides abritent également, depuis 1943, le musée des Plans-Reliefs de Vauban, mais aussi celui de l'Ordre de la Libération, ouvert en 1970, ainsi qu'un historial Charles-de-Gaulle, inauguré en 2008. J. B.

PHOTOS : AKG-IMAGES / INTERFOTO / SAMMLUN ; GILLES ROLLE/REA

Louis XIV visitant l'hôtel des Invalides.

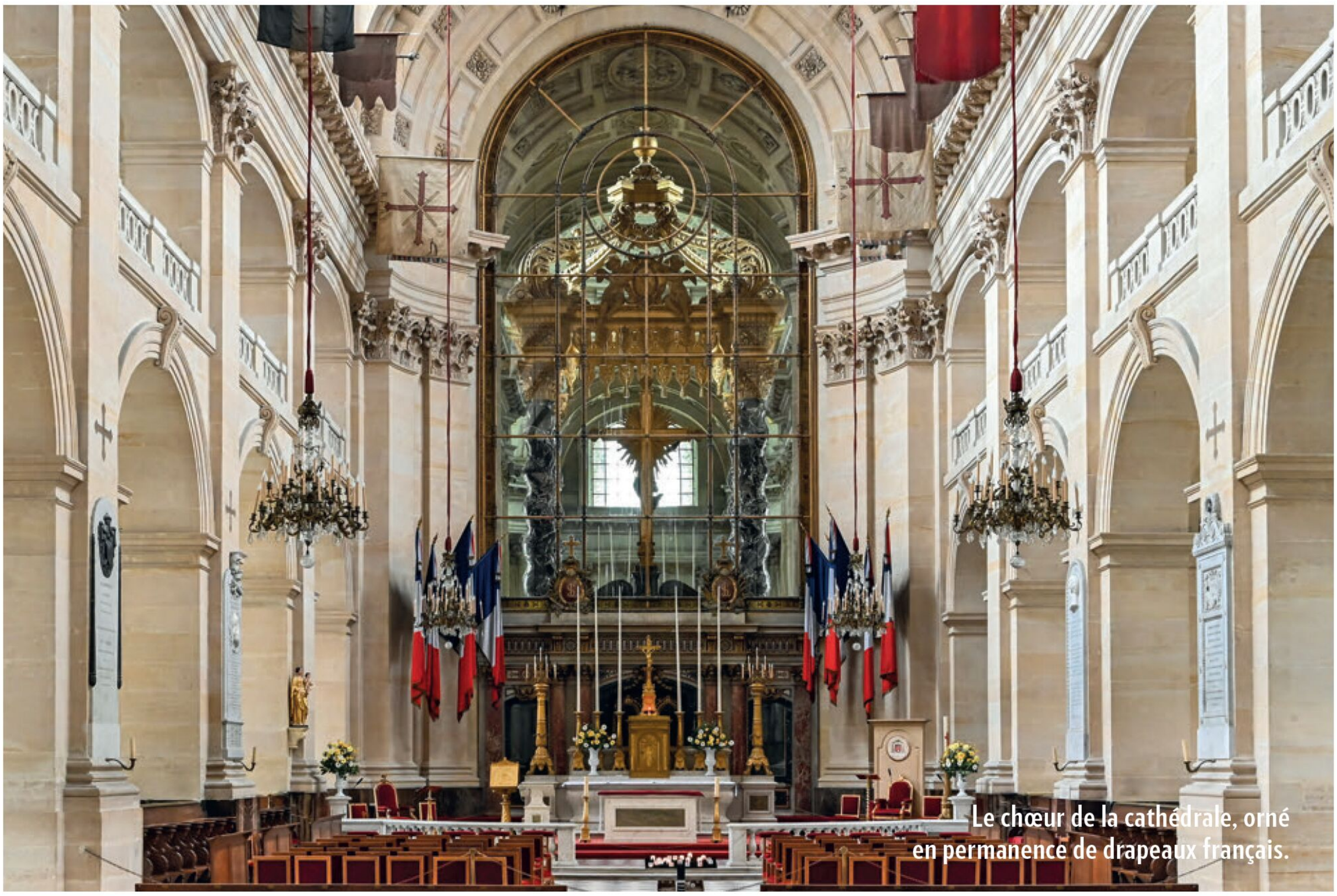
“Le dôme des Invalides étincelant encore du Roi-Soleil.”

Charles de Gaulle

LA RÉSIDENCE DU GOUVERNEUR MILITAIRE DE PARIS

Outre l'hôpital militaire, les Invalides abritent la résidence du gouverneur militaire de Paris. Ce dernier est notamment le commandant de l'opération antiterroriste Sentinelle en Ile-de-France, ayant pour but de sécuriser la région parisienne depuis les attentats de janvier 2015. Son actuel titulaire, depuis 2020, est le général Christophe Abad. J.B.

C'est dans la cour des Invalides, ouvrant sur l'esplanade, que se déroulent en effet la plupart de nos “hommages nationaux”, lesquels, ces dernières années, ont salué aussi bien la carrière politique de Philippe Séguin (2010) qu'artistique de Jean-Paul Belmondo (2021), mais aussi, et surtout, les sacrifices des soldats tombés pour la France en opérations extérieures. Ces derniers recevant auparavant un premier hommage sur le pont Alexandre-III, qui ferme l'esplanade des Invalides, et où se pressent alors les personnalités civiles et militaires. À noter, parfois, certaines mesquineries officielles modifiant en partie le protocole, ainsi de la cérémonie en l'honneur de l'ancien ministre et résistant Charles Pasqua (2015), lequel, privé d'hommage national au sens strict, a “seulement” eu le droit à une messe dans la cathédrale Saint-Louis des Invalides, la commémoration s'achevant non par une *Marseillaise*, mais par… l'hymne corse.



Le chœur de la cathédrale, orné en permanence de drapeaux français.

L'INSTITUTION NATIONALE DES INVALIDES

Fondée par Louis XIV, ouverte en 1676, l'institution nationale des Invalides a été conçue à l'origine pour nourrir et loger 6000 militaires ayant été blessés. Comptant au XVIIIe siècle jusqu'à 2140 lits, elle est devenue un établissement public de taille beaucoup plus modeste, confié au Service de santé des Armées, ainsi qu'un hôpital spécialisé dans la rééducation des blessés de guerre. L'actuel pensionnaire le plus célèbre de l'institution est l'amiral Philippe de Gaulle, fils du Général. Agé de 101 ans, il est le dernier officier de la France libre encore vivant. J. B.

L'Hôtel des Invalides était déjà pour Montesquieu, dans ses *Lettres persanes*, *« le lieu le plus respectable de la terre »*. Constituant depuis la Seine, au bout de l'immense esplanade, l'une des plus belles perspectives de la capitale, c'est aussi l'édifice que les derniers rois de France faisaient visiter en priorité aux souverains étrangers lors de leurs visites officielles à Paris. Saluant dans ses mémoires le *« dôme étincelant encore du Roi-Soleil »*, le général de Gaulle, s'estimant à l'étroit à l'Élysée, songea même, un temps, à y installer le siège de la présidence de la République…

Esprit de sacrifice et vent de l'Histoire

Souvenons-nous également de la place centrale tenue par les Invalides dans le célèbre roman de Maurice Barrès *Les Déracinés* (1897). Le lieu où l'un de ses héros, le jeune François Sturel, s'enflamme sous la plume de l'écrivain lorrain : *« Camarades, nous sommes les capitaines! Au tombeau de Napoléon, professeur d'énergie, nous jurons d'être des hommes! »* Celui, aussi, où Barrès place la rencontre entre l'un de ses autres personnages, Roemerspacher (inspiré par Charles Maurras jeune), et l'écrivain Hippolyte Taine, qui lui fait la leçon au pied d'un arbre.

À la fois cathédrale catholique, emprise militaire, institution hospitalière, musée et site mémoriel, l'hôtel des Invalides constitue une véritable ville dans la ville. Une petite cité au cœur de Paris où, depuis trois siècles et demi, souffle l'esprit de sacrifice et le vent de l'Histoire. ●

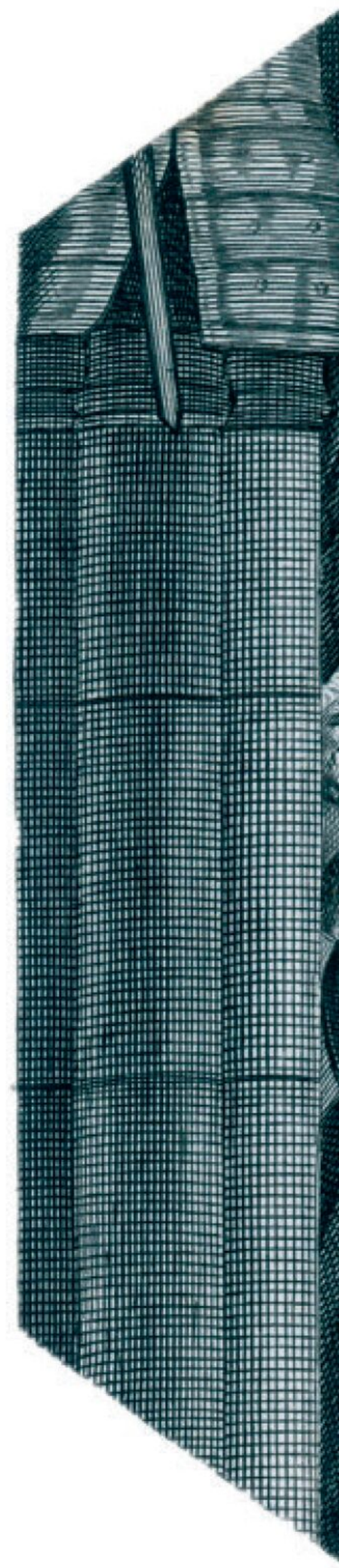
Notre-Dame, un destin français

Au-delà de son rôle spirituel, ce fabuleux “vaisseau de pierre” figure au cœur de notre histoire. Parfois douloureuse, le plus souvent glorieuse...

Notre-Dame de Paris en 2012.

BOTE444 / ALAMY STOCK PHOTO

Notre-Dame, au cœur de notre Histoire



La cathédrale est intimement liée à l'histoire politique, religieuse et littéraire de la France. Retour sur certains des plus grands événements s'étant déroulé à Notre-Dame.

Par Jérôme Besnard

Les premiers États-généraux

1302 C'est un souverain en conflit avec le pape Boniface VIII et les Flamands qui réunit les premiers États-généraux de l'histoire de France à Paris en avril 1302. Le roi Philippe IV le Bel (1268-1314), petit-fils de Saint Louis, a cruellement besoin d'argent. Or, il ne peut lever de nouveaux impôts sans l'assentiment des représentants de la noblesse, de l'Église de France et des villes du royaume, les trois ordres qui composent la société médiévale.

Le 10 avril 1302, Philippe le Bel convoque donc les États-généraux qui vont débuter par une séance solennelle dans la cathédrale Notre-Dame. Le roi demande à l'assemblée, et l'obtient, la reconnaissance de sa souveraineté temporelle sur les biens de l'Église de France, mais aussi l'obtention de nouveaux crédits lui permettant de mener la guerre contre les Flamands, menaçant notre frontière au Nord.

Le roi d'Angleterre sacré roi de France

1431 Petit-fils du roi Charles VI de France, le roi Henri VI d'Angleterre (1421-1471) se voit propulsé par ses oncles Lancastre sur le trône des Valois détenu selon la loi salique (imposant la primogéniture mâle) par son cousin germain Charles VII (1403-1461), sacré à Reims grâce à Jeanne d'Arc (17 juillet 1429). Le 16 décembre 1431, le parti anglais, allié des Bourguignons, parvient à faire sacrer le jeune prince anglais comme roi de France sous le nom d'Henri II. Mais il devra attendre 1437 pour exercer réellement son pouvoir. Confronté à des difficultés politiques croissantes en Angleterre, il ne parviendra pas, en effet, à maintenir la présence anglaise en France. Survenue après la défaite de la bataille de Castillon (17 juillet 1453), la chute de Bordeaux et de la Guyenne (1453) sonne le glas de ses ambitions sur notre territoire. Seule la ville de Calais demeure dans son escarcelle.

LEONARD DE SELVA / BRIDGEMAN IMAGES ; AKG-IMAGES / ARCHIVES CDA / ST-GENÈS ; MARY EVANS / BRIDGEMAN IMAGES

Henri IV de retour à Paris

1594 Si Henri IV, roi de Navarre, hérite selon la loi salique de la couronne de France à la mort de son cousin Henri III, le dernier Valois (1589), il ne pourra faire son entrée dans la capitale que près de cinq ans plus tard. En effet, le nouveau roi est protestant. S'ensuit donc une longue séquence des guerres de religions. Pragmatique, Henri IV finit par abjurer le protestantisme le 25 juillet 1593 en la basilique de Saint-Denis. C'est à cette occasion qu'il aurait prononcé sa célèbre formule pour justifier sa conversion : *« Paris vaut bien une messe »*. Le 27 février 1594, Henri IV est sacré en la cathédrale de Chartres *(lire page 103)*. Moins d'un mois plus tard, Paris lui ouvre enfin ses portes dans la nuit du 21 mars 1594. Le 22, il vient solennellement entendre un *Te Deum* dans la cathédrale Notre-Dame. Son pouvoir est désormais établi. ➤

Henri IV à Notre-Dame en 1594. En haut, couronnement du roi Henri VI d'Angleterre en 1431. Page de gauche, Philippe Le Bel et la reine Jeanne de Navarre à l'ouverture des états généraux.

Messe funèbre pour le prince de Condé, en 1687. Ci-dessus, “le Vœu de Louis XIII en 1638” (gravure du XVII[e] siècle). Page de droite, le sac de Notre-Dame et de l’Archevêché, en 1831.

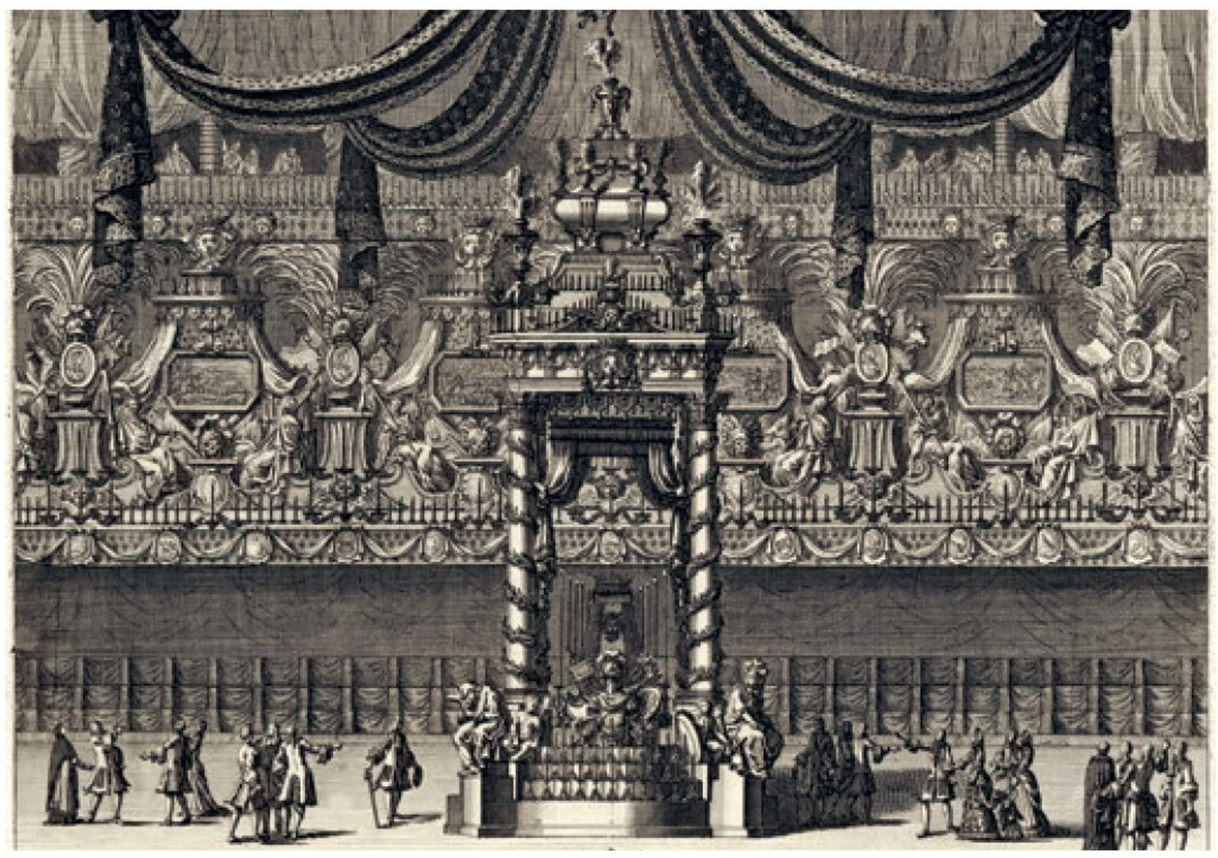
Vœu de Louis XIII

1638 Fils d’Henri IV et de Marie de Médicis, Louis XIII (1601-1643) a 14 ans lorsqu’il épouse la jeune Anne d’Autriche, du même âge que lui. Mais l’absence de naissance d’un héritier contribue à distendre les relations au sein du couple. Le 10 février 1638 à Saint-Germain-en-Laye, constatant que la reine est enceinte, le roi signe le vœu de Louis XIII, édit consacrant la France à la Vierge Marie et instaurant des processions le 15 août, jour de la fête de l’Assomption. Le roi se rend ensuite solennellement à Notre-Dame, où son vœu prévoit également d’élever un nouveau maître-autel et d’offrir un nouveau groupe sculpté à l’édifice.

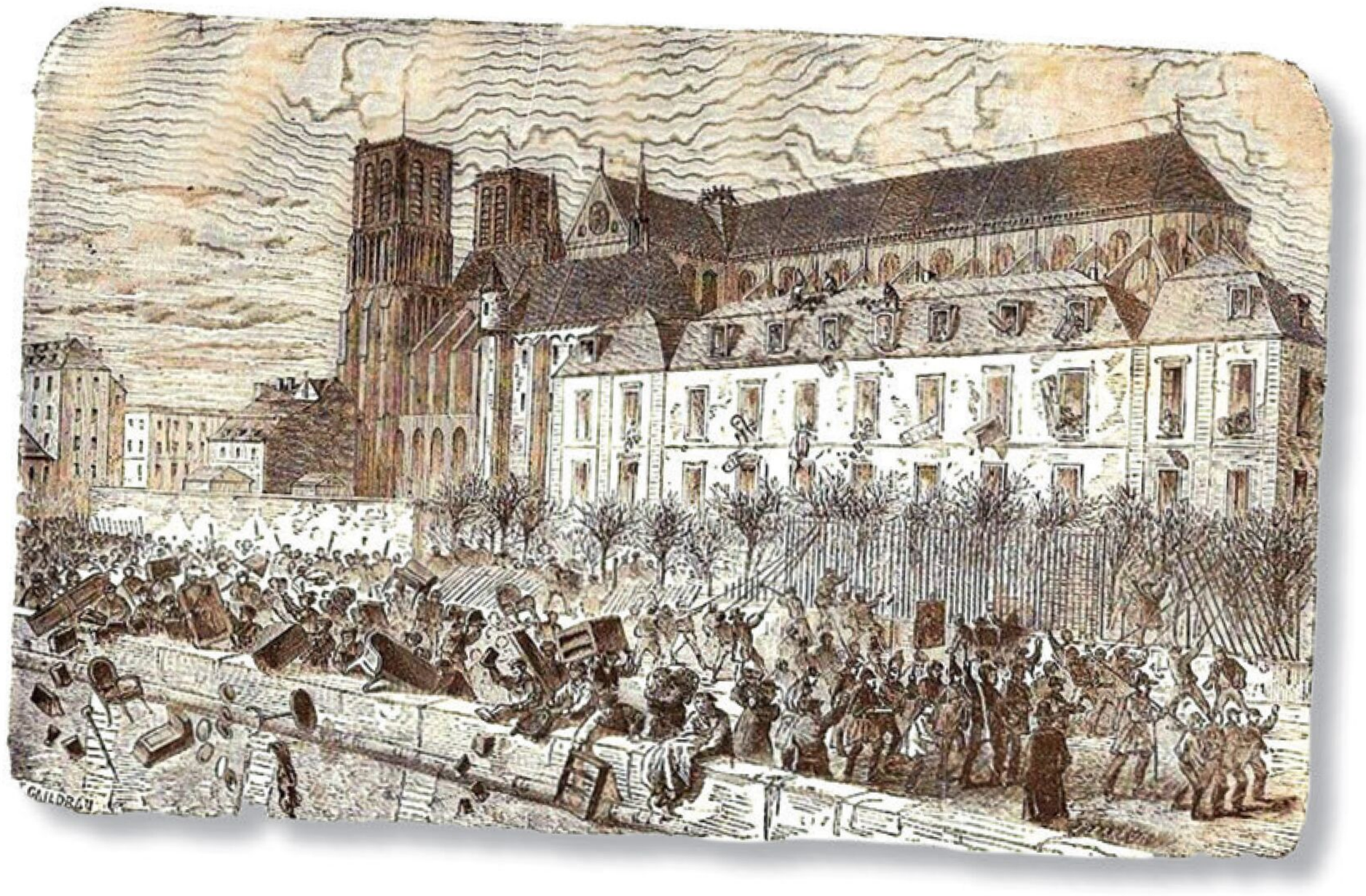
Le futur Louis XIV nait le 5 septembre 1638. C’est lui qui confiera soixante ans plus tard à l’architecte Robert de Cotte la réalisation de ces aménagements dans la cathédrale.

L’oraison funèbre du Grand Condé

1687 Cousin de Louis XIV, Louis de Bourbon-Condé, dit le Grand Condé (1621-1686), fut avec son rival Turenne l’un des grands généraux français du XVII[e] siècle. On lui doit notamment la victoire de Rocroi lors de la guerre de Trente Ans remportée par les Français sur les troupes espagnoles (19 mai 1638). Mais en 1649, il prend le parti de la Fronde contre le cardinal Mazarin et la régente Anne d’Autriche. Passé au service de l’Espagne, il devra attendre le traité des Pyrénées de 1659 pour amorcer un retour en grâce auprès de Louis XIV, qu’il servira de nouveau avec brio aux Pays-Bas et en Alsace.



AKG-IMAGES ; AKG-IMAGES / ERICH LESSING ; WIKI COMMONS



Pénétrant dans le sanctuaire, ils dépouillent l'autel, brisent les canons et déchirent le missel…

Le 10 mars 1687, c'est dans une cathédrale Notre-Dame tendue de noir que le philosophe Bossuet (1627-1704) prononce l'oraison funèbre du Grand Condé. Celle-ci est considérée comme le chef d'œuvre des péroraisons spirituelles de "l'Aigle de Meaux".

Célébration du Culte de la Raison

1793 Au cours de l'année 1793, au nom des idéaux des Lumières et en réaction à l'invasion de la France par les Prussiens, le pouvoir révolutionnaire et anticlérical, dirigé par Robespierre, instaure le culte de la déesse Raison *(lire aussi page 50)*.

Organisée en la cathédrale Notre-Dame de Paris le 10 novembre 1793, une "fête de la Liberté" marque la radicalisation du mouvement. Une montagne en carton est dressée dans le chœur de la cathédrale, rebaptisée Notre-Dame-de-la-Raison. Sont érigés des bustes de Voltaire, Rousseau et Benjamin Franklin. Après les discours et les hymnes, une danseuse de l'Opéra, censée incarner la Raison, sort de la montagne… Au-delà de la filiation intellectuelle affichée par les participants, c'est bien le grotesque de l'événement qui ressort de son compte-rendu.

Sac de Notre-Dame par les émeutiers

1831 Le 15 février, lendemain d'une messe légitimiste en mémoire du duc de Berry, fils de Charles X, célébrée en l'église Saint-Germain-l'Auxerrois, plusieurs centaines d'émeutiers saccagent l'archevêché de Paris, alors contigu à la cathédrale Notre-Dame, puis pénètrent dans cette dernière, renversant la croix en fer doré ornée de fleurs de lys qui s'élevait sur l'abside de la cathédrale. Ils jettent des pierres à travers les fenêtres : les vitraux de sept grandes croisées des chapelles de l'abside sont entièrement brisés. Des tableaux sont également endommagés. Pénétrant dans le sanctuaire, ils dépouillent l'autel dont ils dérobent la nappe, brisent les canons et déchirent le missel. Bien d'autres exactions sont encore commises sans que Louis Philippe ne donne l'ordre d'intervenir. À la suite de ces événements, l'archevêché sera démoli et la cathédrale demeurera plusieurs années dans un état déplorable.

Obsèques du duc d'Orléans

1842 Il en subsiste le plus ancien cliché photographique de la cathédrale. C'est dans une cathédrale Notre-Dame à la façade tendue de noir que se déroulent le 3 août 1842 les obsèques solennelles du duc d'Orléans Ferdinand-Philippe, fils aîné et héritier de Louis-Philippe, roi des Français.

Né à Palerme en 1810, brillant, libéral et populaire, le prince est apprécié des Français. Il symbolise l'avenir de la nouvelle dynastie arrivée au pouvoir en 1830. Le 13 juillet 1842, se rendant au château de Neuilly, résidence favorite de la famille d'Orléans, le duc d'Orléans meurt près de la porte Maillot des suites d'un accident de calèche, sa tête ayant heurté les pavés. La chapelle Notre Dame-de-la-Compassion marque l'emplacement du drame. La dépouille du prince sera exposée dans la cathédrale à partir du 30 juillet, avant d'être inhumé à la chapelle royale de Dreux (Eure-et-Loir).

NOTRE-DAME, UN DESTIN FRANÇAIS

KEYSTONE-FRANCE/GAMMA-RAPHO DR

De Gaulle et le Révérend Père Bruckberger sortant de Notre-Dame, après le “Magnificat” du 26 août 1944. Page de droite, Jean-Paul II devant Notre-Dame, en 1980. Paul Reynaud et Édouard Daladier, priant face à l’offensive allemande, en 1940.

1950, UN CANULAR ANARCHO-ROYALISTE…

Qui le sait ? La cathédrale Notre-Dame de Paris a sa place dans l’histoire des avant-gardes intellectuelles. C’est en effet le 9 avril 1950 que, déguisé en moine dominicain, la chevelure tonsurée, Michel Mourre (1928-1977) y monta en chaire à l’occasion d’une conférence de carême pour proclamer la *« mort de Dieu »* dans un étrange sermon écrit par le mystérieux Serge Berna. Considéré comme un coup d’éclat du mouvement lettriste d’Isidore Isou (1925-2007), lui-même précurseur du situationnisme de Guy Debord (1931-1994), ce canular ne fit pas rire sur le moment les autorités civiles et religieuses.

À noter que Michel Mourre devait ensuite rejoindre les royalistes de l’Action française au sein de la rédaction d’*Aspects de la France*, alors dirigée par le philosophe Pierre Boutang (1916-1998). Il publiera aussi plusieurs ouvrages de référence sur Maurras et Félicité de Lamennais, devenant un historien des plus reconnus avant sa mort prématurée. J.B.

Conversion de Paul Claudel

1886 Plus tard diplomate, membre de l’Académie française, l’’écrivain Paul Claudel (1868-1955) est considéré comme l’un des principaux dramaturges catholiques français de la première moitié du XX^e^ siècle. C’est le jour de Noël 1886 – il a alors 18 ans –qu’il se convertit au catholicisme, religion de son enfance, en assistant aux vêpres à Notre-Dame de Paris. *« J’étais debout, près du deuxième pilier, à droite, du côté de la sacristie*, a-t-il raconté. *Les enfants de la maîtrise étaient en train de chanter ce que je sus plus tard être le* Magnificat. *En un instant mon cœur fut touché et je crus. Je crus, d’une telle force d’adhésion* […] *que, depuis, tous les livres, tous les raisonnements, tous les hasards d’une vie agitée, n’ont pu ébranler ma foi, ni, à vrai dire, la toucher. »* À l’origine aussi, outre le lieu et l’instant, de sa conversion : Rimbaud, dont Claudel venait de lire *Une saison en enfer*.

Prières publiques contre l’invasion allemande

1940 Alors que les troupes allemandes menacent Paris, le gouvernement de la République, conduit par son président du Conseil, Paul Reynaud, participe le 19 mai 1940 à des prières publiques de l’Église catholique dans la cathédrale Notre-Dame. Les ministres assistent notamment à une procession des reliques de sainte Geneviève, patronne de Paris.

20 MAI 1940
115e Année
Les spectacles.
Le Dimanche Sportif.
VEAU
AIRE
RAL
UA-I
AY :
S-ROUX
A NOTRE-DAME
D'EMOUVANTES PRIERES PUBLIQUES
pour la victoire des Alliés
Le président du Conseil
plusieurs membres du gouvernement
des milliers de fidèles y assistaient
M. Paul Reynaud, entouré des membres du gouvernement pendant la cérémonie. On voit ici le président du Conseil, M. Edouard Daladier et M. Yburnegaray.
eine,
-Oise
t-Marne
circulation
es à partir
uin

GUICHAOUA / ALAMY STOCK PHOTO

On invoque sa protection face à l'invasion du pays. Le 10 mai, en effet, les armées allemandes ont déferlé sur la Belgique, contournant la ligne Maginot. Ce 19 mai, le front se déplace sur l'Escaut, Arras est bombardé, Cambrai tombe aux mains des Allemands. À Notre-Dame, ce jour-là, se côtoient notamment le radical-socialiste Édouard Daladier (1884-1970), considéré comme anticlérical, et le conservateur Georges Mandel (1885-1944), de confession juive, nommé la veille ministre de l'Intérieur. Le symbole fort d'une France unie, qui n'empêchera pas la défaite.

"Magnificat" de la Libération

1944 Après avoir descendu les Champs-Élysées libérés, le général de Gaulle se dirige le 26 août 1944 vers Notre-Dame en compagnie du futur maréchal Leclerc. La cérémonie se déroule malgré des coups de feu sporadiques poussant certains à se jeter à terre. La cérémonie s'interrompt après un quart d'heure après le chant collectif du seul *Magnificat*. Le général de Gaulle rejoint alors sa voiture sur le parvis, flanqué du Révérend Père dominicain Bruckberger (1907-1988), l'aumônier des FFI. Le cardinal Emmanuel Suhard (1874-1949), archevêque de Paris, jugé trop pétainiste, a été prié de rester chez lui. Le 9 mai 1945, un vibrant *Te Deum* de la Victoire réunira cette fois le général triomphant et le cardinal pardonné. Les obsèques de De Gaulle à Colombey-les-Deux-Églises, le 12 novembre 1970, verront en parallèle une cérémonie à Notre-Dame, en présence de nombreux chefs d'État.

« Aimes-tu ? M'aimes-tu ? » Tel sera le thème central de l'homélie prononcée par Jean-Paul II à Notre-Dame.

Messe de Jean-Paul II sur le parvis

1980 C'est dans une France encore massivement chrétienne que Karol Wojtyla, premier pape polonais de l'Histoire, entame le 30 mai 1980 son premier voyage en France. Accueilli par le président Giscard d'Estaing (qui n'hésitera pas alors à rappeler que la France était considérée par la tradition comme la « *fille aînée de l'Église* »), Jean-Paul II devait le soir même célébrer une messe sur le parvis de la cathédrale Notre-Dame de Paris. « *Aimes-tu ? M'aimes-tu ?* » : tel fut le thème central de son homélie. Avant cela, flanqué du cardinal Marty et toujours en présence du chef de l'État, le Pape avait adressé une prière à la Vierge dans le sanctuaire. Ainsi s'ouvrait spirituellement en France la décennie qui devait voir l'écroulement du communisme, dans lequel Jean-Paul II devait jouer un rôle central. ●

WIKIMEDIA COMMONS

Dans la tempête révolutionnaire…

Notre-Dame a manqué disparaître pendant la Révolution. Où le lieu déchristianisé, devenu "temple de la Raison", a subi d'importantes déprédations.

Par Eric Letty

Aux premiers temps de la Révolution, Notre-Dame ne paraît pas menacée : on y chante le *Veni Creator* pour l'ouverture des États généraux, le 4 mai 1789 ; un *Te Deum* y est célébré, le 16 août 1789, après l'abolition des droits féodaux ; le 15 octobre, après que l'émeute a ramené le roi de Versailles à Paris, l'Assemblée nationale s'installe dans l'archevêché…

Pourtant, la Révolution adopte déjà des mesures anticatholiques. Le 21 novembre 1790, le chapitre de la cathédrale est supprimé. L'archevêque de Paris ayant émigré, un nouveau "métropolitain de la Seine" est élu, le 13 mars 1791, par une assemblée électorale réunie à Notre-Dame. Le nouvel évêque est un jésuite nommé Jean-Baptiste Gobel. Affilié au club des Jacobins et marionnette entre

les mains des ultras, il renonce publiquement à ses fonctions et à la prêtrise le 7 novembre 1793 — ce qui ne l'empêchera pas d'être guillotiné l'année suivante…

Plus d'une centaine de statues détruites

Le 10 novembre 1793 (20 brumaire an II), se déroule dans la ci-devant cathédrale Notre-Dame la fête de la Liberté et de la Raison. Hébert rapporte dans son journal, *Le Père Duchesne*, cette cérémonie inaccoutumée : *« À la place de l'autel, ou plutôt de ces tréteaux de charlatans, on avait construit un trône de la Liberté* […]. *Une femme charmante, belle comme la déesse qu'elle représentait, était assise en haut d'une montagne, un bonnet rouge sur la tête, tenant une pique à la main; elle était entourée de toutes les jolies damnées de l'Opéra qui à leur tour, ont excommunié la calotte en chantant, mieux que des anges, des hymnes patriotiques. »* Cette "déesse", Marie-Thérèse Davoux, dite Mademoiselle Maillard, est danseuse. L'ex-cathédrale de Paris devient alors le temple de la Raison.

Mais le monument lui-même est vandalisé. Le 21 août 1792, le trésor est enlevé en une nuit *(lire encadré à droite)*. Le 23 octobre 1793, la Commune de Paris exige l'enlèvement des 28 statues de la galerie des rois de Juda de l'Ancien Testament, qualifiées par le peintre David de *« gothiques simulacres »*. En 1977, on retrouvera vingt-deux têtes provenant de ces statues, enterrées dans la cour de l'Hôtel Moreau, dans le IXe arrondissement.

On s'en prend aussi aux représentations des saints du portail et à de nombreuses autres œuvres; à l'extérieur de la cathédrale, l'entrepreneur de maçonnerie Varin brise 78 grandes statues et 12 plus petites. Disparaissent aussi les symboles royaux, comme ceux qui ornaient l'escalier des sonneurs, ou les fleurs de lys des aiguilles de l'horloge. Les flèches de Notre-Dame et de la Sainte-Chapelle sont démolies.

En novembre 1793, Robespierre condamne l'athéisme et institue la religion de l'Être suprême. Désaffectée, Notre-Dame devient alors un… entrepôt des vins de la République, jusqu'à ce que, en 1795, l'abbé Grégoire, évêque constitutionnel, obtienne qu'elle soit rendue au culte. Verrières cassées et pavements défoncés, elle est dans un piètre état ; mais l'office pontifical y est célébré le 15 août.

Après le coup d'État antiroyaliste du 18 fructidor an V (4 septembre 1797), commence une nouvelle période de persécution anticatholique, et en avril 1798 la nouvelle religion théophilanthropique occupe le chœur de Notre-Dame, les catholiques conservant le reste de l'édifice.

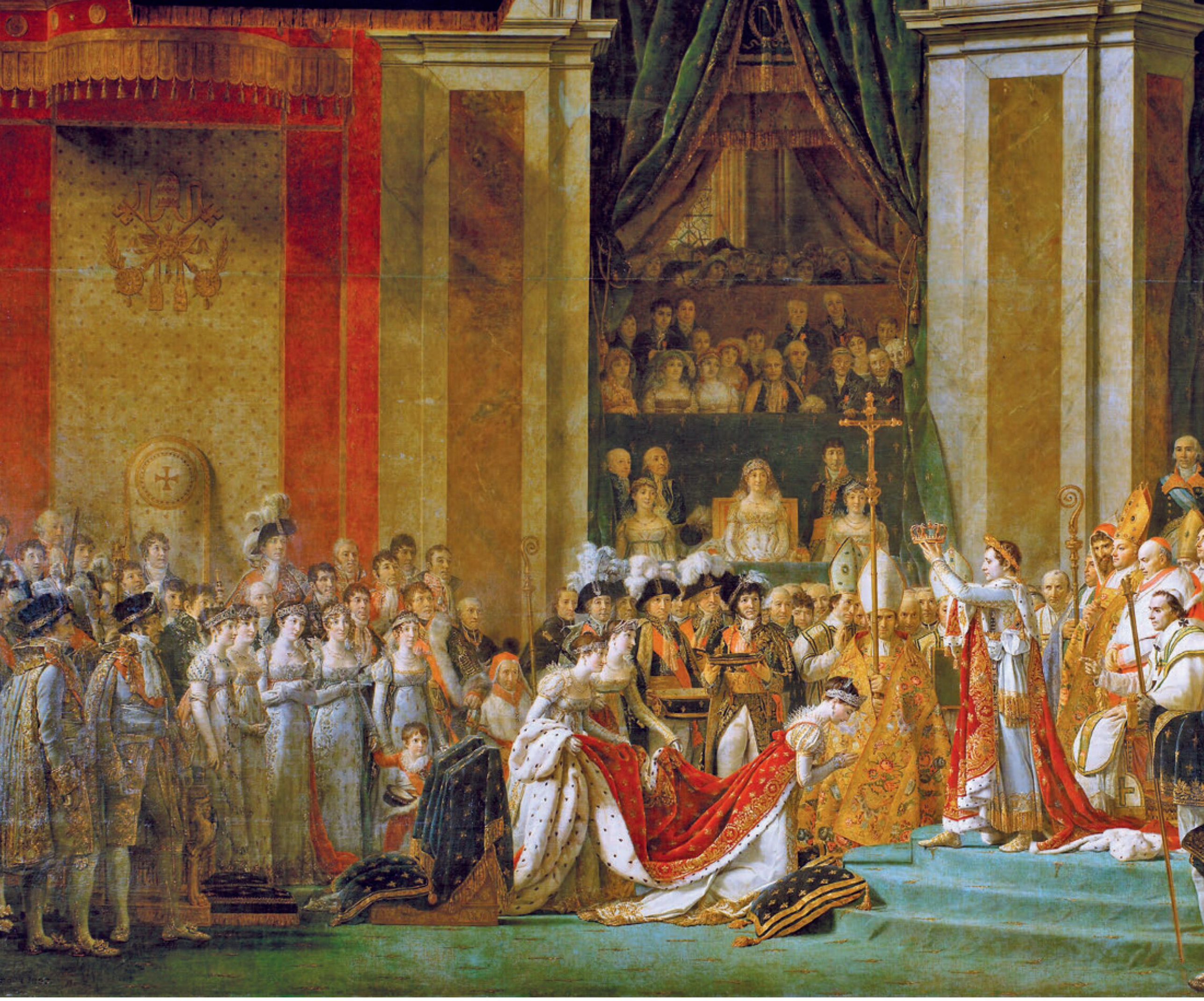
Malgré le mauvais état de la cathédrale, un concile national s'y réunit du 12 juillet au 16 août 1801, en concomitance avec la signature du Concordat (ratifié le 15 août) entre le pape Pie VII et Napoléon Bonaparte. Trois ans plus tard, c'est à Notre-Dame que ce dernier choisira de se faire sacrer empereur, le 2 décembre 1804 *(lire page suivante)*. ●

“À la place de l'autel, ou plutôt de ces tréteaux de charlatans, on avait construit un trône de la Liberté.”

Hébert, “Le Père Duchesne”.

LE SACCAGE DU TRÉSOR

Le trésor de Notre-Dame *(lire aussi page 26)* n'a pas échappé au vandalisme révolutionnaire. Presque toutes les pièces figurant aux inventaires dressés à partir de 1343 ont été détruites en mars 1791 et septembre 1792. De somptueuses œuvres d'orfèvrerie sont alors envoyées à la fonte. Ainsi disparaissent la châsse de saint Marcel, que la tradition attribue à saint Éloi, ou encore le Grand Soleil, magnifique ostensoir en argent doré réalisé par l'orfèvre Claude II Ballin en 1708. N'échappent à l'anéantissement que quelques objets, notamment des manuscrits vénérables dont les reliures précieuses sont arrachées, ainsi qu'un graduel (livre de chants) en 8 volumes ornés de riches enluminures. Les ateliers de la Bibliothèque nationale, à Sablé-sur-Sarthe, ont entrepris de le restaurer en 2014. É. L.



Napoléon, les secrets d'un sacre

Si l'événement compte parmi les plus célèbres de notre histoire, les conditions et le déroulement du sacre de l'Empereur à Notre-Dame restent nimbés de mystères. Récit.

Par Jérôme Besnard

2 décembre 1804, 9 heures du matin. Le cortège du pape Pie VII quitte les Tuileries, encadré par quatre escadrons de dragons. Après avoir revêtu les ornements pontificaux à l'archevêché, alors contigu à la cathédrale, le pape fait son entrée dans Notre-Dame vers 10 h 30.

Dans le même temps, le cortège impérial, commandé par le maréchal Murat, gouverneur de Paris, se met en route par la rue Saint-Honoré et le Pont-Neuf. Comprenant vingt-cinq voitures, dont celle transportant le couple impérial ainsi que les princes Joseph et Louis Bonaparte, il est accompagné de

“Sacre de l’empereur Napoléon Ier et couronnement de l’impératrice Joséphine dans la cathédrale Notre-Dame de Paris, le 2 décembre 1804”, par David (musée du Louvre).

AKG-IMAGES / ERICH LESSING

nombreux escadrons représentant les différents régiments d’artillerie ou de cavalerie.

Après un détour, lui aussi, à l’archevêché pour revêtir son manteau d’hermine et ses insignes de la Légion d’honneur, Napoléon fait à son tour son entrée dans la cathédrale après avoir emprunté la galerie de bois couverte d’ardoises et tendue de tapisseries construite spécialement pour l’occasion.

5

C’est, en heures, la durée de la cérémonie du sacre de Napoléon Ier à Notre-Dame.

Le choix de Notre-Dame de Paris pour cet événement est tout sauf anodin. Traditionnellement, les souverains français étaient sacrés à Reims *(lire page 98)*. Depuis Louis XIV, ceux-ci avaient déserté le Louvre, les Tuileries et Paris pour Versailles. Avec Napoléon, la capitale retrouve sa centralité politique, et Notre-Dame devient enfin, symboliquement, la première des églises de France — ce qu’elle est demeurée depuis.

Les fastes d’une puissance française retrouvée

Mais si ce sacre de Napoléon est l’un des événements les plus importants de notre histoire, c’est aussi qu’il emprunte à plusieurs sources : l’Antiquité, la tradition monarchique française, dans ses variantes carolingienne et capétienne, la religion catholique, mais aussi une symbolique républicaine directement issue de la Révolution française.

Selon l’historien David Chanteranne, auteur du *Sacre de Napoléon* (Tallandier, 2004), c’est même à la *« représentation métaphorique du pouvoir »* de la Révolution que *« cette somptueuse cérémonie »* se rattache le plus, l’auteur y voyant *« le symbole de la Révolution française couronnée, plutôt que celui du renouvellement des formes d’Ancien Régime ou même, comme on l’a souvent dit, de l’affirmation d’un pouvoir néocarolingien »*. L’Empire, du reste, n’abolit pas la République, il en est sa continuité… Le sacre de 1804 à Notre-Dame est donc, d’abord, celui de la France nouvelle née des remous de 1789, bien plus qu’une cérémonie “réactionnaire” clôturant ce cycle.

La cérémonie ne sera du reste pas fondatrice d’une légitimité dynastique nouvelle. *« Le sacre de Napo léon,*

UN TABLEAU MYTHIQUE

Le peintre Jacques Louis David (1748-1825) a été choisi par l’Empereur lui-même. C’est lui qui a passé commande du gigantesque tableau commémoratif du sacre (621 × 979 cm) que l’on peut admirer au Louvre. Pour ce faire, il s’inspira notamment, dans sa composition, du *Couronnement de Marie de Médicis* de Rubens, visible au palais du Luxembourg. À noter que David s’est représenté derrière “Madame Mère”, pourtant absente de la cérémonie en raison d’une brouille (passagère) avec son fils. Selon José Cabanis, auteur du *Sacre de Napoléon*, le peintre a aussi eu un échange de propos (très) musclés avec le grand maître des cérémonies, Ségur, qui ne lui avait adressé que deux tickets *« comme au premier venu »*, alors qu’il avait exigé une loge. Entre les deux hommes, le duel, paraît-il, fut évité de justesse. J. B.

s'il marque une époque, fut une grande illusion et un échec », explique l'écrivain José Cabanis, lui aussi auteur d'un *Sacre de Napoléon* (Gallimard, 1990). L'Empereur divorcera en effet de Joséphine qu'il avait couronnée ce jour-là, perdra son trône à deux reprises, et son fils ne régnera pas… S'il inaugure une nouvelle ère pour l'Europe et génère symboliquement un nouvel ordre social et politique en France, le sacre est avant tout le reflet de la puissance personnelle de Napoléon Bonaparte. La rencontre d'un homme, d'une époque et d'un lieu.

Chef militaire incontesté, homme providentiel mettant fin aux errements du Directoire, artisan de la Paix de 1802, Napoléon bénéficiait d'ailleurs à la veille de la cérémonie d'un soutien réel des différentes couches de la population française. La mort du duc d'Enghien, prince de la maison de Condé, avait scellé sa rupture définitive avec les Bourbons. Lui restait désormais, face aux autres puissances européennes, à opposer les fastes d'une puissance française retrouvée. Telle fut, en réalité, la raison principale du sacre, avant lequel Napoléon dut épouser religieusement Joséphine aux Tuileries, à la demande expresse du pape et devant son oncle, le cardinal Fesch, désigné comme Grand Aumônier de l'Empire à naître. C'est Joséphine elle-même qui avait avoué, presque honteuse, au souverain pontife que son union avec le Premier consul le 9 mars 1796 était restée purement civile.

À l'occasion du sacre, rappelle encore Cabanis, Notre-Dame fut *« fut transformée en salle de spectacle dans le goût du jour »*. La grande grille du chœur et les autels latéraux furent supprimés. Des cartons et des tapisseries arborant des *« N »* et les armes de l'Empire furent suspendus dans la nef. Les éléments gothiques de la cathédrale furent, dans la mesure du possible, masqués au profit de décors élaborés dans le goût gréco-romain. Des tribunes superposées occupaient les nefs latérales. À l'entrée de la cathédrale,

MARCHE TRIOMPHALE ET "TE DEUM"

La direction du chœur et de l'orchestre du sacre sera confiée au maître de chapelle des Tuileries, Jean-François Lesueur (1760-1837), plus tard professeur d'Hector Berlioz. Lesueur est également l'auteur de la *Marche triomphale* ouvrant la cérémonie. La messe proprement dite et le *Te Deum* sont principalement l'œuvre de son prédécesseur comme maître de chapelle du Premier consul, le compositeur napolitain Giovanni Paisiello (1740-1816). La musique de la cérémonie inclut également le motet *Vivat in aeternum* du compositeur Nicolas Roze (1745-1819), à la fois prêtre et franc-maçon, l'un des maîtres de Lesueur. J. B.

“Le cortège impérial se rendant à Notre-Dame pour la cérémonie du sacre”, par Jacques Bertaux (musée Carnavalet).

CC0 PARIS MUSÉES / MUSÉE CARNAVALET

“Le très glorieux et très auguste Napoléon, empereur des Français, est sacré et intronisé. Vive l’Empereur!”

en intérieur, une estrade de plus de vingt marches barrait la nef, d’où l’Empereur, faisant face à l’autel, dominait l’assemblée — dont la liste des participants avait été arrêtée par Napoléon lui-même deux mois plus tôt.

Le peintre Jean-Baptiste Isabey, metteur en scène de la cérémonie et créateur des costumes du sacre (de style Henri III) avec son confrère Jacques Louis David, était allé jusqu’à fabriquer des petites poupées représentant les principaux acteurs afin de leur indiquer, à l’aide d’un plan de la cathédrale, la manière dont ils devaient évoluer le jour de la cérémonie.

Les restes épars du sacre

Celle-ci va durer au total près de cinq heures. Après avoir été couronnés, l’Empereur et l’impératrice montent sur l’estrade. Le pape les bénit en prononçant ces mots: *« Sur ce trône de l’Empire que vous affermisse et que, dans son royaume éternel, vous fasse régner avec lui, Jésus-Christ, Roi des Rois, Seigneur des Seigneurs, qui vit et règne avec Dieu le Père et le Saint-Esprit dans les siècles des siècles. »*

Puis, après avoir donné l’accolade à Napoléon, Pie VII s’écrie *« Viva Imperator in aeternum! »*, auquel l’assistance répond par des cris de *« Vive l’Empereur! »* et de *« Vive l’Impératrice! »* C’est alors seulement que Napoléon prononce son serment civil mentionné dans les témoignages. Enfin, le héraut d’armes Michel Duverdier proclame majestueusement: *« Le très glorieux et très auguste Napoléon, empereur des Français, est sacré et intronisé. Vive l’Empereur! »*

La sortie de la cathédrale du nouveau souverain est saluée par une salve de 101 coups de canon. Après quoi, Napoléon dînera seul avec Joséphine, tandis que Duroc, grand maréchal du palais, reçoit chez lui les hauts dignitaires du régime. Le lendemain débutent les festivités populaires, notamment un grand bal place de la Concorde. Avant, le 5 décembre, la cérémonie de distribution des Aigles au Champ-de-Mars.

De ce sacre grandiose ne subsistent cependant que fort peu d’éléments, en dehors, bien sûr, de la cathédrale elle-même et de la célèbre toile de David *(lire encadré page 53)*. Ne restent ainsi que deux feuilles de laurier de la couronne en or, dont l’une est exposée au château de Fontainebleau. L’autre couronne, plus classique, est visible au musée du Louvre. La collection de l’homme d’affaires Pierre-Jean Chalençon renferme aussi un bâton de héraut d’armes couronné et semé d’abeilles, le glaive à poignée d’or enrichie de diamants, ainsi que l’anneau du sacre et les Grandes Armoiries de l’Empereur en bronze doré, suspendues dans la cathédrale lors du sacre. Parmi les costumes du sacre, seules ont traversé les siècles la robe et la traîne de cour de la comtesse Béranger, épouse d’un conseiller d’État. Une selle de parade utilisée ce jour-là est enfin exposée aux Invalides dans les collections du musée de l’Armée. ●

Victor Hugo, "sauveur" de Notre-Dame

C'est le choc provoqué par la publication, en 1931, de "Notre-Dame de Paris", dénonçant sa dégradation, qui va entraîner le vote, sous Louis-Philippe, des premiers fonds pour la conservation des monuments historiques. Et, douze ans plus tard, les travaux de Viollet-le-Duc.

Par Philippe Delorme

Le siècle des Lumières, continuateur en cela de la Renaissance, méprisait le Moyen Âge et ses productions artistiques, qu'il jugeait barbares. Sous les règnes de Louis XV et de Louis XVI, Notre-Dame aura fort à souffrir des conceptions d'architectes qui ne juraient que par l'antiquité gréco-romaine. Paradoxalement, c'est le vandalisme révolutionnaire qui fait éclore la notion de protection du patrimoine. Par ailleurs, venue d'Angleterre avec Horace Walpole et Walter Scott, d'Allemagne avec Goethe, la vague du romantisme recherchera bientôt "l'âme des peuples" dans les tréfonds d'un lointain passé.

Avec son *Génie du christianisme* paru en 1802 — année de naissance de Victor Hugo —, Chateaubriand *« rouvrit la cathédrale fermée »*, selon le mot de Théophile Gautier.

Avant d'écrire *Notre-Dame de Paris (lire page 58)*, Hugo n'a que 23 ans, en 1825, quand il signe un pamphlet au titre percutant: *Guerre aux démolisseurs!* D'emblée, le jeune écrivain, encore légitimiste, appelle *« la nouvelle France au secours de l'ancienne »*: *« Tous les genres de profanation, de dégradation et de ruine menacent à la fois le peu qui nous reste de ces admirables monuments du Moyen Âge où s'est imprimée la vieille gloire nationale, auxquels s'attachent à la fois la mémoire des rois et la tradition du peuple. »*

Le retour des Bourbons n'a, en effet, n'a pas été synonyme de respect de l'héritage médiéval. Des spéculateurs sans scrupule — la "Bande noire" — démantèlent châteaux et édifices religieux pour en vendre les pierres. *« À Paris*, poursuit Hugo, *le vandalisme fleurit et prospère sous nos yeux. Le vandalisme est architecte. Le vandalisme se carre et se prélasse. Le vandalisme est fêté, applaudi, encouragé, admiré, caressé, protégé, consulté, subventionné, défrayé, naturalisé.* [...] *Le vandalisme a badigeonné Notre-Dame, le vandalisme a retouché les tours du Palais de justice, le vandalisme a rasé Saint-Magloire, le vandalisme a détruit le cloître des Jacobins, le vandalisme a amputé deux flèches sur trois à Saint-Germain-des-Prés. »*

> **"À Paris, le vandalisme fleurit et prospère sous nos yeux. Le vandalisme est architecte."**
>
> *Victor Hugo*

"La cathédrale, véritable héroïne du roman"

La révolution de 1830 noircit encore le tableau. Les bâtiments de l'archevêché (à l'emplacement de l'actuel square Jean-XXIII) sont saccagés et pillés à deux reprises. La sortie quelques mois plus tard de *Notre-Dame de Paris* tombe comme un pavé dans la mare. Si le livre bénéficiera d'un immense succès, son style flamboyant et son intrigue confuse en déroutent certains, tel Balzac dénonçant *« un déluge de mauvais goût, une fable sans possibilité et par-dessus tout un ouvrage ennuyeux, vide, plein de prétention architecturale »*. Mais pour d'autres, la cathédrale elle-même — *« vaste symphonie en pierre »* — en constitue le personnage principal: *« la grande figure du roman, sa véritable héroïne »*, comme l'écrit alors la *Revue de Paris*.

La querelle va donc se déplacer sur le terrain de l'architecture, où Hugo appuie de tout son poids en faveur d'un retour aux traditions. *« Ô jeunes hommes, que vous êtes vieux!* est-il brocardé dans la presse. *Pourquoi ces restrictions à la croyance du progrès des siècles? Regrettez-vous aussi la famine et la peste du bon vieux temps, et les cloaques pestilentiels... »*

Mais cet appel au "retour aux sources" se situe dans l'air du temps. Dès 1830, le ministre de l'Intérieur François Guizot a institué une inspection générale des monuments historiques, destinée à sauvegarder le patri-

SP/CCO PARIS MUSÉES/MAISONS DE VICTOR HUGO

Dessin d'Henri Meyer, avec, en bas, une autorisation manuscrite de publication signée Victor Hugo.

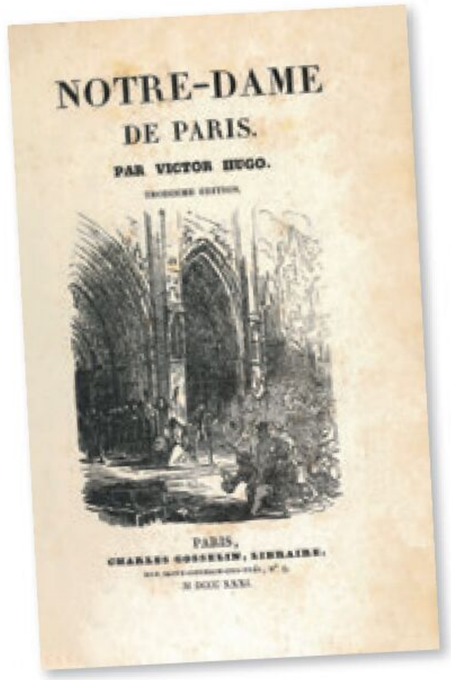
moine bâti. En 1842, Victor Hugo, qui vient d'être élu à l'Académie française, sera lui-même appelé à siéger au sein d'une commission historique des arts et monuments, nouvellement créée. Surtout, son ode au vieux sanctuaire parisien a réveillé les consciences. En 1843, les travaux de restauration de Notre-Dame de Paris commencent sous la direction d'Eugène Viollet-le-Duc *(lire page 30)*. Pour atteindre ce résultat, la plume d'Hugo aura été aussi nécessaire que la règle et le compas de l'architecte. Comme le chantera Gérard de Nerval: *« Bien des hommes de tous les pays de la Terre/Viendront pour contempler cette ruine austère, /Rêveurs, et relisant le livre de Victor… »* ●

Cette vieille reine de nos cathédrales…

Publié en 1831, “Notre-Dame de Paris” n’est pas qu’un immense chef-d’œuvre. À travers l’histoire d’amour impossible entre Esméralda et Quasimodo, l’hommage rendu par Victor Hugo à l’édifice, alors négligé, contribuera à sa renaissance. Extraits.

Puissante et féconde comme la création divine

Sans doute c’est encore aujourd’hui un majestueux et sublime édifice que l’église de Notre-Dame de Paris. Mais, si belle qu’elle se soit conservée en vieillissant, il est difficile de ne pas soupirer, de ne pas s’indigner devant les dégradations, les mutilations sans nombre que simultanément le temps et les hommes ont fait subir au vénérable monument, sans respect pour Charlemagne qui en avait posé la première pierre, pour Philippe-Auguste qui en avait posé la dernière. *[…]*



Et d’abord, pour ne citer que quelques exemples capitaux, il est, à coup sûr, peu de plus belles pages architecturales que cette façade où, successivement et à la fois, les trois portails creusés en ogive, le cordon brodé et dentelé des vingt-huit niches royales, l’immense rosace centrale flanquée de ses deux fenêtres latérales comme le prêtre du diacre et du sous-diacre, la haute et frêle galerie d’arcades à trèfle qui porte une lourde plate-forme sur ses fines colonnettes, enfin les deux noires et massives tours avec leurs auvents d’ardoise, parties harmonieuses d’un tout magnifique, superposées en cinq étages gigantesques, se développent à l’œil, en foule et sans trouble, avec leurs innombrables détails de statuaire, de sculpture et de ciselure, ralliés puissamment à la tranquille grandeur de l’ensemble; vaste symphonie en pierre, pour ainsi dire; œuvre colossale d’un homme et d’un peuple, tout ensemble une et complexe comme les Iliades et les Romanceros dont elle est sœur; produit prodigieux de la cotisation de toutes les forces d’une époque, où sur chaque pierre on voit saillir en cent façons la fantaisie de l’ouvrier disciplinée par le génie de l’artiste; sorte de création humaine, en un mot, puissante et féconde comme la création divine dont elle semble avoir dérobé le double caractère: variété, éternité.

L’œil émerveillé de nos pères

Et si nous entrons dans l’intérieur de l’édifice, qui a renversé ce colosse de saint Christophe, proverbial parmi les statues au même titre que la grand-salle du Palais parmi les salles, que la flèche de Strasbourg parmi les clochers? Et ces myriades de statues qui peuplaient tous les entre-colonnements de la nef et du chœur, à genoux, en pied, équestres, hommes, femmes, enfants, rois, évêques, gendarmes, en pierre, en marbre, en or, en argent, en cuivre, en cire même, qui les a brutalement balayées? Ce n’est pas le temps.

Et qui a substitué au vieil autel gothique, splendidement encombré de châsses et de reliquaires ce lourd sarcophage de marbre à têtes d’anges et à nuages, lequel semble un échantillon dépareillé du Val-de-Grâce ou des Invalides? Qui a bêtement scellé ce lourd anachronisme de pierre dans le pavé carlovingien de Hercandus? N’est-ce pas Louis XIV accomplissant le vœu de Louis XIII?

Et qui a mis de froides vitres blanches à la place de ces vitraux “hauts en couleur” qui faisaient hésiter l’œil émerveillé de nos pères entre la rose du grand portail et les ogives de l’abside? Et que dirait un sous-chantre du seizième siècle, en voyant le beau badigeonnage jaune dont nos vandales archevêques ont barbouillé leur cathédrale? Il se souviendrait que c’était la couleur dont le bourreau brossait les édifices scélérés; il se rappellerait l’hôtel du Petit-Bourbon, tout englué de jaune aussi pour la trahison du connétable, *« jaune après tout de si bonne trempe,* dit Sauval*, et si bien recommandé, que plus d’un siècle n’a pu encore lui faire perdre sa couleur »*. Il croirait que le lieu saint est devenu infâme, et s’enfuirait.

AKG-IMAGES

“La vision du poète, Notre-Dame de Paris”, par Georges Pilotell (Maison de Victor Hugo, Paris)

MAISONS DE VICTOR HUGO / ROGER-VIOLLET

L'ogive venue se poser en conquérante

Notre-Dame de Paris n'a point, comme l'abbaye de Tournus, la grave et massive carrure, la ronde et large voûte, la nudité glaciale, la majestueuse simplicité des édifices qui ont le plein cintre pour générateur. Elle n'est pas, comme la cathédrale de Bourges, le produit magnifique, léger, multiforme, touffu, hérissé, efflorescent de l'ogive. *[…]*

C'est un édifice de la transition. L'architecte saxon achevait de dresser les premiers piliers de la nef, lorsque l'ogive qui arrivait de la croisade est venue se poser en conquérante sur ces larges chapiteaux romans qui ne devaient porter que des pleins cintres. L'ogive, maîtresse dès lors, a construit le reste de l'église. Cependant, inexpérimentée et timide à son début, elle s'évase, s'élargit, se contient, et n'ose s'élancer encore en flèches et en lancettes comme elle l'a fait plus tard dans tant de merveilleuses cathédrales. On dirait qu'elle se ressent du voisinage des lourds piliers romans. *[…]*

Ainsi, l'abbaye romane, l'église philosophale, l'art gothique, l'art saxon, le lourd pilier rond qui rappelle Grégoire VII, le symbolisme hermétique par lequel Nicolas Flamel préludait à Luther, l'unité papale, le schisme, Saint-Germain-des-Prés, Saint-Jacques-de-la-Boucherie, tout est fondu, combiné, amalgamé dans Notre-Dame. Cette église centrale et génératrice est parmi les vieilles églises de Paris une sorte de chimère ; elle a la tête de l'une, les membres de celle-là, la croupe de l'autre ; quelque chose de toutes.

La musique qui mettait la cloche en branle

La pensée alors n'était libre que de cette façon, aussi ne s'écrivait-elle tout entière que sur ces livres qu'on appelait édifices. *[…]* Aussi n'ayant que cette voie, la maçonnerie, pour se faire jour, elle s'y précipitait de toutes parts. De là l'immense quantité de cathédrales qui ont couvert l'Europe, nombre si prodigieux qu'on y croit à peine, même après l'avoir vérifié. Toutes les forces matérielles, toutes les forces intellectuelles de la société convergèrent au même point : l'architecture. De cette manière, sous prétexte de bâtir des églises à Dieu, l'art se développait dans des proportions magnifiques.

Alors, quiconque naissait poète se faisait architecte. *[…]* Tous les autres arts obéissaient et se mettaient en discipline sous l'architecture. C'étaient les ouvriers du grand œuvre. L'architecte, le poète, le maître totalisait en sa personne la sculpture qui lui ciselait ses façades, la peinture qui lui enluminait ses vitraux, la musique qui mettait sa cloche en branle et soufflait dans ses orgues. Il n'y avait pas jusqu'à la pauvre poésie proprement dite, celle qui s'obstinait à végéter dans les manuscrits, qui ne fût obligée pour être quelque chose de venir s'encadrer dans l'édifice sous la forme d'hymne ou de prose ; le même rôle, après tout, qu'avaient joué les tragédies d'Eschyle dans les fêtes sacerdotales de la Grèce, la Genèse dans le temple de Salomon.

Ainsi, jusqu'à Gutenberg, l'architecture est l'écriture principale, l'écriture universelle. Ce livre granitique commencé par l'Orient, continué par l'antiquité grecque et romaine, le Moyen Âge en a écrit la dernière page.

Des gargouilles qu'on croyait entendre japper

Tous les yeux s'étaient levés vers le haut de l'église. Ce qu'ils voyaient était extraordinaire. Sur le sommet de la galerie la plus élevée, plus haut que la rosace centrale, il y avait une grande flamme désordonnée et furieuse dont le vent emportait par moments un lambeau dans la fumée. Au-dessous de cette flamme, au-dessous de la sombre balustrade à trèfles de braise, deux gouttières en gueules de monstres vomissaient sans relâche cette pluie ardente qui détachait son ruissellement argenté sur les ténèbres de la façade inférieure. *[…]* Au-dessus de la flamme, les énormes tours, de chacune desquelles on voyait deux faces crues et tranchées, l'une toute noire, l'autre toute rouge, semblaient plus grandes encore de toute l'immensité de l'ombre qu'elles projetaient jusque dans le ciel. Leurs innombrables sculptures de diables et de dragons prenaient un aspect lugubre. La clarté inquiète de la flamme les faisait remuer à l'œil. Il y avait des guivres qui avaient l'air de rire, des gargouilles qu'on croyait entendre japper, des salamandres qui soufflaient dans le feu, des tarasques qui éternuaient dans la fumée. Et parmi ces monstres ainsi réveillés de leur sommeil de pierre par cette flamme, par ce bruit, il y en avait un qui marchait et qu'on voyait de temps en temps passer sur le front ardent du bûcher comme une chauve-souris devant une chandelle. ●

Esméralda (Gina Lollobrigida)
et Quasimodo (Anthony Quinn)
dans le film “Notre-Dame de Paris”,
de Jean Delannoy (1965),
tiré du roman de Victor Hugo.

PHORO 12/PICTURE ALLIANCE/PANITALIA/PARIS

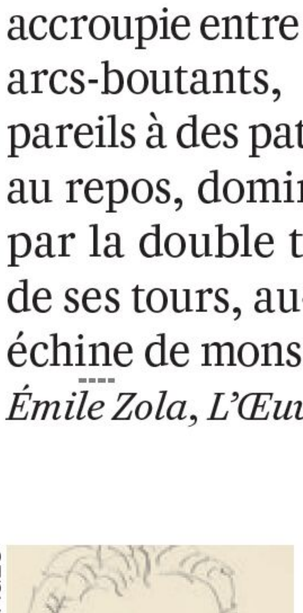
PICTURE ALLIANCE/PANI
M PRODUCTIONS

Qui n'a pas vu le jour se lever sur Notre-Dame…

Poètes et écrivains ont aussi, mais très peu, et dans l'ombre de Victor Hugo, décrit ou raconté la cathédrale. Florilège.

Bouquet

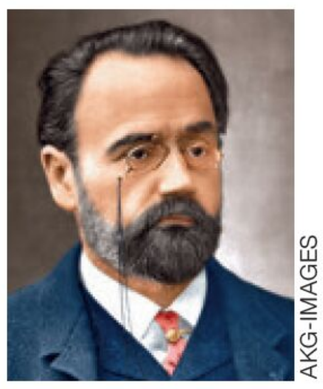
Au pied des tours de Notre-Dame
La Seine coule entre les quais.
Ah ! le gai, le muguet coquet !
Qui n'a pas son petit bouquet ?
Allons, fleurissez-vous,
Mesdames,
Mais c'était toi que
j'évoquais
Sur le parvis de
Notre-Dame
N'y reviendras-tu
donc jamais ?


AFP

Francis Carco, 1952

Colossale

Comme ils arrivaient au pont Saint-Louis, il dut lui nommer Notre-Dame qu'elle ne reconnaissait, vue ainsi du chevet, colossale et accroupie entre ses arcs-boutants, pareils à des pattes au repos, dominée par la double tête de ses tours, au-dessus de sa longue échine de monstre.


AKG-IMAGES

Émile Zola, L'Œuvre (1886)

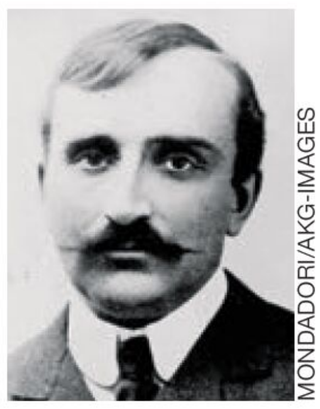
Arches

Cathédrales de brume aux arches fantastiques ;
Montagnes de vapeurs, colonnades, portiques,
Par la glace de l'eau doublés,
La brise qui s'en joue et déchire leurs franges,
Imprime, en les roulant, mille formes étranges
Aux nuages échevelés.

AKG-IMAGES

Théophile Gautier, La comédie de la mort (1838).

Conversion


MONDADORI/AKG-IMAGES

J'étais moi-même debout dans la foule, près du second pilier à l'entrée du chœur à droite du côté de la sacristie. Et c'est alors que se produisit l'événement qui domine toute ma vie. En un instant mon cœur fut touché et je crus. Je crus, d'une telle force d'adhésion, d'un tel soulèvement de tout mon être, d'une conviction si puissante, d'une telle certitude ne laissant place à aucun doute que, depuis, tous les livres, tous les raisonnements, tous les hasards d'une vie agitée, n'ont pu ébranler ma foi, ni, à vrai dire, la toucher.

Paul Claudel, Ma conversion (Œuvres en prose, 1913).

Douloureuse

À celle qui est infiniment droite. Parce qu'aussi elle est infiniment penchée. À celle qui est infiniment joyeuse. Parce qu'aussi elle est infiniment douloureuse. Septante et sept fois septante fois douloureuse. À celle qui est infiniment touchante. Parce qu'aussi elle est infiniment touchée.

Charles Péguy, Le Porche du mystère de la deuxième vertu (1911)

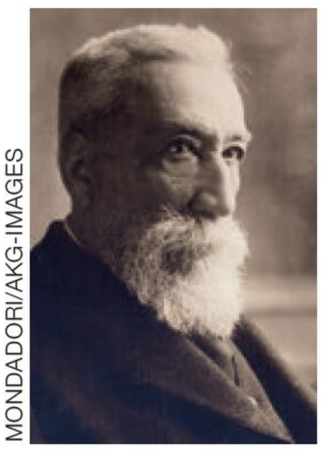
CHRISTIE'S/SUC. MATISSE/DACS 2023/BRIDGEMAN IMAGES

Déchirement

Qui n'a pas vu le jour se lever sur la Seine
Ignore ce que c'est que ce déchirement
Quand, prise sur le fait, la nuit qui se dément
Se défend se défait les yeux rouges obscène
Et Notre-Dame sort des eaux comme un aimant.

Louis Aragon, Le Paysan de Paris chante (1943)

Lune


MONDADORI/AKG-IMAGES

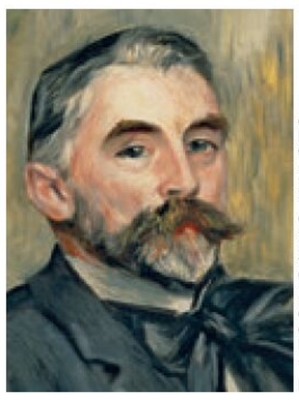
Notre-Dame… Voyez, elle est lourde comme un éléphant et fine comme un insecte. La lune grimpe sur elle, et la regarde avec une malice de singe.

Anatole France, Le Lys rouge (1894).

Cistre

Hosannah sur le cistre
et dans les encensoirs,
Notre-Dame, hosannah
du jardin de nos
limbes !

Stéphane Mallarmé,
Les fleurs (1893).


E. LESSING/AKG-IMAGES

Pierre

Dans l'escalier régnait la fraîcheur. L'odeur de la pierre, aqueuse, métallique, n'avait probablement pas changé depuis le XII[e] siècle, date de la construction de Notre-Dame. [...] Je crois à la mémoire des pierres. Elles absorbent l'écho des conversations, des pensées. Elles incorporent l'odeur des hommes...

Sylvain Tesson,
Une très légère oscillation (2017)

SAGET/AFP

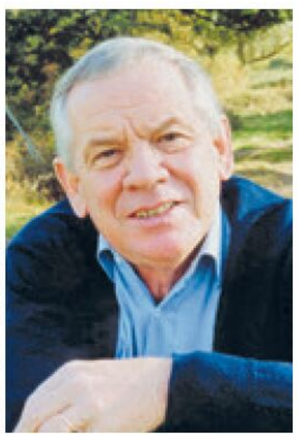
mais ne se hasardera d'y toucher. C'est sa chose désormais, c'est son fief ; c'est le majorat de Quasimodo. Il a bâti, à côté de la vieille cathédrale, une cathédrale de poésie, aussi ferme que les fondements de l'autre, aussi haute que ses tours. Si je regardais cette église, ce serait comme un livre d'histoire, comme le grand registre des destinées de la monarchie. [...] La grande et lourde église, toute fleurdelysée, appartient à l'histoire plus qu'à la religion.

Jules Michelet,
Histoire de FranceIV (1833)

Marches

Ô les longues rues amères autrefois
et le temps où j'étais seul et un ! La marche dans Paris, cette longue rue qui descend vers Notre-Dame !

Paul Claudel, Cinq Grandes Odes (1910).


ANDERSEN/AURIMAGES/AFP

Merveilleux

Il resta ébahi devant Notre-Dame, ce merveilleux tas de pierres. Il lui importait peu que des milliers d'hommes aient collaboré à ce chef-d'œuvre. Ce qu'il retint, ce fut qu'un inconnu ait un jour décidé de s'attaquer à cette tâche.

Claude Michelet,
La grande muraille (1979)

COL. DUPONDT/AKG-IMAGES

Étoile

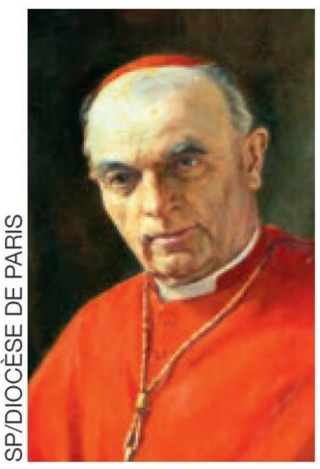
Étoile de la mer, voici la lourde nef,
Où nous ramons tout nus sous vos commandements
Voici notre détresse et nos désarmements.

Charles Péguy, La Tapisserie de Notre-Dame,
Œuvres complètes, tome VI, 1916.

Poésie

Comment compter nos belles églises du XIII[e] siècle ? Je voulais du moins parler de Notre-Dame de Paris. Mais quelqu'un (Victor Hugo) a marqué ce monument d'une telle griffe de lion, que personne désor-

PFH/AKG-IMAGES


SP/DIOCÈSE DE PARIS

Vivante

Une cathédrale, surtout lorsqu'il s'agit d'un sanctuaire national, comme celui de Paris, n'est ni un tombeau ni un musée. Elle demeure toujours vivante. ●

Cardinal Verdier,
Le Figaro (31 décembre 1938).

Temps

BRIDGEMAN IMAGES

Notre-Dame est bien vieille: on la verra peut-être
Enterrer cependant Paris qu'elle a vu naître ;
Mais, dans quelque mille ans, le Temps fera broncher
Comme un loup fait un bœuf, cette carcasse lourde,
Tordra ses nerfs de fer, et puis d'une dent sourde
Rongera tristement ses vieux os de rocher !

Gérard de Nerval, Odelettes (1832)

Il était une foi...

L'exceptionnelle richesse cultuelle et patrimoniale de nos cathédrales a été enfantée par la foi ardente et le génie français. Retour aux sources.

Prières en la cathédrale Saint-Pierre-et-Saint-Paul de Troyes.

MARK BASSETT / ALAMY STOCK PHOTO

ROMAIN ROUGER.

Abbatiale gothique Saint-Ouen de Rouen ;
au second plan, la cathédrale Notre-Dame.

Le grand rêve de pierre

À partir du XII^e siècle, les cathédrales deviennent l'incarnation de la "révolution gothique". Née en Île-de-France, avant de rayonner au sud de la Loire, voici la saga des reines de pierre.

Par François Bousquet

Ogival, rayonnant, flamboyant, monumental… Aucun superlatif n'apparaît excessif pour qualifier le gothique. Il fut le grand art du Moyen Âge. Surtout, ainsi que l'indique son nom d'origine, *francigenum opus*, il fut le grand "art français" par excellence. Et ce jusqu'à ce que les Italiens de la Renaissance ne le qualifient de "gotico"…

Sous ce vocable, les cathédrales gothiques n'apparaîtront plus dès lors que comme le legs des "âges obscurs", que dédaignera l'âge classique. Il faudra attendre le milieu du XVIII^e siècle pour que, timidement, les maîtres de l'architecture néoclassique, dont Soufflot (qui défigura pourtant le portail central de Notre-Dame de Paris), décèlent, derrière le *« mauvais goût »* des chapiteaux et le *« vray galimatias »* des portails, une construction *« ingénieuse »* et *« hardie »*. Au même moment, le jeune Goethe, alors étudiant à l'université de Strasbourg, découvre la splendeur de la cathédrale Notre-Dame, splendeur que le XIX^e siècle réhabilitera définitivement. À partir de là, écrivains, historiens et artistes exalteront le génie bâtisseur de ce que Alain Erlande-Brandenburg, l'un de ses meilleurs connaisseurs, qualifiait de "révolution" gothique *(lire encadré, page suivante)*.

« Par définition, la cathédrale est l'église de l'évêque, donc l'église de la cité, et ce que l'art des cathédrales signifia d'abord en Europe, ce fut la renaissance des villes », a écrit Georges Duby dans son magnifique *Temps des cathédrales* (Gallimard, 1976). En effet, aux XII^e et XIII^e siècles, les villes grossissent et voient leur fortune favorisée par l'expansion d'une agriculture stimulée par la fertilité des terres nouvellement défrichées.

L'art des cathédrales signifia d'abord la renaissance des villes.

"Un monde ordonné du bas vers le haut"

Dans ce monde, le clergé épiscopal monopolise les plus beaux domaines et perçoit la dîme (du latin *decima*, le "dixième" des revenus agricoles). L'évêque souhaite inscrire dans la pierre son pouvoir, le sien et celui de sa ville, dont la cathédrale rehausse le prestige. Sous peu, du reste, les sceaux communaux reproduiront la silhouette du nouvel édifice.

« Pour comprendre l'art de ce temps, c'est de théologie plus que de sociologie ou d'économie qu'il faut […] *s'informer »*, souligne Georges Duby. Aussi les façades offrent-elles un précipité d'histoire religieuse, de la Genèse au Jugement dernier, que le croyant doit parcourir avant de se présenter devant ➤

La croisée du transept de Notre-Dame d'Amiens. Page de droite, la rosace du portail occidental de Notre-Dame de Reims.

MANUEL COHEN/AFP

Dieu, tout comme il doit parcourir les labyrinthes dessinés sur les dallages figurant le pèlerinage de Jérusalem (dont celui de Chartres, d'une longueur de 235 mètres). Il en va de même de la tension verticale, dont le but est de manifester l'éclat de Dieu et sa primauté céleste. *« La verticalité sans cesse accentuée dans l'architecture des XII^e^ et XIII^e^ siècles* [...] *est l'expression concrète et mesurable d'un monde ordonné du bas vers le haut »*, rappelle Roland Recht dans *Le Croire et le Voir, l'art des cathédrales, XII^e^-XV^e^ siècle* (Gallimard, 1999).

LA RÉVOLUTION GOTHIQUE

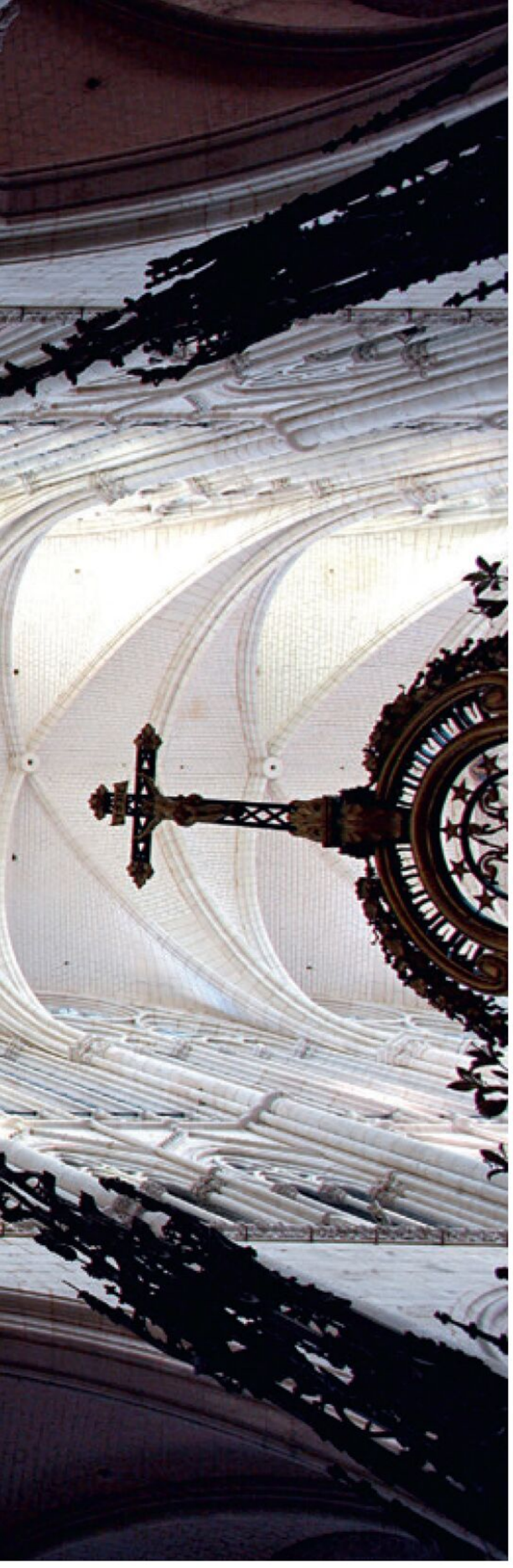
Qu'est-ce que le gothique? Une *« révolution architecturale »*, répondait l'un de ses meilleurs connaisseurs, Alain Erlande-Brandenburg (lire entretien page 78). Associée à une transformation sans précédent de la société, cette révolution traduit avant tout une évolution de la pensée religieuse, dont les cathédrales furent le vecteur privilégié.

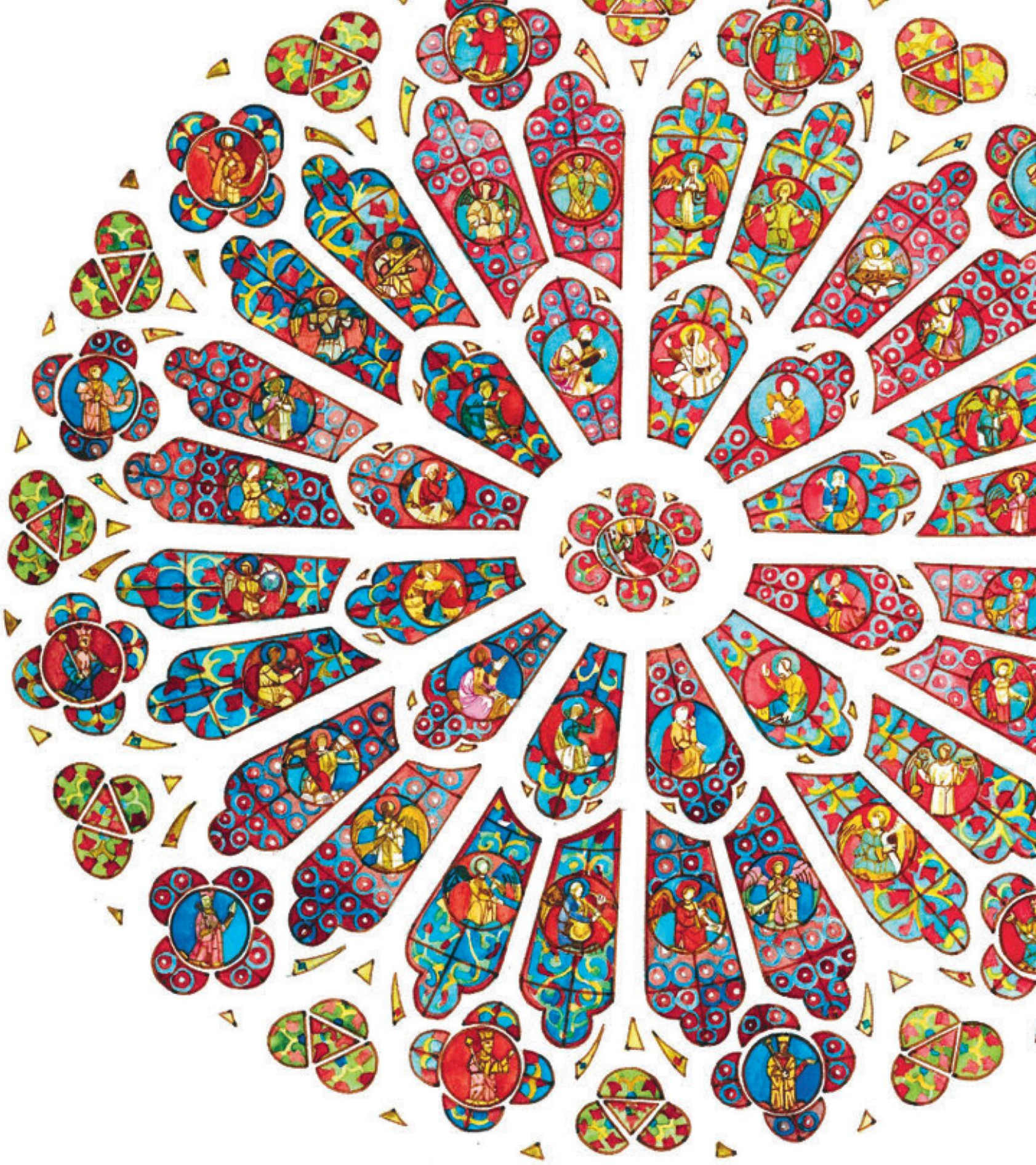
Qu'est-ce qui en fait l'originalité? L'architecture romane offrait déjà des ogives (à Cluny), des arcs-boutants (à Vézelay) et des vitraux enchâssés (en Italie et ailleurs).

En réalité, la révolution gothique va bien au-delà des bouleversements formels qu'elle propage. Elle est d'abord une recherche de la lumière et se conçoit comme la manifestation de l'invisible.

Qu'impose-t-elle d'emblée? Les images sculptées et peintes. L'archéologie est formelle: toutes les cathédrales gothiques étaient, à l'origine, recouvertes de peintures faisant d'elles de véritables bibles enluminées destinées à aider l'homme médiéval à déchiffrer la signification de sa foi *(lire page 90)*.

Qu'est-ce que le symbolisme de la pierre? Le plan en croix, qui renvoie à l'image du Christ crucifié; le pavement, qui représente les pèlerins en marche; la crypte, qui recèle les trésors de l'âme; l'orientation, qui va du levant au couchant; jusqu'aux vitraux, dont l'historien de l'art Marcel Aubert disait qu'ils sont le sang de la cathédrale. F. B.





AKG-IMAGES / MASSIMILIANO PEZZOLINI

S'il reviendra aux évêques d'élever les cathédrales, l'élan initial est parti d'une abbatiale, la "maître abbaye" de Saint-Denis, nécropole royale, symbole de la nouvelle puissance capétienne. Les vitraux de Saint-Denis annoncent ceux de Chartres, d'Angers, de Bourges. Ses statues-colonnes préfigurent celles du Mans, de Chartres, de Bourges. Ses innovations techniques laissent entrevoir celles de Noyon, Laon, Paris, Soissons, Senlis. C'est bien ici, à Saint-Denis (et à Sens), que naît, vers 1135, l'art nouveau de la volonté d'un homme, l'abbé Suger (1080-1151, *lire page 112*), ami d'enfance de Louis VI. De 1135 à 1144, il entreprend de reconstruire l'abbatiale carolingienne — laquelle devra exprimer l'idée centrale que Dieu est lumière.

Suger donnera un nom à cette lumière : *lux continua*, que la façade occidentale de Saint-Denis, consacrée dès 1140, avec sa rosace, ses trois portails et ses baies, fait triompher. C'est bien la *porta cœli*, la "porte du ciel". Grâce à quoi la cathédrale représente dans la cité terrestre la vision de la cité céleste. Il ne s'agit plus de séparer le profane du sacré, mais de guider l'un vers l'autre. D'où l'importance accordée à la façade et plus encore au portail. Le dedans se donne à voir dès le dehors. Tout le contraire de l'art roman, pour lequel l'extérieur était indifférent.

Innovations techniques

Victor Hugo a parlé, lui, de *« rêve de pierre »*. Un rêve contagieux qui, au XII^e^ siècle, s'empara d'une étroite bande de terre, dans un rayon de 100 à 150 kilomètres autour de Paris. Années 1130 : cathédrale de Sens ; monastère de Saint-Denis ; église prieurale de Saint-Martin-des-Champs, à Paris. Années 1140 : abbatiale de Saint-Germain-des-Prés, à Paris ; cathédrales de Noyon, de Lisieux, de Senlis et collégiale de Mantes. Années 1150 : cathédrales d'Angers, de Reims, de Rouen ; abbatiale de Vézelay ; collégiale Saint-Quiriace à Provins ; prieurales de Champeaux, de Voulton, de Saint-Loup-de-Naud. Années 1160 : cathédrales de Laon, de Paris, de Poitiers ; abbatiale de Saint-

La cathédrale représente la vision de la cité céleste dans la cité terrestre.

Paris, la Sainte-Chapelle.

BILDARCHIV MONHEIM/AKG-IMAGES

Remi à Reims. Années 1170 : cathédrale de Soissons ; collégiale de Notre-Dame-en-Vaux. Années 1180 : abbatiale cistercienne de Pontigny. Pour cette période d'environ soixante années (1130-1190), on parle communément de gothique primitif. Viendront ensuite le gothique classique (1190-1230), le gothique rayonnant (vers 1230-vers 1350), enfin le gothique flamboyant (XV[e] siècle), souvent décrié.

Les premiers états généraux de 1302

Dans la riposte à l'hérésie cathare, rejetant l'Incarnation et la Rédemption, les cathédrales vont jouer un rôle de premier plan, en proclamant la toute-puissance du Dieu qui s'est fait homme. Après la chute de Montségur, en 1244, les cathédrales, jusque-là moins présentes dans le Sud, vont donc aussi s'implanter dans les places fortes du Midi : Carcassonne (1247), Narbonne (1268), Rodez (1277), Albi (1282)…

Peu à peu, elles deviennent un haut lieu de la "religion royale", scellant l'alliance du trône et de l'autel, sinon la mise au pas du second par le premier. C'est à Notre-Dame de Paris que Philippe le Bel convoque les premiers états généraux, en 1302, pour humilier le pape Boniface VIII. Chemin faisant, c'est à la liquidation d'un monde unifié par la Croix que l'on assiste, accélérée par la chute de Saint-Jean-d'Acre (1291). Ainsi l'élan des cathédrales vient-il buter sur le rêve brisé de la Terre sainte. Brisé, aussi, *« l'élan qui avait élevé vers le ciel les tours de Laon, de Chartres et de Reims »*, écrit Duby. Il se transporte plus à l'est, vers la vallée du Rhin : à Strasbourg, à Cologne, où s'installe saint Albert le Grand après avoir quitté Paris.

> **"Des mémoriaux où se mêlent l'histoire sacrée et l'histoire profane."**
>
> *André Vauchez*, Lieux de mémoire *(1993)*

La grande nuit des cathédrales françaises peut commencer, accompagnée de déprédations : protestantisme, Révolution, sans oublier le clergé lui-même, qui n'épargna pas les édifices, faisant remplacer les vitraux par du verre dépoli, retirer les gargouilles et même déposer les statues-colonnes, comme à Saint-Denis, en 1771.

On aurait pu donner les cathédrales pour mortes, mais il était écrit qu'elles ne meurent jamais. De part et d'autre du Rhin et de la Manche, les romantiques vont en redécouvrir la beauté et s'en disputer le droit d'aînesse : Goethe, Chateaubriand, Hegel, Ruskin, Hugo, Viollet-le-Duc… Avec Hugo, les cathédrales cessent d'être la propriété de l'Église pour devenir la propriété de tous les Français, républicains inclus. Ainsi, comme l'écrit André Vauchez dans *Les Lieux de mémoire* (Gallimard, 1993), les cathédrales sont désormais *« des mémoriaux où s'inscrivent et se mêlent l'histoire sacrée et l'histoire profane du pays »*. ●

FATIGUÉ DU PRÊT-À-PENSER ?

OPTEZ POUR L'INFO SUR MESURE

ABONNEZ-VOUS À VALEURS ACTUELLES

FLASHEZ CE QR CODE
avec l'appareil photo de votre téléphone

ET ABONNEZ-VOUS EN 3 CLICS

Valeurs actuelles, c'est une double promesse. Celle de la vérité des faits. Et d'opinons courageuses: les vôtres. Chaque jour sur notre site, nos newsletters, notre chaîne YouTube, chaque semaine dans le journal, nous renouvelons sans cesse cette promesse d'un journalisme différent des autres. Nous enquêtons sans attendre d'autorisation, nous posons les questions que vous vous posez, et nous explorons les pistes du sursaut. Pour être à la pointe du combat culturel et bénéficier d'une information de qualité, rejoignez-nous ! Nous vous gardons une place !

valeursactuelles.com

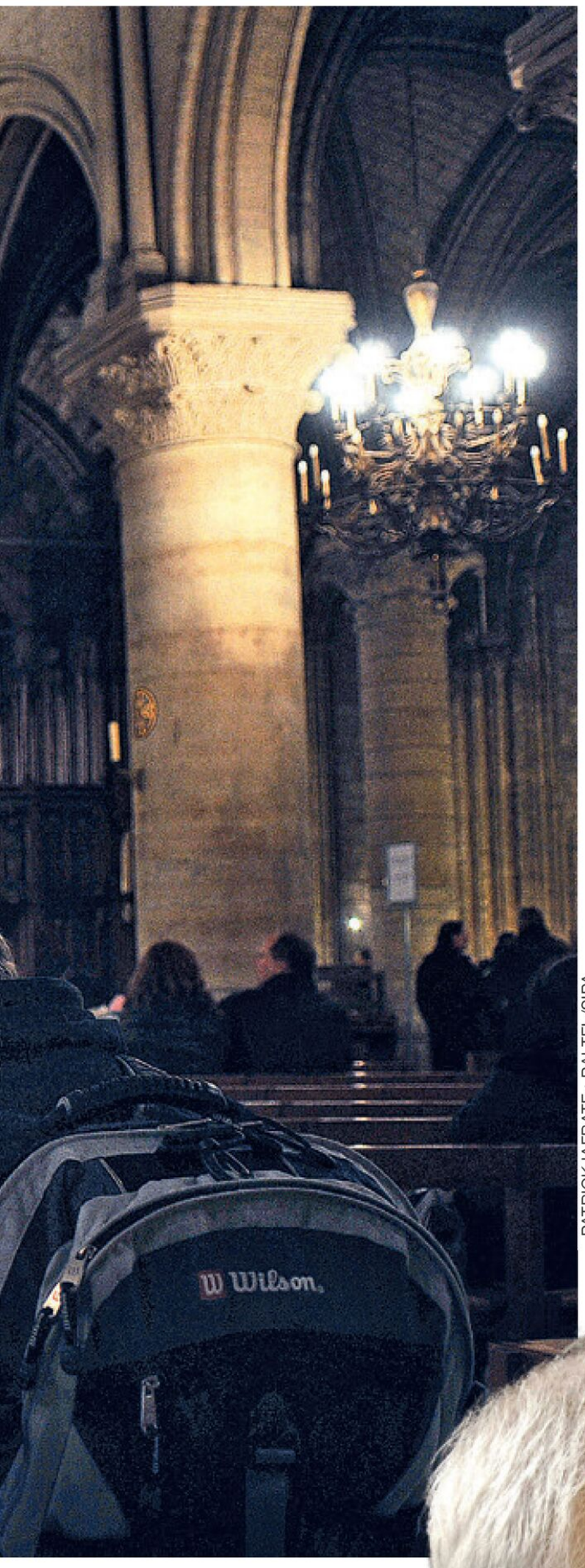
La pénombre lumineuse des nefs…

Notre regretté ami Denis Tillinac était un amoureux des cathédrales. Dans ce texte méconnu, écrit pour "Valeurs actuelles" en 2014, il raconte, en spécialiste qu'il était, son amour pour ces "racines du Ciel".

Par Denis Tillinac

Toutes les cathédrales de l'Europe racontent une histoire liée à notre culture, un *Requiem* de Mozart à Vienne, une aquarelle de Constable profilant la flèche de Salisbury. Toutes focalisent et orchestrent la piété d'un terroir, on les voit souvent de loin, elles rameutent le troupeau des fidèles depuis l'aube des âges chrétiens. Leurs évêques et leurs chapitres ont civilisé l'Occident, à parts égales avec les monastères, quand sévissait la barbarie après l'agonie de la romanité et jusqu'à la renaissance carolingienne.

Mais pourquoi s'interdire un accès de patriotisme? Dans la France septentrionale, entre le règne de Philippe Auguste et celui de Saint Louis, la foi d'un peuple, encouragée par les monarques, les évêques, la noblesse et une bourgeoisie urbaine en plein essor, a enfanté des temples qui ne ressemblent à rien de connu: les cathédrales gothiques. L'abbé Suger *(lire page 112)* à Saint-Denis est le pionnier d'une manière architecturale inédite qui s'émancipe du roman.



Nef de Notre-Dame de Paris.

PATRICK IAFRATE ; BALTEL/SIPA

“Le mariage de la beauté divine et de la beauté profane.”

Son épanouissement va emmêler dans un vertige de pureté lumineuse les influences diverses venues d’une latinité en perdition et surgiront ces vaisseaux de pierre qui ont subjugué nos romantiques alors qu’en Occident la foi battait de l’aile. Noyon, Amiens, Laon, Reims, Beauvais, Rouen, Senlis, Meaux, Bayeux, Toul, Saint-Omer, Bourges, Chartres, Paris, Orléans, Tours. Liste non exhaustive. Presque toutes sont vouées à Notre-Dame : ramené des croisades, le culte de la Vierge en robe bleue façonne dans l’imaginaire collectif la figure douce et compatissante d’un “éternel féminin”. Le roman courtois et l’invention de la chevalerie s’inscrivent dans ce moment de grâce de notre culture. Apogée glorieux du Moyen Âge dans le giron d’une catholicité qui ne donne pas dans le dolorisme. Au contraire les christs, les vierges, les apôtres, les prophètes, les saints, sculptés sur les tympans ou coloriés sur les vitraux sont hiératiques, on les croirait revenus de l’outre-monde pour nous en suggérer l’ineffable.

“Un moment de grâce de notre culture”

Soudain, le peuple rameuté autour d’un architecte se fait bâtisseur, et s’ouvrent ici et là les chantiers d’une aventure esthétique sans équivalent depuis le miracle de l’hellénisme. Les artisans innombrables ne se prennent pas pour des artistes et cependant l’inventivité de ces créateurs anonymes laisse pantois. Elle épouse les tours et détours d’une symbolique très complexe. Nos ancêtres médiévaux étaient peut-être naïfs, mais sûrement pas sommaires : leur imagination prenait des envols éblouissants. Certaines cathédrales restent romanes, telle Notre-Dame-de-l’Annonciation au Puy-en-Velay, sur son rocher, célèbre pour sa Vierge noire et les escales des pèlerins en marche vers Saint-Jacques-de-Compostelle. D’autres comme celle d’Auch seront édifiées à la veille de la Renaissance. Il a fallu un siècle, parfois deux,

pour les construire, et la plupart resteront inachevées. Dans le Sud — Albi, Narbonne — elles évoquent les forteresses de la féodalité, ce sont les refuges d'une catholicité en armes, plutôt virile. Mais la singularité des palais de la foi qui vont surplomber les villes de Laon jusqu'à Bourges — en gros le périmètre du domaine royal — a partie liée avec l'avènement du gothique. La croisée d'ogives subvertit sans la renier la rusticité sublime du roman.

La pénombre lumineuse des nefs intronise dans l'ordre de l'invisible, reflétant la beauté divine, comme une interface à la beauté profane de la nature, omniprésente sur les sculptures.

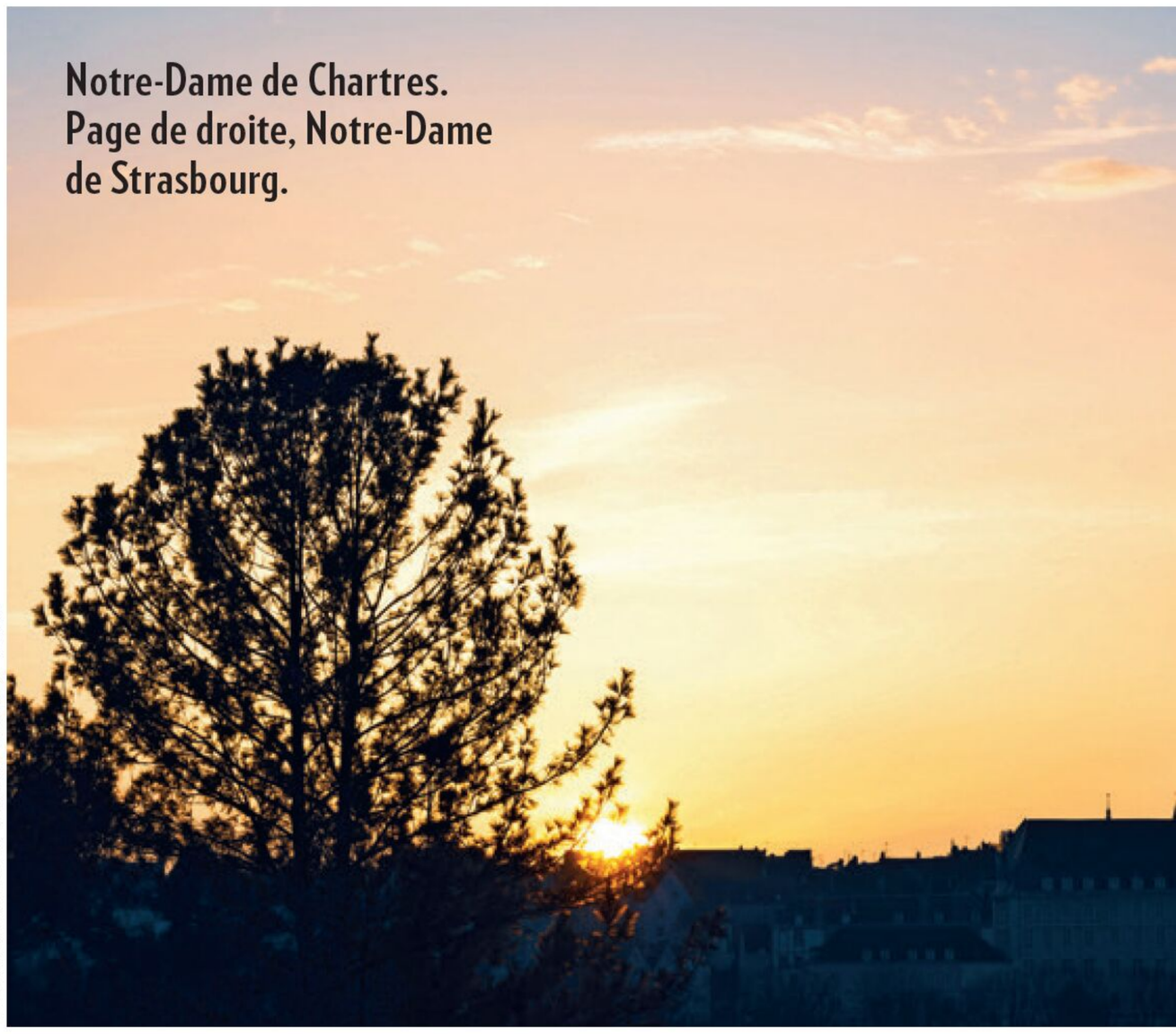
L'amour charnel de la Création explose en motifs floraux ou animaliers. Mais, sous les voûtes, l'âme s'évade dans un univers raréfié.

"Fantaisie architecturale, débauche de merveilleux"

De la dentelle, de la fluidité, des florilèges d'allégories, mais l'évidence du surnaturel purifie l'émotion. Plus d'*ego*, plus de moi, huis clos avec Dieu, là-haut, plus haut que le ciel. Encorbellé par les arcs-boutants, le chevet a des ressemblances avec une proue de navire ou certains coquillages. Atlantide de pierre surnageant des toits de la ville, le bâtiment pris dans son ensemble donne une impression exotique, comme si l'Orient fabuleux de la Terre sainte était venu replanter des pénates au pays du roi Arthur. Le plus souvent deux tours, parfois une flèche. Le portail, le narthex, la nef et le transept sont des figures imposées, mais sur cette trame invariable la fantaisie architecturale improvise une débauche de merveilleux, on s'y perd, on plane, on s'y retrouve, c'est à la fois bouleversant et enchanteur.

On me pardonnera une tendresse pour Notre-Dame de Paris, étant par le fait d'une grâce immémoritée le parrain d'une de ses cloches *(lire encadré ci-dessous)*.

Mais libre à tout un chacun d'avoir sa préférence. Les flèches de Chartres émergent des *« épis mûrs et des blés moissonnés »* chers à Péguy. C'est aussi l'âme de la France, et Henri IV a eu raison de s'y faire sacrer roi, faute d'avoir pu aller à Reims, où les anges de pierre sourient malicieusement, ils ont vu passer tant de rois jusqu'à l'infortuné Charles X.



Notre-Dame de Chartres. Page de droite, Notre-Dame de Strasbourg.

THOMAS DUTOUR / ALAMY STOCK PHOTO

Le grand historien d'art sacré Émile Mâle, membre de l'Académie française, fut l'un des premiers historiens d'art et l'auteur de grandes monographies sur nos cathédrales. Il a consacré des années à l'élucidation des mystères de Chartres, ancien haut lieu de culte druidique : la verrière de l'arbre de Jessé, la Vierge en majesté du tympan occidental, le bleu des vitraux — toute la magie de ce joyau serti dans la plaine beauceronne, modèle pour d'autres cathédrales.

L'art du vitrail y est pérennisé dans un atelier où s'instruisit le dominicain coréen Kim En Joong, créateur inspiré des vitraux de la cathédrale d'Évry,

"NOTRE-DAME, L'ÂME EN CHEF DE LA FRANCE"

Les cloches de Notre-Dame ont sonné les riches heures de notre histoire (*Te Deum *de la Libération) et aussi les sombres (couronnement de l'Anglais Henri VI), ou les kitsch (couronnement de Napoléon), et tant d'autres événements "nationaux" depuis huit cent cinquante ans. Sur les tours de Notre-Dame, Esméralda blottie dans les bras de Quasimodo entend la complainte de la môme Piaf. Ce navire en flottaison sur la Seine relooké par Viollet-le-Duc est l'âme en chef de la France, le point oméga des oraisons qui s'élèvent dans tous les clochers de la France, survolent ses pleins et ses déliés et viennent sanctifier dans la capitale le destin variable de notre vieux pays.

BRIAN JANNSEN / ALAMY STOCK PHOTO

en pleine banlieue. Symbole réconfortant d'une catholicité où les époques se tiennent par la main. Autre symbole : la tradition du pèlerinage des étudiants à Pâques. Elle rejoint dans le même éternel printemps de la foi les fêtes de Jeanne d'Arc, le 8 mai à Orléans, quasiment ininterrompues depuis l'an de disgrâce 1431. Ce jour-là, les autorités religieuses et politiques oublient leurs différends historiques pour honorer la geste miraculeuse de notre plus noble héroïne. Grégorien de rigueur, entonné par une belle Jeanne locale de chair et d'os, l'étendard dans une main, le glaive dans l'autre. C'est cela aussi, l'âme de la France.

Chacune de nos cathédrales a ses titres de gloire, sacrée ou profane. Celle de Rouen s'enorgueillit d'avoir inspiré l'œil de Monet ; celle d'Amiens fut distinguée entre toutes par Ruskin, le maître des préraphaélites et de Proust. Autour de Saint-Gatien de Tours se morfondent les mânes du pauvre abbé Birotteau de Balzac, et la flèche orpheline de Strasbourg se targue d'avoir vu défiler les preux de la 2e DB.

C'est à Bordeaux qu'Aliénor d'Aquitaine convola en premières noces avec le futur Louis VII, en cet âge d'or où foi et raison formaient un couple à l'université de Paris sous les auspices de Sorbon, d'Albert le Grand, de Bonaventure et de l'illustrissime Thomas d'Aquin. Comme beaucoup d'autres, la cathédrale Saint-André a connu depuis lors diverses métamorphoses pour présenter aujourd'hui les dehors du gothique flamboyant. Débuts d'une fin : la religiosité médiévale est encore là, mais plus pour longtemps, et avec du sang et des larmes. Le secret de sa sérénité s'est perdu sur les champs de bataille de la guerre de Cent Ans.

Bientôt s'élèveront les *duomo* de Florence ou de Pise. Autres temps, autres spiritualités. Les cathédrales de la Renaissance ont beau être admirables et les contemporaines nécessaires, les nôtres continueront d'enluminer notre mémoire collective ; elles nous ennoblissent à tout jamais. Les mots de la fin reviennent à Émile Mâle : *« N'est-il pas injuste de n'accorder à la France que le génie de la mesure, alors que son vrai génie est celui de la grandeur ? On se demande avec épouvante ce que serait la France et ce que serait le monde, si ces sublimes monuments, qui donnent de l'humanité une si haute idée, venaient un jour à disparaître. »* ●

"De la dentelle, de la fluidité, des florilèges d'allégories, mais l'évidence du surnaturel purifie l'émotion."

Les mots des cathédrales

Pour parler des cathédrales, qui portent aux hommes la Parole de Dieu, les hommes, ont forgé leur propre vocabulaire. Petit glossaire.

Par Éric Letty

Abside Extrémité en demi-cercle située derrière le chœur de l'église, généralement dirigée vers l'orient.

Arc (ou voussure) Structure courbe en pierre enjambant l'espace entre deux piliers ou murs, il peut être en plein cintre (en demi-cercle) ou brisé (caractéristique du gothique).

Arc-boutant élément de maçonnerie retenant la poussée d'une voûte *(page de droite)*.

Beffroy Ouvrage de charpente supportant les cloches.

Chevet Face extérieure de l'abside, à l'extrémité orientale de l'église.

Claire-voie Rangée de fenêtres au-dessus de la nef.

Clocher (ou tour) Élément au sommet de l'église où sont placées les cloches. Le bourdon est la plus grosse. Celui de Notre-Dame de Paris, appelé "Emmanuel" *(ci-contre)*, pèse 13 tonnes. Fondu en 1686, il a été parrainé par Louis XIV.

Clôture de chœur (et jubé) Eléments décorés isolant parfois le chœur de la nef.

Collatéraux Galeries latérales de la nef, de part et d'autre du vaisseau central.

Contrefort Massif de maçonnerie perpendiculaire à un mur servant à le renforcer à l'endroit des poussées.

Crypte Chapelle souterraine, souvent placée sous le chœur.

Déambulatoire Galerie de circulation entourant le chœur.

Flèche Partie haute et pointe surplombant la toiture de la cathédrale. Le 15 avril 2019, les images de la chute de la flèche de Notre-Dame de Paris *(page de droite)* avaient choqué la France entière.

Forêt Charpente de la cathédrale. Celle de Notre-Dame de Paris, disparue dans l'incendie de 2019, datait du XIII^{e} siècle.

Frontispice façade principale de la cathédrale.

Gargouilles Conduits sculptés servant à évacuer les eaux de pluie *(lire page 34)*.

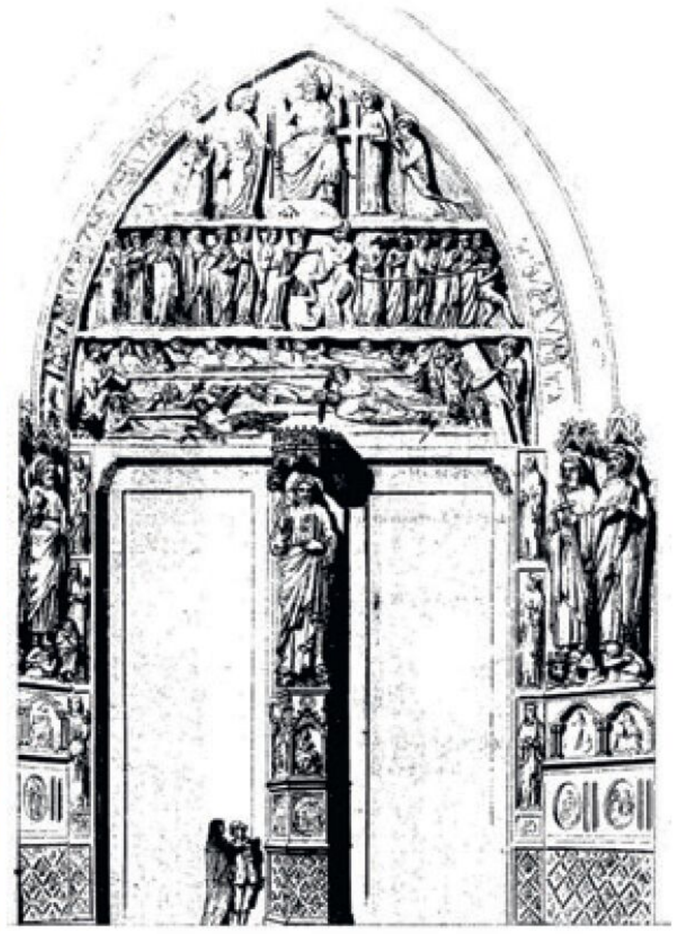
Lutrin Pupitre sur lequel sont placés les livres de chant.

Narthex Vestibule ou portique à l'entrée de la cathédrale.

Nef Corps principal de la cathédrale, allant du portail à la croisée du transept, où se tiennent les fidèles pendant la célébration.

Ogive Arc diagonal destiné à recevoir la voûte et à la renforcer. La croisée d'ogive, intersection de deux arcs d'ogive au sommet d'une voûte, est caractéristique du style gothique.

PHOTOS : MANUEL COHEN/AFP ; WIKIMÉDIA (2) ; JON AKIRA YAMAMOTO/GAMMA-RAPHO



Parvis Espace situé devant la façade de l'église ou de la cathédrale.

Piédroit Montant d'une arcade, d'une voûte, d'une porte ou d'une fenêtre, supportant une voûte ou un linteau.

Pinacle Élément d'architecture ornemental couronnant et consolidant un contrefort.

Porche Ensemble de la façade avançant vers l'extérieur pour protéger les fidèles des intempéries.

Portail Partie de la façade, décorée, dans laquelle s'ouvrent les portes de la cathédrale.

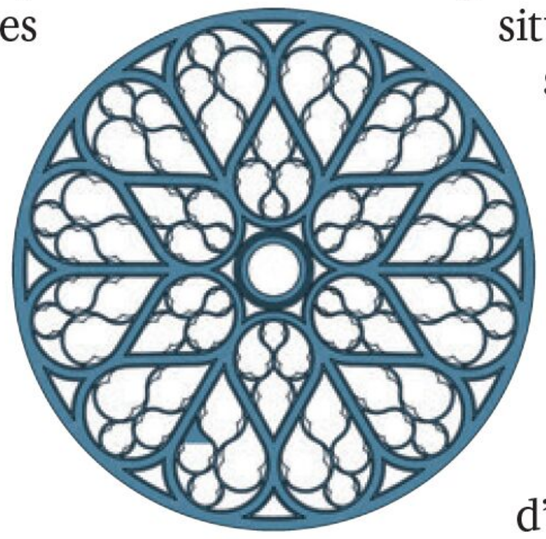
Rose Grande baie circulaire (*ci-contre*) en forme de fleur, ornée d'un vitrail, située sur la partie haute de la façade et éclairant l'intérieur de la cathédrale.

Transept Partie transversale séparant la nef principale du chœur, qui donne à l'église la forme d'une croix. On appelle croisillons les deux bras du transept perpendiculaires à la nef et au chœur.

Travée Partie de la nef située entre deux colonnes ou deux piliers.

Trumeau Pilier supportant le linteau, au milieu du portail de l'église *(ci-dessus, celui de Notre-Dame de Paris)*.

Tympan Espace en demi-cercle, sculpté, situé entre le linteau et la voussure (arc) surmontant le portail.



Voûte Ouvrage de forme cintrée couvrant un espace vide entre deux supports (murs ou piliers). On distingue différentes formes de voûtes : d'arêtes, en berceau, en plein cintre, sur croisée d'ogives…

Verrière Baie (fenêtre) garnie d'un vitrail, assemblage de pièces de verre souvent colorées et serties de plomb. On appelle "grisaille" un vitrail monochrome. ●

QU'EST-CE QU'UNE CATHÉDRALE ?

Dans l'Église catholique, la cathédrale est l'église où se trouve la cathèdre, siège de l'évêque chargé de la conduite du diocèse. Certaines anciennes cathédrales de diocèses aujourd'hui disparus, en ont gardé le titre. Dans son ouvrage *L'Évangile de la pierre* (1953), l'académicien Daniel-Rops a retracé leur dimension historique : *« La cathédrale n'est pas née par hasard, ni en un instant*, explique-t-il. *Elle est le fruit de longues patiences, d'une secrète germination. Elle est née dans une terre riche et forte, dont les fils avaient de la générosité à revendre, où ils aimaient à se donner à de grandes causes ; où ils rayonnaient d'intelligence autant que d'activité. Elle est née dans une civilisation stable, équilibrée, où tout obéissait à des strictes hiérarchies, où chacun savait ce qu'il avait à faire sur la terre, selon quels principes il devait vivre, et souffrir, et mourir. Elle est née surtout d'une société qui ordonnait à la foi toutes les activités humaines, essayait d'incarner ses principes dans la vie de la terre, et le témoignage qu'elle portait ne faisait qu'exprimer avec une majesté incomparable le même témoignage que, des plus grands aux plus humbles, les hommes s'appliquaient à donner. »* E.L.

Alain Erlande-Brandenburg en 1996.

“La grande leçon des cathédrales”

Considéré comme l’un des plus grands spécialistes mondiaux des cathédrales, le médiéviste Alain Erlande-Brandenburg, disparu en 2020, avait accordé un long entretien au “Spectacle du Monde” en 2013. Extraits.

Propos recueillis par Gabriel Rivière

AKG-IMAGES / ALAIN LE TOQUIN

“C’est la lumière de Dieu que le gothique aspirera à retrouver.”

Alain Erlande-Brandenburg

MINI-BIO

Auteur d’une trentaine d’ouvrages, Alain Erlande-Brandenburg (1937-2020) a été conservateur et directeur du musée de Cluny, du Musée national de la Renaissance à Écouen, directeur des Archives de France, puis conservateur général honoraire du patrimoine. Il fut aussi président de la Société des amis de Notre-Dame de Paris jusqu’en 2017. Considéré comme l’un des meilleurs spécialistes mondiaux de l’architecture religieuse médiévale, ses travaux continuent de faire autorité.

Qu’est-ce qu’une cathédrale au sens étymologique et historique? D’où vient le mot?

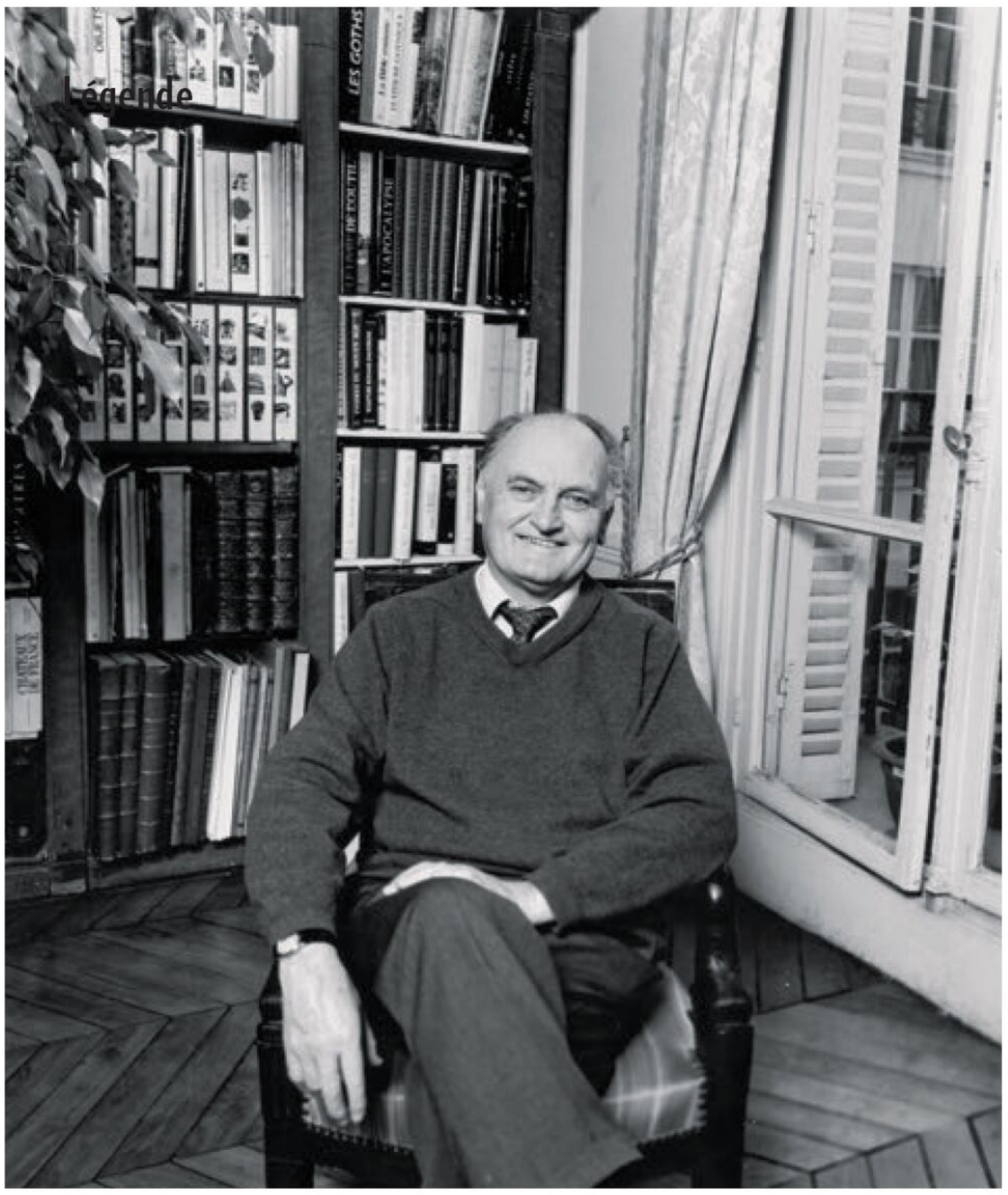
Les cathédrales sont les églises des évêques, successeurs des apôtres. On en compte une par diocèse. Le mot vient du latin *cathedra*, lui-même tiré du grec, et désigne la *« chaire »*, autrement dit le siège à dossier qui est celui de l’évêque au fond de l’abside. Au premier temps du christianisme, l’évêque célèbre l’eucharistie sur l’autel, exactement comme aujourd’hui, face à l’*ecclesia*, mot qui désignait originellement la communauté des fidèles. Plus tard, les textes feront mention de l’*ecclesia cathedralis*, l’*« église cathédrale »*, devenue *« cathédrale »*. La première d’entre elles est Saint-Jean-de-Latran, bâtie à Rome au IVe siècle, sous Constantin. Converti au christianisme, l’empereur confiera à ses architectes le soin de concevoir des édifices adaptés au nouveau culte et susceptibles d’accueillir des laïcs. C’est la basilique civile romaine qui servira de référence pour la raison qu’elle se prêtait à l’accueil des fidèles. Ainsi les premières cathédrales rivaliseront-elles, par leurs dimensions, avec les monuments civils romains.

À partir du Xe siècle, l’art roman va marquer une rupture avec la romanité…

C’est en effet le roman qui marque cette rupture. L’architecture romane est une architecture d’empilement. Elle apparaît à la fin du Xe siècle dans le midi de la France et en Italie. Son originalité, c’est le couvrement de pierre de la totalité de l’édifice. Un défi que les architectes romans ont surmonté au prix de contraintes lourdes, dont la largeur des vaisseaux qui ne pouvait dépasser huit ou neuf mètres, faute de quoi l’ensemble s’effondrait en raison du poids. Le contrebutement (à l’extérieur par des contreforts, à l’intérieur par des tribunes) s’est de même avéré indispensable pour s’opposer au déversement des murs. D’où l’impression de monolithe que dégage l’église romane. Ce qui n’exclut pas la beauté, loin de là, mais emprisonne l’édifice dans la pénombre.

Puis le gothique va rouvrir les cathédrales à la lumière…

C’est un retour au christianisme de l’Antiquité tardive, pour lequel Dieu est lumière. Et c’est cette lumière qu’aspirera à retrouver le gothique, en renouant avec la tradition des grands édifices. Souvenez-vous de la première cathédrale de Paris, datant de la seconde moitié du IVe siècle, et que fera détruire Maurice de Sully, évêque de Paris de 1160 à 1196, pour y construire la cathédrale que l’on connaît. Elle atteignait alors 100 mètres de long sur 36 mètres de large. Mais cette architecture constantinienne ignorait le voûtement en pierre, le plafond des nefs était constitué d’une charpente de bois, suivant la tradition paléochrétienne du vaisseau charpenté. ➤



Légende

LOUIS MONIER. ALL RIGHTS RESERVED 2023 / BRIDGEMAN IMAGES

Pourquoi qualifiez-vous le gothique de “révolution”?
Dans le nord de la France, le roman va se maintenir jusqu’aux années 1130 (plus tard ailleurs), quand apparaît une nouvelle manière de penser l’édifice religieux, laquelle, effectivement, constitue une révolution consistant à “faire léger”, à “faire lumineux”. Entre 1130 et 1140 sont donc lancés les chantiers de Saint-Denis et de la cathédrale Saint-Étienne de Sens. Car si l’art roman est né de rien, le gothique a, lui, une date de naissance précise. Parti d’une impulsion intellectuelle, la période qu’il couvre est historiquement délimitée, allant du premier tiers du XII^{e} siècle jusqu’au milieu, parfois, du XVI^{e} siècle. Ce qui en définit les principes, c’est la “façade harmonique”, deux tours encadrant un portail à trois portes, le déambulatoire à chapelles rayonnantes, une longue nef à la voûte élevée. Techniquement parlant, cette architecture — antithèse du “bloc” roman — est fondée sur la dissociation des éléments: la voûte ne repose plus sur des murs épais, mais sur de très puissants piliers. Une grande partie des murs ne sert plus à rien. Ce ne sont guère plus que des cloisons, sur lesquelles on peut donc percer de hautes fenêtres inondées de lumière.

Quid des autres “révolutions” architecturales: piliers, ogives…?
Les piliers portent le poids des voûtes, grâce aux ogives dont les poussées sont contrebutées, à l’extérieur, par l’intermédiaire de légers arcs de pierre, les arcs-boutants, qui, agissant sur de puissants contreforts, compensent ainsi la poussée reçue au sommet des piliers. Dès lors, les tribunes deviennent inutiles. Quant aux ogives, elles obéissent, elles aussi, au principe de dissociation des éléments, étant indépendantes des quartiers de voûtes — les voûtains — qu’elles portent. Ces voûtains, faits d’un réseau de pierre, sont maçonnés ou appareillés, assurant une relative élasticité. Les ogives s’unissent sur une clé, la croisée, correspondant aux diagonales formées par l’intersection de deux voûtes, laquelle clé ou croisée comporte autant de départs que d’ogives. Ainsi chaque travée de la nef est-elle indépendante. Ces travées vont créer un rythme par la liaison verticale entre les piliers et la voûte, ce qui scande la nef.

Existait-il aussi un impératif économique à cette nouvelle “légèreté”?
C’est l’autre motivation, loin d’être anodine, de cette révolution. La légèreté des constructions fut en effet aussi un calcul économique. Construire lourd, selon les lois du bâti roman, revenait très cher, parce que la pierre n’était pas seulement rare, mais coûteuse à extraire, à transporter, à travailler. Alléger la construction revenait à alléger la facture. Résultat: avec une église romane, on pourrait construire deux églises gothiques.

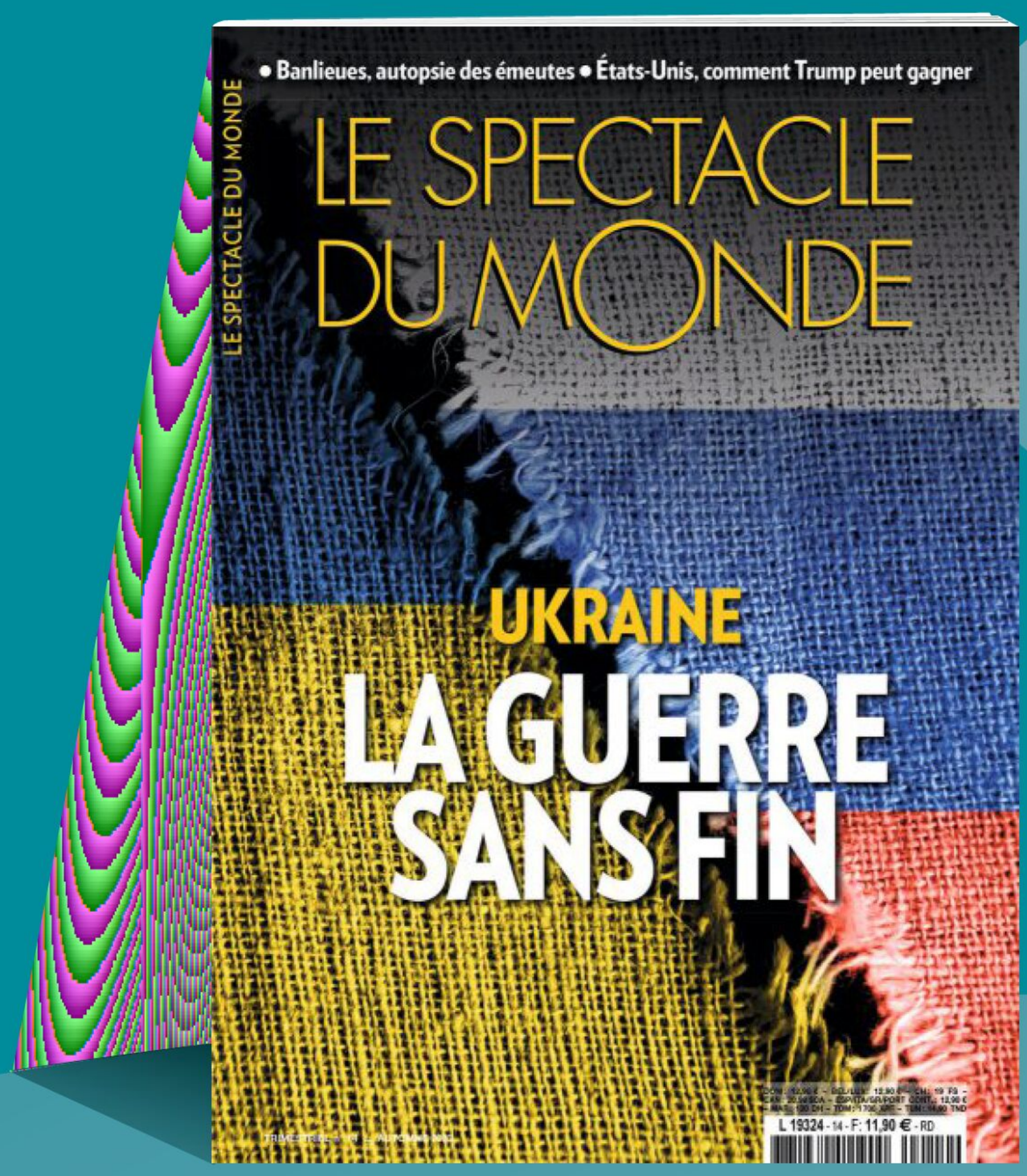
En dépit de cette légèreté, ce sont des monuments d’une extraordinaire solidité…
Lorsque vous vous trouvez dans les combles de la plus haute de toutes cathédrales, celle de Beauvais, par un jour de grand vent, vous pouvez voir l’oscillation des arcs-boutants et des sommets des contreforts. Autre exemple: pendant la dernière guerre, les villes de Fribourg, en Forêt-Noire, de Cologne ou de Beauvais ont été partiellement rasées par les bombardements, mais les cathédrales ont résisté au souffle des bombes. Ce qui n’a pas été le cas des églises romanes, qui, placées dans les mêmes conditions, se sont effondrées. Cette légèreté — et cette solidité — a été révélée par les destructions qu’avaient infligées à la cathédrale de Soissons les bombardements répétés de l’artillerie en 1914-1918. Les architectes ont pu alors constater, d’une part, que les voûtes étaient minces, donc légères et économiques, et, d’autre part, qu’une ogive abattue n’entraînait pas la chute du reste de la voûte, parce que dissociée de l’ensemble. ●

“Avec une église romane, on pouvait construire deux églises gothiques.”
Alain Erlande-Brandenburg

À lire ***La Révolution gothique (1130-1190)****, d’Alain Erlande-Brandenburg, éditions Picard, 288 pages, 59 €.*

Avec *Le Spectacle du Monde* vous êtes aux premières loges de l'actualité internationale.

Retrouvez chaque trimestre les analyses et les décryptages de personnalités expertes de la géopolitique et des grandes questions mondiales.
Chercheurs, universitaires reconnus et décideurs politiques et économiques se penchent sur l'actualité internationale et nous éclairent sur les enjeux et les bouleversements mondiaux et régionaux de la planète.



N°14

ABONNEMENT
1 an / 4 nos
40 €
au lieu de ~~47,60€*~~
*Prix de vente au numéro

MEILLEURE OFFRE !
ABONNEMENT
2 ans / 8 nos
60 €
soit 3 nos GRATUITS

OFFRE DURÉE LIBRE PRÉLÈVEMENT
10 €
tous les 3 mois

JE M'ABONNE

Retrouvez nos offres d'abonnement
sur **boutique.lespectacledumonde.fr**

N°8 N°9 N°10 N°11 N°12 N°13

Prix au n° 11,90€

COMMANDEZ TOUS LES NUMÉROS EN VERSION PAPIER SUR

boutique.lespectacledumonde.fr

En harmonie avec le ciel et la terre…

Comment sont décidés les lieux d'édification des cathédrales ? Impératifs matériels et humains ou essence sacrée ? L'opinion des spécialistes.

Par Mathilde Gibelin

En arrivant dans un pays, c'est la première chose qui frappe, elles dominent le paysage, elles en sont le centre, soulignait l'historien de l'art Louis Gillet (1876-1943) à propos des cathédrales. Ces "dentelles de pierre" sont en effet indissociables des lieux où elles ont été édifiées. Et les raisons qui présidèrent au choix de leur emplacement n'ont cessé de diviser les spécialistes. Les uns, à l'instar de l'architecte Roland Bechmann, insistent sur les contraintes matérielles — financières et logistiques. Les autres, sans forcément nier ces facteurs, mettent en avant des critères esthétiques, symboliques, religieux.

"En harmonie avec le ciel et la terre"… Tout édifice de culte est indissociable de la notion de sacré. Mais est-ce l'édifice qui sacralise le lieu, ou le lieu qui sacralise l'édifice? Ou, du moins, la sacralité du lieu précède-t-elle celle de l'édifice? Selon l'historien des religions Mircea Eliade, un lieu sacré « *n'est jamais choisi par l'homme, mais simplement découvert par lui. Autrement dit, l'espace sacré se révèle à lui sous une espèce ou sous une autre* ».

Alors, qu'est-ce qui fait d'un emplacement un lieu sacré, un lieu "où souffle l'esprit"? À en croire le géobiologiste Jacques Bonvin, les courants telluriques jouent un rôle primordial. Il existe des endroits où ces réseaux d'énergie qui traversent la terre sont plus denses, se croisent. Les constructions d'édifices cultuels permettent de capter ces énergies et de les transmettre à celui qui vient communier. Car un lieu sacré a une fonction particulière, celle d'assumer la fonction première de la religion: relier. Et pas seulement les hommes entre eux, mais aussi l'homme au cosmos, à Dieu. Le

La cathédrale Saint-Nazaire de Béziers.

HOUIN/ BELPRESS/MAXPPP

médiéviste Georges Duby écrit d'ailleurs que *« la cathédrale prétend respecter la totalité de l'Univers, révéler l'ordre qui le régit et situer chaque créature à sa place au sein de cet ensemble cohérent »*.

Au moment où, dans l'aire celtique du nord-ouest de la France — correspondant *grosso modo* au domaine royal —, se produit la "révolution gothique" *(lire page 66)*, l'Église accompagne le mouvement communal alors en cours, qui voit le pouvoir se déplacer de la seigneurie féodale vers la ville. Le pouvoir des évêques s'affirme à côté de celui des abbés; la cathédrale, église de l'évêque, s'impose face aux monastères. Enceinte sacrée où règne la paix de Dieu, elle sert aussi parfois à des assemblées municipales.

Phénomène d'essence urbaine, l'implantation des cathédrales est directement liée à celle du christianisme. Dans la Rome antique, alors que le christianisme n'est encore considéré que comme une secte, le culte se célèbre en secret, dans des maisons de particuliers ou à l'extérieur de la ville. Car c'est là que se trouvent les cimetières, donc les reliques des martyrs. Mais au IVe siècle, lorsque Constantin adopte la nouvelle religion, celle-ci devient publique en investissant des bâtiments officiels existants et, bientôt, en en construisant de nouveaux.

Notre-Dame de Chartres, ancien lieu de pèlerinage païen

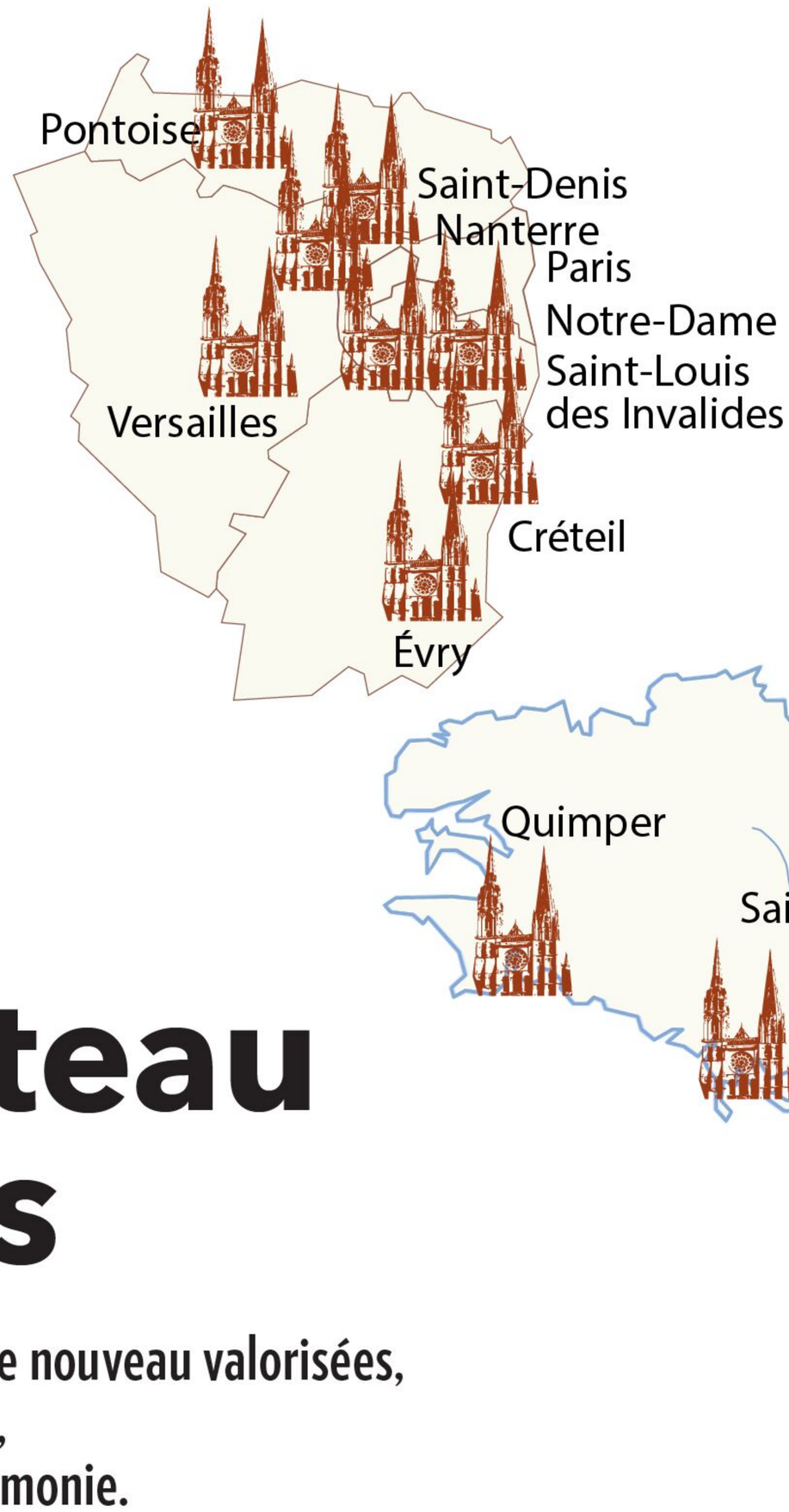
Divers choix s'offrent pour l'emplacement de ces nouveaux lieux de culte. Parfois, des raisons pratiques guident les bâtisseurs. Ainsi, l'importance revêtue par le baptistère dans une religion en pleine expansion et dont l'acte de conversion est le baptême par immersion totale explique que certains lieux de culte ont été construits… sur des thermes romains! C'est le cas, par exemple, de Saint-Pierre-aux-Nonnains, à Metz, la plus ancienne basilique de Gaule.

Mais, souligne Georges Duby, les églises — et *a fortiori* les cathédrales — sont plus généralement construites *« en un point privilégié de l'espace urbain »*. Ainsi, en de nombreux lieux, construit-on l'église qui deviendra cathédrale sur l'emplacement d'anciens temples païens. Il s'est en effet peu à peu opéré un syncrétisme sur les lieux de culte entre les religions originelles et le christianisme. Saint Augustin écrit: *« Quand les temples, les idoles, les bois sacrés* […] *sont détournés de leur première destination et mis au service du vrai Dieu, leur cas est celui des hommes qui se détournent du sacrilège et de l'impiété pour se convertir à la vraie religion. »*

Certaines cathédrales consacrées à la Vierge Marie sont ainsi construites sur des lieux dédiés autrefois à la déesse mère. Notre-Dame de Chartres, notamment, était un lieu de pèlerinage celte où l'on venait honorer celle-ci autour du puits des Saints-Forts — que l'on peut voir aujourd'hui dans la crypte. Les pèlerins y vénéraient une statue appelée Notre-Dame-sous-Terre, devenue depuis la Vierge noire, et toujours révérée dans la cathédrale. ●

"L'espace sacré se révèle à l'homme sous une espèce ou sous une autre."

Mircea Eliade



Un blanc manteau de cathédrales

Après être passées au bord de la destruction, puis être de nouveau valorisées, les cathédrales propriétés de l'État depuis la loi de 1905, maillent notre pays, lui donnant son équilibre et son harmonie.

Sur les 95 diocèses, *« l'État est propriétaire, en métropole, de 87 cathédrales »* (circulaire du ministère de l'Intérieur, mai 2009). Aux 84 cathédrales classées monuments historiques et confiées, depuis 1912, au ministère de la Culture, se sont ajoutées, après la Première Guerre mondiale, celles de Metz et de Strasbourg, puis la basilique de Saint-Denis, cathédrale depuis 1966.

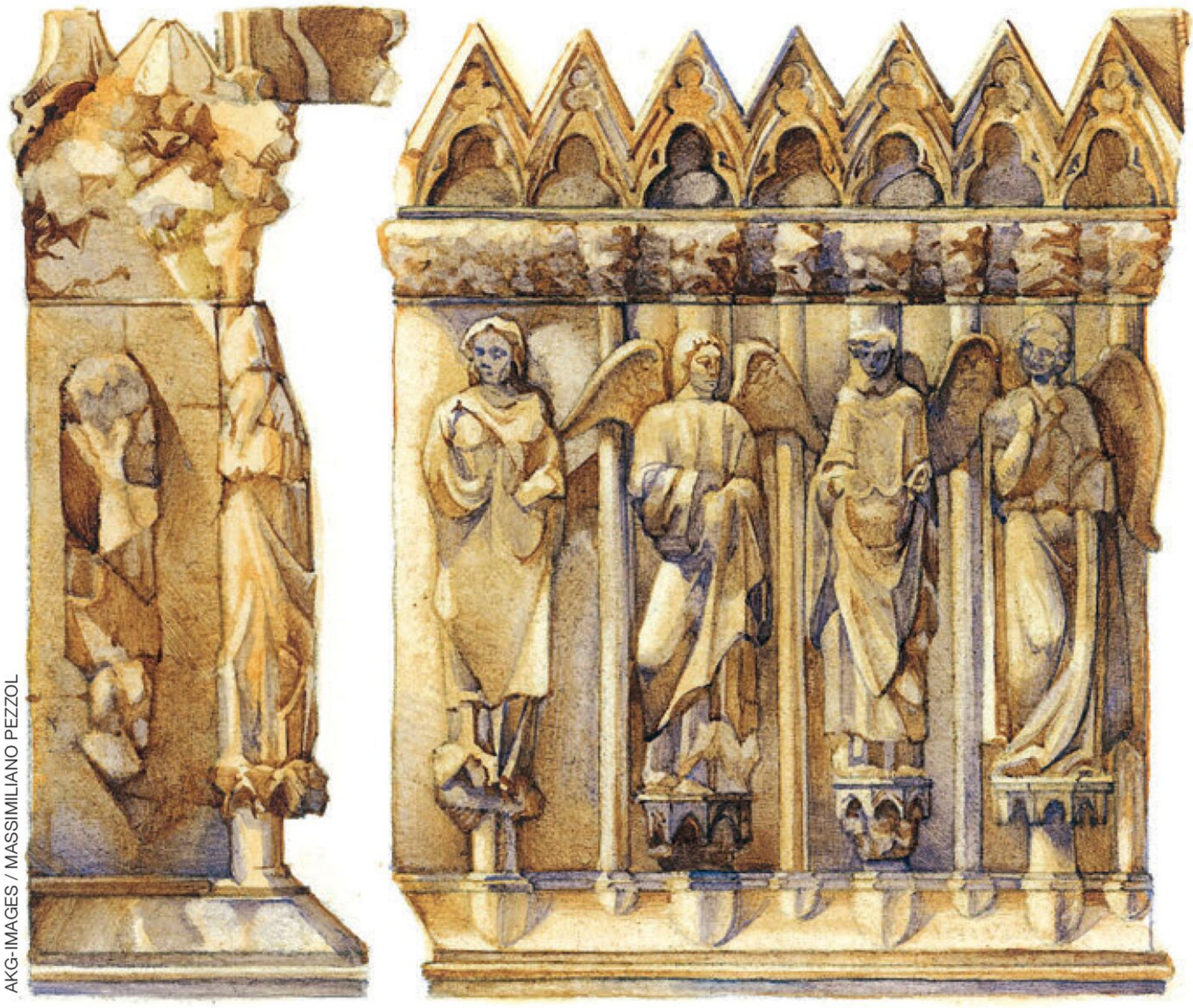
Il en existe 67 autres, pour la plupart propriétés de communes — la cathédrale d'Ajaccio appartenant, elle, à la Région Corse. C'est le cas des églises construites avant 1905 et érigées en cathédrales lors de la création de nouveaux diocèses, telles celles de Pontoise (1965), de Nanterre (1966) ou du Havre (1974). Saint-Louis-des-Invalides est la cathédrale du diocèse aux armées et Pontigny celle de Mission de France. Celle d'Évry (1995) appartient à une association diocésaine. Comme celle de Créteil. Par ailleurs, les cathédrales d'Ancien Régime ayant perdu leur statut de siège épiscopal (Dol, Saint-Malo, Tréguier, Noyon, Arles, Apt, Villeneuve-lès- Maguelone…) ressortent des communes. ●

“Le Moyen Âge, la France du Moyen Âge, ont exprimé dans l'architecture leur plus intime pensée. Les cathédrales de Paris, de Saint Denis, de Reims, en disent plus long que de longs récits.”
Jules Michelet, Histoire de France, tome II (1833).

VA-HS

Légende

Lille
Arras
Cambrai
Amiens
Reims
Rouen
Le Havre
Soissons
Verdun
Metz
Coutances
Bayeux
Beauvais
Évreux
Sées
Châlons-en-Champagne
Strasbourg
Meaux
Nancy
Chartres
Saint-Dié
Laval
Troyes
Sens
Rennes
Le Mans
Langres
Belfort
Orléans
Blois
Pontigny
Angers
Besançon
Tours
Dijon
Nantes
Bourges
Nevers
Autun
Saint-Claude
Luçon
Poitiers
Moulins
Annecy
Lyon
Belley
La Rochelle
Limoges
Clermont-Ferrand
Saint-Étienne
Chambéry
Angoulême
Grenoble
Tulle
Bordeaux
Périgueux
Saint-Flour
Le Puy-en-Velay
Valence
Gap
Cahors
Rodez
Viviers
Agen
Montauban
Digne
Mende
Albi
Aix-en-Provence
Dax
Nice
Toulouse
Nîmes
Avignon
Montpellier
Auch
Marseille
Toulon
Bayonne
Carcassonne
Tarbes
Pamiers
Perpignan
Ajaccio



AKG-IMAGES / MASSIMILIANO PEZZOL

Un fabuleux catéchisme de pierre

Dans un Moyen Âge qui ne connaît pas l'imprimerie, la cathédrale est aussi un formidable moyen d'enseignement. Un véritable livre d'images destiné à l'apprentissage, par le peuple de Dieu, de l'histoire de sa foi et de son Église.

Par Laurent Dandrieu

Un "livre de pierre" dont le héros du roman de Huysmans, *La Cathédrale*, s'attache à déchiffrer *« les feuillets »*: on ne saurait mieux résumer l'une des missions que les bâtisseurs des cathédrales ont assignées à ces vaisseaux amiraux de la foi: être non seulement une maison de prière, et une prière en soi, mais aussi un livre d'images prêchant dans la pierre, à destination du peuple de Dieu, le catéchisme de sa foi et l'histoire de son Église. Livre d'images souvent incompréhensible pour nous autres modernes, qui avons besoin qu'on nous décrypte ses symboles ou qu'on nous présente ses personnages, mais dont le langage était immédiatement familier au peuple médiéval qui, pour être moins lettré que nous ne le sommes, en savait davantage sur sa foi pour être baigné depuis l'enfance dans une atmosphère profondément religieuse.

Ce livre d'images, il faut l'imaginer d'autant plus parlant que les cathédrales du Moyen Âge n'étaient pas ces grands espaces vides d'une blancheur sépulcrale que nous connaissons aujourd'hui, mais resplendissaient au contraire de couleurs éclatantes qui donnaient vie à ses sculptures et à ses piliers. Pour s'en faire une idée *(lire aussi page 90)*, il faut par exemple se transporter en la somptueuse cathédrale Sainte-Cécile d'Albi, avec son ensemble unique en Europe de murs polychromes et sa voûte peinte du début du XVI^e^ siècle: son *Jugement dernier* du XV^e^ siècle offre, sur près de 270 mètres carrés, une incroyable bande dessinée où s'agitent les élus et les damnés, et où nous sont proposées la voie de la vie — celle de la charité évangélique — et celle de la mort, les sept péchés capitaux.

Sculptures sur le portail de la façade occidentale de Notre-Dame de Reims.

Autre exemple de ce catéchisme en couleurs : la clôture sud du chœur de la cathédrale d'Amiens, avec ses bas-reliefs de la fin du XV^e siècle, retraçant le martyre du premier évêque de la ville, saint Firmin, et l'histoire de ses reliques. Ou, à Notre-Dame de Paris, ces autres bas-reliefs polychromes du début XIV^e décrivant des scènes de la vie du Christ.

On a parlé du *Jugement dernier* d'Albi : avant qu'elle ne fût mutilée au XVIII^e siècle, la fresque comprenait naturellement en son centre la figure du Christ. C'est lui qui, au tympan des cathédrales, accueille le fidèle, souvent entouré des scènes de *L'Apocalypse* ou du Jugement dernier : maître de la vie et de la mort, le Christ est la porte d'entrée de l'éternité, et il se trouve donc au portail de chaque cathédrale.

Nativité, Passion, noces de Cana…

Par ces scènes figurant la fin des temps, les tympans nous rappellent que le Christ est vainqueur du néant, mais mettent aussi en scène le choix qui s'offre à tout homme : la vie ou la mort éternelle, et les sculpteurs des cathédrales ne seront jamais en panne d'imagination pour décrire les tourments de ceux qui ont choisi le mauvais chemin — que l'on songe au visage révulsé d'horreur, yeux exorbités et langue pendante, de Simon le Magicien sur le chapiteau de la cathédrale d'Autun qui décrit sa chute. Pour représenter le monde infernal, ses tentations et ses supplices, mais aussi la mystérieuse diversité du monde et sa part d'inconnu, les sculpteurs de l'époque médiévale rivalisent d'inventivité : licornes, centaures, êtres hybrides, hommes à une seule jambe ou à tête de chien, pygmées utilisant une échelle pour monter à cheval se bousculent sur les tympans et les chapiteaux, à l'image d'un monde que Dieu a voulu infiniment divers et incroyablement vivant. Les chapiteaux des colonnes sont envahis d'une flore qui célèbre la beauté de la nature créée par Dieu, les sculptures surmontées de motifs architecturaux évoquent la Jérusalem céleste.

L'essor des grandes cathédrales est contemporain du moment où l'Église prend, plus nettement que jamais, conscience de ce pouvoir évangélisateur des images. En 1025, le synode d'Arras stipule : *« Ce que les simples dans l'église et les illettrés ne peuvent voir par le moyen des Écritures, qu'ils le contemplent par le moyen des lignes de la peinture. »* Deux siècles plus tôt, le moine Walafrid Strabon en constatait déjà les bienfaits : *« Et nous voyons des simples et des idiots qu'on a de la peine à mener par les mots à croire les faits être à ce point touchés par la peinture de la passion du Seigneur ou d'autres choses admirables, que, comme l'attestent leurs larmes, les images extérieures s'impriment comme des lettres dans leurs cœurs. »* À partir du milieu du XII^e siècle, la statuaire se fait omniprésente sur les façades, notamment à travers ces tympans foisonnants de personnages multiples.

Quelques épisodes spectaculaires, comme l'histoire de Noé ou celle de Joseph, les scènes marquantes de la Nativité et de la Passion, des miracles comme celui de Lazare ou des noces de Cana, les ➤

Tour du chœur de Notre-Dame de Chartres.

YVES LE BESCOND

représentations des vices et des vertus se répètent de cathédrale en cathédrale; qui se singularisent pourtant en laissant une large place aux saints locaux. Les martyrs ont aussi leur place, comme Thomas Becket, dont le meurtre est représenté sur l'une des façades de Chartres.

La clé de Pierre, l'épée de Paul…

Cette *« Bible des pauvres »* (Émile Mâle) multiplie les signes de reconnaissance. Chaque prophète ou saint a le sien: la clé de Pierre, l'épée de Paul, instrument de son martyre; Jean-Baptiste est reconnaissable à son manteau de poil de chèvre, Abraham surmonte le bélier qu'il va sacrifier, Moïse piétine le Veau d'or. Le Christ, quand il n'est pas représenté en personne, est évoqué par toutes sortes de symboles: la grappe de raisin, broyée pour produire le vin de la Résurrection; le phénix, qui renaît de ses cendres; le pélican, qui nourrit ses enfants du produit de ses propres entrailles.

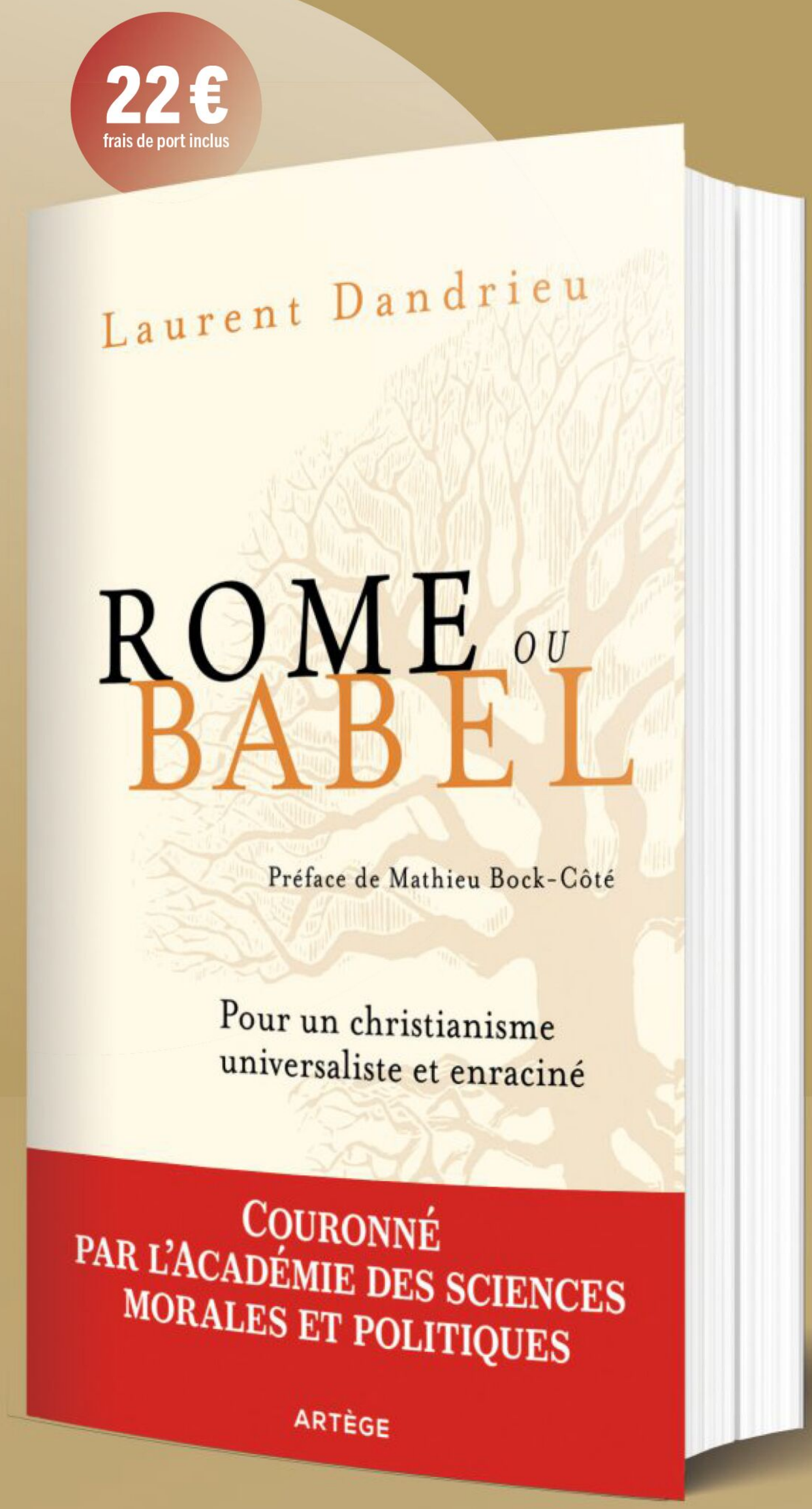
270

C'est le nombre de mètres carrés de l'incroyable "bande dessinée" du XVe siècle consacrée au "Jugement dernier" de la cathédrale Sainte-Cécile d'Albi, affichant un ensemble unique en Europe de peintures polychromes d'origine, où s'agitent les élus et les damnés et où sont proposées les voies de la vie (la charité évangélique) et de la mort (les sept péchés capitaux).

Sculptures et vitraux exaltent aussi les travaux et les jours qui font l'essentiel du quotidien des fidèles du Moyen Âge: les différents corps de métiers sont ainsi représentés en lien avec les signes du zodiaque, qui symbolisent le déroulement du temps. Le quotidien même des fidèles y est replacé sur le plan mystique et intégré au plan du Salut, selon l'idée chrétienne de l'homme perpétuant l'œuvre créatrice de Dieu: *« C'est ainsi que le travail des hommes devait apparaître comme une expression particulière de leur ressemblance avec Dieu qui rend l'homme participant à l'œuvre créatrice de Dieu dans le monde »*, expliquait Benoît XVI, en 2008, dans son discours au Collège des Bernardins. Ainsi cette cathédrale que l'homme avait construite comme un instrument de son salut, célébrait-elle l'homme lui-même, non comme le centre de l'Univers (comme il le croit trop souvent aujourd'hui), mais comme le "coopérateur" de l'œuvre créatrice de Dieu. ●

PRIX HENRI TEXIER II DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES

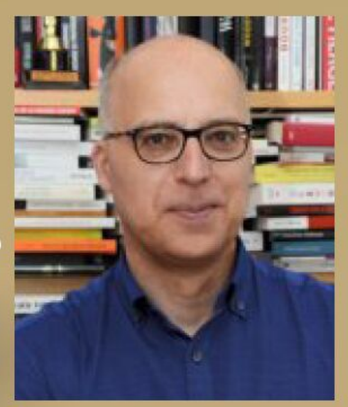
22 €
frais de port inclus



À l'heure des migrations de masse, des pandémies mondiales et des multinationales omnipotentes, la notion d'enracinement semble vouée à la ringardise. Pour beaucoup de chrétiens, l'idée s'impose qu'il faudrait choisir entre la patrie du Ciel et la patrie terrestre, qu'il serait urgent de dépasser les frontières pour réaliser l'unité du genre humain. L'universalisme semble n'être plus qu'un autre nom du mondialisme. Pour Laurent Dandrieu, cette vision est en contradiction avec l'idée même d'universalisme chrétien, unité spirituelle qui a toujours marché main dans la main avec l'attachement de l'Église à la diversité des peuples et des cultures. Appel vibrant à un renouveau catholique, *Rome ou Babel* trace une ligne de crête exigeante : la voie étroite qui mène à Dieu passe par une contribution singulière et enracinée à la civilisation chrétienne.

"Un ouvrage essentiel, d'une exceptionnelle richesse." Mathieu Bock-Côté

13,5 x 21,5 cm, 400 pages
En partenariat avec Artège


© Romain Rouger

Laurent Dandrieu
Rédacteur en chef Culture de *Valeurs actuelles*

COMMANDEZ SUR BOUTIQUE.VALEURSACTUELLES.COM

Expédition uniquement en France métropolitaine, aucun envoi à l'étranger et DOM TOM.
Visuel non contractuels. Dans la limite des stocks disponibles.

PHOTOS : BTWIMAGES / ALAMY STOCK PHOTO ; LEBLANC CATHERINE / ALAMY STOCK PHOTO ;

Les couleurs retrouvées des cathédrales

La découverte à Amiens, dans les années 1990, de nombreuses traces de pigments révèle que les églises médiévales étaient des livres coloriés. Verra-t-on renaître une vraie façade de cathédrale ?

Par Yves Le Bescond et Olivier Madelin

Parmi les 87 cathédrales de métropole propriétés de l'État, celle d'Amiens, magnifique, occupe une place de choix, l'ayant fait inscrire au patrimoine mondial de l'Unesco en 1981. Mais elle s'est aussi, depuis, distinguée pour une autre raison : pour la première fois sont réapparues, après rénovation, des traces de polychromie sur la statuaire des portails d'une cathédrale… Notre-Dame d'Amiens a en effet profité, au cours des années 1990-2000, d'une campagne de restauration considérable avec un nouveau procédé de nettoyage au laser. Lequel a dévoilé, sous la patine des temps, de nombreuses traces de polychromie. Le porche de la Mère-Dieu révélait ainsi une profusion de couleurs.

Bourges (2007), Toul (2008), Sens (2012), Verdun (2014), Chartres (jusqu'en 2016)… : depuis Amiens, plusieurs autres restaurations de cathédrales ont donné lieu à des découvertes similaires. À Chartres, une fois enlevé le badigeon du XIX^e^ siècle, sont ainsi réapparus intacts la peinture ocre clair du XIII^e^ siècle et un décor polychrome avec dorures et fleurs de lys.

Une splendeur de lumière et de couleurs, loin sans doute de la cathédrale qu'ont tant aimée les romantiques et Péguy, mais irradiante… et vulnérable. Et redevenue *« palais de lumière »*, comme l'avait voulue l'évêque Renaud de Mouçon, en 1194, au début de sa construction.

Détails des parties en couleurs des cathédrales Notre-Dame d'Amiens (ci-contre), Saint-André de Bordeaux (ci-dessous) et Sainte-Cécile d'Albi (page de gauche).

Avant les années 1990, certains spécialistes contestaient l'usage de la couleur sur les statues. La charte de Venise de 1964 imposait de respecter, en tant que tranches de l'histoire, les restaurations et les modifications ultérieures à l'état originel. À Chartres, l'argument a été balayé. On y a restitué l'état initial du XIII[e] siècle.

À Amiens était donc apparue comme une autre façade en couleurs ; une découverte qui a bousculé la vision des édifices religieux de cette époque. Jusqu'alors, cette cathédrale n'avait pas posé de grands problèmes de conscience aux restaurateurs. Elle représente un cas exemplaire : presque intacte, achevée en un demi-siècle (1219-1269) par le maître d'œuvre Robert de Luzarches, elle n'avait pas connu de modifications importantes au cours des siècles et témoignait de la révolution gothique avec une unité de conception qui faisait toute sa qualité. Restaurée dès le XIX[e] siècle, elle n'avait pas non plus connu, à l'inverse d'autres, de nettoyage intempestif de sa pierre.

Les travaux de dépoussiérage sur le portail sud, consacré à la Vierge, avaient permis aux restaurateurs de mettre au jour, inaltérées, de nombreuses traces de la coloration médiévale. L'étude des couches successives avait montré que les vêtements du Beau Dieu avaient été peints en jaune, puis en rouge et doré, puis en blanc bleuté, puis en vert, et à nouveau redorés. Cette découverte du traitement coloré de la sculpture monumentale et même de certains éléments de l'architecture confirme l'importance que prenait la couleur dans la conception de l'architecture médiévale. La statue de la mère de Dieu, au portail sud, présentait dans un pli profond de la robe jusqu'à vingt-six couches de peinture de différentes couleurs variant sans doute selon les saisons liturgiques.

Une façade comme un livre colorié

Se pose dorénavant aux divers responsables de restauration cette question : puisqu'on ne dispose que de fragments, faut-il restituer à la façade sa polychromie d'origine ?

Les institutions, Mairie d'Amiens en tête, avaient tranché : « *En matière d'architecture, le noir et blanc est venu après la couleur. La façade de la cathédrale d'Amiens était un livre colorié, destiné à l'édification du peuple. Sa restauration en pierre blanche serait une falsification historique* », déclarait alors son adjoint chargé des affaires culturelles.

Le projet de restauration de la façade envisageait donc sérieusement de compléter la coloration pour en faire un tout cohérent. Finalement, décision a été prise de ne pas restituer la polychromie d'origine dans sa totalité mais de se contenter de la suggérer là où elle a été perdue. En compensation, l'été, le remarquable spectacle des illuminations *(lire page suivante)* redonne à la cathédrale ses couleurs d'origine. Un spectacle son et lumière qui nous renvoie aux façades multicolores que contemplaient nos anciens au Moyen Âge. ●

BERNARD BONNEFON / AKG-IMAGES

1990

C'est à partir de cette date, et jusque dans les années 2000, qu'a eu lieu la campagne de restauration avec nettoyage au laser de Notre-Dame d'Amiens, faisant apparaître pour la première fois des traces de polychromie dans les cathédrales.

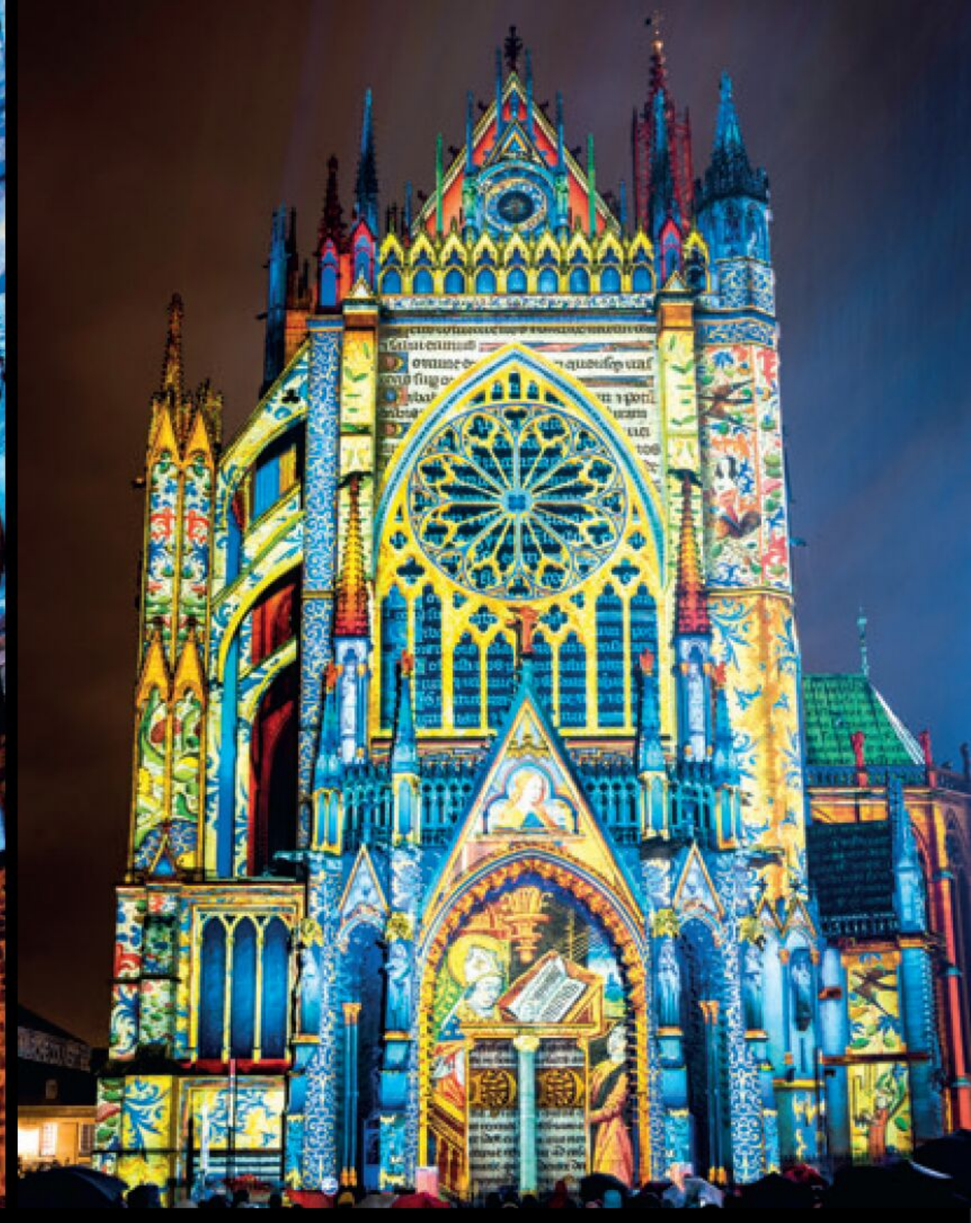
IL ÉTAIT UNE FOI

La lumière, même la nuit

Après la redécouverte de ses polychromies, Amiens, la première, avait offert un son et lumière. Depuis, nombreuses sont nos cathédrales à recréer par des dispositifs lumineux complexes l'apparence qui était la leur au Moyen Âge : Reims, Beauvais, Rouen, Évreux, Meaux, Sens, Bourges, Lyon, Orléans… Une fois par an, en mai, pour la Nuit des cathédrales ou pour certaines fêtes locales, le spectateur, émerveillé, peut se retrouver dans les conditions de l'homme de foi médiéval.

Notre-Dame de Paris, en 2017.
En bas, la cathédrale Sainte-Croix d'Orléans.
Page de gauche, Notre-Dame de Reims.

PHOTO : AKG-IMAGES / GODONG ; DAVID TALJAT / ALAMY STOCK PHOTO ; ANDBZ/ABACA



Ci-dessus, la cathédrale Saint-Julien du Mans.
En haut, à droite, Saint-Étienne de Metz.
À droite, Saint-André de Bordeaux.
En bas, Saint-Pierre de Nantes.

PHOTOS : GILE MICHEL/SIPA ; J-F ROLLINGER/ONLY FRANCE/AFP ; SEBASTIEN ORTOLA/REA ; F. DUBRAY/OUEST FRANCE/MAXPPP ; ALEXANDER SOROKOPUD / ALAMY STOCK PHOTO

Une fabuleuse épopée

Quand l'histoire de nos plus belles cathédrales se confond avec celle de notre pays tout entier.

Notre-Dame de Chartres
au coucher du soleil.

THOMAS DUTOUR/ALAMY STOCK PHOTO

UNE FABULEUSE ÉPOPÉE

Reims, cathédrale des sacres

C'est dans la cathédrale de Reims, en mémoire de la conversion de Clovis, qu'ont été sacrés la quasi-totalité des rois de France. Retour sur certaines des cérémonies les plus marquantes.

Par Étienne Lombard

AKG-IMAGES

Selon la tradition, Dieu a placé le roi parmi les hommes pour les maintenir en justice et paix. Ce dernier est donc ministre de Dieu en son royaume; il a une mission divine. Ce caractère divin est transmis par l'onction du sacre, dont la cérémonie constitue la première, et plus importante, partie du couronnement d'un roi en France.

Le sacre a officialisé l'imprégnation progressive de la France par un christianisme issu de l'ancien empire romain. Issus de l'aristocratie franque, les Mérovingiens étaient païens jusqu'à la conversion de Clovis, en 499, à la suite de sa victoire contre les Alamans à la bataille de Tolbiac (496). Mais il faudra attendre 752 pour le premier sacre d'un roi en France: celui de Pépin le Bref, à Soissons. Louis le Pieux sera le premier à se faire couronner à Reims (816).

Transposant dans le domaine politique la conception chrétienne de la liberté de l'homme, le sacre affirme l'attachement du roi au service de Dieu, mais aussi son autonomie dans le champ de son action politique. Cette distinction entre pouvoirs politique et religieux est à l'origine de la laïcité, bien avant que la République n'en change le sens.

Saint Louis, sacré à 12 ans

1226 Sachant son fils fragilisé par son jeune âge (12 ans) et le peu de fidélité de certains grands, Louis VIII voulait un sacre rapide. Vœu exaucé: celui-ci aura lieu trois semaines seulement après sa mort. Une fois adoubé chevalier à Soissons, le dauphin Louis fait donc route vers Reims. Temps pluvieux, cloches rendues muettes pour le deuil de Louis VIII, défections nombreuses, et pour certaines très "politiques", de grands du royaume…: l'ambiance est froide en ce 28 novembre 1226, où Louis, arrivé à Reims, participe à la veillée dans la cathédrale. Sur place, une

"Sacre de Saint Louis à Reims", enluminure du XVe siècle.

surprise l'attend : on lui fait part de demandes d'amnisties pour les comtes de Flandre et de Boulogne, emprisonnés depuis Bouvines ; une première qui préfigure le droit de grâce royale, institué au XVIIe siècle, lequel inspirera l'amnistie présidentielle républicaine…

Le 29 au matin, après une nuit au palais du Tau, Louis, accompagné par sa mère, la reine Blanche, fait son entrée dans la cathédrale, l'épée de Charlemagne au côté. L'assistance entonne le *Gaude, Felix Francia* ("Réjouis-toi, bienheureuse France"), un nouveau chant spécialement créé pour le sacre.

Louis prête alors les serments d'usage puis se dévêtit. On lui met aux pieds les chausses fleurdelisées et

33

C'est le nombre de rois de France sacrés à Reims, depuis le premier d'entre eux, Louis le Pieux, en 816. Tous les Capétiens y seront ensuite sacrés, excepté Hugues Capet (possiblement à Noyon), Robert II et Louis VI (Orléans), et Henri IV (Chartres, *lire page 103*). Louis XVII, Louis XVIII et Louis-Philippe Ier n'ont, de même, pas été sacrés à Reims.

Le couronnement de Charles VII, en 1429.

lui attache les éperons d'or. L'archevêque tire de son fourreau l'épée de Charlemagne, puis procède au mélange d'huile de la sainte ampoule au saint chrême *(lire encadré page de droite)*.

On dégrafe la tunique royale devant et derrière, et le futur Louis IX reçoit à genoux l'onction sur le sommet de la tête, la poitrine, les épaules et les bras, en même temps que l'archevêque prononce ces mots: *« Je te fais roi au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit. »*

Le nouveau roi est revêtu de la tunique d'hyacinthe, reçoit l'anneau royal, ainsi que le sceptre dans la main droite et la main de justice en ivoire dans la main gauche.

L'archevêque prend sur l'autel la couronne royale "de Charlemagne", la dépose sur la tête du roi, et déclare: *« Dieu te ceint de la couronne de gloire et de justice. »* Les pairs s'approchent, entourent le roi et posent la main sur la couronne. On conduit le nouveau roi sur le trône. Volée de cloches, *kyrie*, messe, puis lâcher de colombes dans la cathédrale, et sortie rythmée par le *Gaude, Felix Francia*…

Le peuple se presse sur le parvis aux cris de *« Longue vie au roi Louis! »*

Considéré comme saint de son vivant, Louis IX sera canonisé un peu moins de trente ans après sa mort (1270).

"Je te fais roi au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit."

Charles VII, sous l'égide de Jeanne d'Arc

1429 De la rencontre incroyable entre une paysanne lorraine et un roi sans couronne ni royaume, l'histoire a retenu l'entrevue de Bourges, la prise d'Orléans, et la tragédie de Rouen… C'est pourtant à la cathédrale de Reims que tout s'est joué.

Jamais, en effet, un sacre n'aura eu autant de poids dans un moment aussi critique. L'enjeu: rétablir les droits et la légitimité d'un prince français sur la couronne de France, droits qu'avait prétendu détourner le traité de Troyes, arraché à un pauvre Charles VI qui n'avait plus ses esprits.

Jamais non plus aucun sacre n'aura été exécuté avec autant de précipitation et aussi peu de moyens. Mais pour réussir ce coup d'État "légitimiste", Jeanne d'Arc savait qu'elle devait aller au plus vite à l'essentiel: faire sacrer Charles VII dans la cathédrale de Reims. Jeanne entraîne donc Charles à marche forcée et, par bonheur, les villes étapes s'ouvrent, dont Troyes, puis enfin Reims. Qu'importe que les principaux grands du royaume brillent par leur absence, et que les "instruments" du sacre, à commencer par la couronne de Charlemagne, soient à Saint-Denis sous la garde des Anglais…

Le 17 juillet 1429, après avoir été armé chevalier par le duc d'Alençon, Charles prête serment face au chœur de la cathédrale, sous les yeux de Jeanne dont l'étendard surmonte l'assistance.

Les essentiels du cérémonial sont respectés, Charles VII est oint puis acclamé. Jeanne d'Arc s'agenouille en sanglots devant son *« gentil dauphin »* devenu roi: *« Gentil roi*, déclare-t-elle, *or est fait le plaisir de Dieu qui voulait que je levasse le siège d'Orléans et vous amenasse en cette cité de Reims, recevoir votre saint sacre, en montrant que vous êtes vrai roi. »*

PHOTO : NIDAY PICTURE LIBRARY / ALAMY STOCK PHOTO ; AKG-IMAGES / DE AGOSTINI PICTURE LIB.

Le sacre de Louis XIV, en 1654.

LA TRADITION DE LA SAINTE AMPOULE

En 869, une ampoule d'huile a été trouvée dans la tombe de saint Remi. Cette huile, qui aurait été apportée par une colombe descendue du ciel, a servi à oindre Clovis lors de son baptême. À partir de 1027, une goutte de cette sainte ampoule, conservée à Saint-Remi dans un reliquaire en or serti de pierres précieuses, a été mélangée à du saint chrême (huile utilisée pour l'onction des baptisés) afin d'oindre les rois francs, puis de France, lors de leur sacre.
En ces occasions, l'abbé de Saint-Remi apportait la sainte ampoule autour de son cou grâce à la chaîne fixée au reliquaire. Il cheminait pieds nus, suivi de ses moines, sous un dais porté par les "otages de la sainte ampoule" — quatre gentilshommes à cheval —, afin de remettre la relique, au pied du maître-autel, à l'archevêque de Reims. É. L.

Louis XIV, sacré pour 72 ans

1654 Le sacre de Louis XIV met un point final à la Fronde qui a marqué son enfance. Le jeune roi, couronné à 9 ans en la cathédrale de Reims, peut alors imprimer sa marque à la monarchie absolue.

Se méfiant d'Anne d'Autriche et de son frère Gaston d'Orléans, Louis XIII avait par testament établi un conseil de régence, qu'à la mort du roi, Anne s'empresse de faire casser par le Parlement afin d'être seule régente — tout en gardant le cardinal Mazarin auprès d'elle.

Ce choix de prudence dans l'attente de la majorité de Louis-Dieudonné (qui n'a que 4 ans, tandis que la majorité royale était alors fixée à 13) ne fait pas l'unanimité. Mazarin, notamment, n'est guère apprécié, ayant le double tort d'être italien et surtout ancien fidèle de Richelieu, lequel n'a pas laissé un bon souvenir aux grands du royaume.

En 1648, l'opposition du parlement de Paris à la volonté du ministre de lever de nouveaux impôts met le feu aux poudres. La journée des Barricades oblige la régente et son fils à se réfugier à Rueil-Malmaison. Plusieurs grands apportent alors leur soutien au Parlement. C'est le début de la Fronde, qui ne s'achève qu'avec l'amnistie générale accordée par le roi le 22 octobre 1653. Le sacre arrive à point nommé pour affermir le pouvoir du jeune roi et de l'institution royale. Sa date est fixée au 7 juin 1654 en la cathédrale de Reims.

Si les pairs ecclésiastiques sont pour la plupart présents, ce n'est pas le cas des laïcs : beaucoup sont morts pendant la Fronde, Gaston d'Orléans est en exil, Condé se bat avec l'Espagne contre la France… Mais toutes les maisons sont représentées.

Médaille commémorant le sacre de Charles X.

Dans ce contexte de fin de guerre civile, les serments qui débutent l'ordo (début de la messe) ont une importance particulière. À la demande de l'évêque de Soissons, Simon Legras, Louis prête en premier lieu serment à l'Église: *« Je m'engage à assurer la protection, comme le doit un roi en son royaume, pour chaque évêque et le diocèse qui lui est confié,* déclare-t-il. *Je m'efforcerai d'extirper nommément de mes terres et juridictions toutes les hérésies dénoncées par l'Église. »* Puis vient le serment du royaume, sous la forme d'une promesse faite à Dieu d'œuvrer pour assurer au peuple la paix, la justice et la miséricorde. Pour chacun, à commencer par les anciens frondeurs, le message est clair: Louis XIV est bien décidé à restaurer l'ordre. Son règne de soixante-douze ans sera le plus long de l'histoire de France.

Charles X, le dernier roi sacré

1825 Le sacre de Charles X témoigne de sa volonté de placer son règne dans la grande tradition capétienne tout en tenant compte des évènements révolutionnaires, et en dépit de l'hostilité de certains milieux politiques et d'une partie de la presse.

À la mort de son frère Louis XVIII, le 16 septembre 1824, le comte d'Artois devient Charles X à l'âge de 67 ans. Lorsqu'il annonce son prochain sacre, la presse progressiste relaie l'information avec froideur, voire moquerie.

Louis XVIII avait dû pour sa part y renoncer, sa santé ne lui permettant pas de supporter la longueur et les génuflexions répétées du cérémonial. Mais il avait pris soin de l'inscrire dans la Charte de 1814, dont l'article 74 précise: *« Le Roi et ses successeurs jureront, dans la solennité de leur sacre, d'observer fidèlement la présente charte constitutionnelle. »*

De fait, si une presse hostile soupçonne régulièrement Charles de vouloir revenir purement et simplement à la monarchie absolue d'Ancien Régime, ce dernier a au contraire toujours exprimé son attachement à une monarchie opérant un compromis entre la tradition monarchique et la Charte de 1814.

Le sacre de Charles X en la cathédrale de Reims reprend ainsi les essentiels du cérémonial traditionnel (les sept onctions, les serments…), tout en ménageant quelques ajouts sacrifiant à l'air du temps, tel un serment de fidélité à la Charte ou encore la participation des grands au cérémonial comme assistants de l'archevêque de Reims. Globalement simplifiée, la cérémonie, quant à elle, se tient désormais dans un format de trois heures et demie.

La date du sacre est fixée au 29 mai 1825, après que Charles X, la veille, s'est prêté à la cérémonie des vêpres. Le jour dit, il fait son entrée dans la cathédrale à 10 heures. Peut alors commencer la cérémonie présidée par l'archevêque de Reims, Jean-Baptiste de Latil, en présence de plusieurs célébrités littéraires du moment, comme Chateaubriand, Lamartine ou Victor Hugo.

Le 30 mai, Charles X reçoit les chevaliers du Saint-Esprit pour leur remettre le collier de l'ordre. Le 31, conformément à l'usage, il part prier sur le tombeau de saint Remi, avant de se rendre à Saint-Marcoul pour y toucher les scrofuleux, dont cinq auraient été guéris. ●

Le sacre de Charles X en présence de Chateaubriand, Lamartine et Victor Hugo.

CC0 PARIS MUSÉES / MUSÉE CARNAVALET - HISTOIRE DE PARIS

AKG IMAGES

Le sacre d'Henri IV en 1594.

À Chartres, le sacre d'Henri IV

L'abjuration de son protestantisme à Saint-Denis puis son sacre à Chartres (Reims était tenu par la Ligue), en 1594, ouvrent à Henri IV les portes de Paris. Sa légitimité est enfin largement reconnue dans le royaume.

Henri III assassiné en 1589, le trône revient, selon l'ordre de succession, à son cousin le protestant Henri de Navarre. Mais sa légitimité, bien que soutenue par les catholiques loyalistes, est contestée à la fois par le clan huguenot et par la Ligue catholique. Si la formule *« Paris vaut bien une messe »* attribuée au nouveau roi est probablement apocryphe, Henri abjure bien son protestantisme le 23 juillet 1593 à Saint-Denis.

Pour le sacre, il faudra faire avec les moyens du bord. *Persona non grata* à la cathédrale de Reims, tenue par les ligueurs, Henri IV se rabat sur celle de Chartres. Étant détruits, pour les uns, et détenus par la Ligue pour d'autres, les instruments royaux (*regalia*) doivent être tous recréés pour l'occasion. Quant à la sainte ampoule, celle de saint Remi étant à Reims, elle est remplacée par l'huile céleste de Marmoutier, réputée avoir guéri saint Martin.

"Que le roi vive dans l'éternité"

Afin de prévenir un risque d'assassinat, Henri arrive à Chartres non pas la veille, mais une quinzaine de jours avant son sacre du 27 février 1594.

Absents des lieux, les pairs de France, laïcs et ecclésiastiques, sont néanmoins tous représentés à la cérémonie, qui commence par les serments à l'Église et au royaume. Henri innove en y ajoutant le serment à l'ordre du Saint-Esprit — qu'il ne prête que le lendemain. Une fois effectués les préalables de l'enlèvement de la tunique, des chausses, des éperons et de l'épée, vient l'onction du roi agenouillé. L'huile céleste est appliquée sur sa tête, puis sa poitrine, ses omoplates, ses épaules et ses entre-coudes. Chaque onction est ponctuée par l'archevêque d'un *Ungo te in regem* ("Je t'oins pour la royauté"). Henri est ensuite paré des gants du sacre, de l'anneau royal, du sceptre et de la main de justice.

Les douze pairs de France entourent alors le souverain et déposent la couronne sur sa tête, puis l'accompagnent sur l'estrade afin de le présenter à l'assistance. L'évêque de Chartres, ainsi que chacun des pairs, prononcent alors le rituel *« Que le roi vive dans l'éternité! »*, avant que la foule réponde par un *« Vive le roi! »*. Henri IV étant sacré, la grand-messe du couronnement peut alors commencer. **É. L.**

L'épopée glorieuse des bâtisseurs

Étalée sur près de trois siècles, la construction des cathédrales nécessita des chantiers gigantesques. Elle fut l'œuvre d'hommes d'exception, portés par l'enthousiasme et la foi d'une époque.

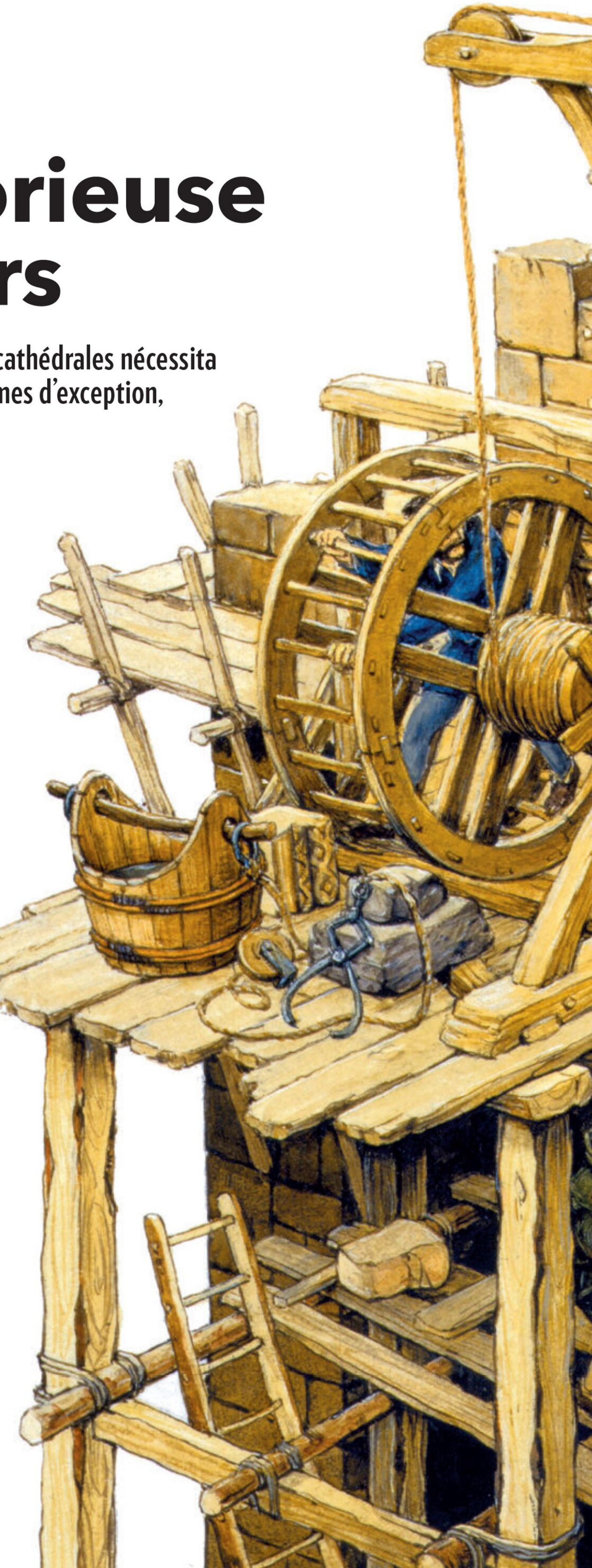
Par Olivier Maulin

Le deuxième dimanche de juin 1144 eut lieu la consécration du nouveau chœur de l'abbatiale de Saint-Denis, église emblématique des rois de France, où, depuis plusieurs siècles déjà, ils étaient inhumés. Outre le roi Louis VII et les pairs du royaume, l'abbé Suger, maître d'ouvrage de la rénovation, avait convié les archevêques et les évêques de Sens, Senlis, Soissons, Chartres, Reims et Beauvais… Ces derniers eurent très vite l'idée d'égaler cette réalisation prodigieuse. Le mouvement ogival, que l'on appellera plus tard *« gothique » (lire page 66)*, était lancé.

Jusqu'au milieu du XIVe siècle, des millions de tonnes de pierre furent extraites des carrières, façonnées et transportées sur des chantiers pharaoniques, où s'élevèrent lentement des monuments défiant la raison par leur taille et leur superficie : 7700 mètres carrés pour la cathédrale d'Amiens — qui pouvait ainsi accueillir l'ensemble des 10000 habitants de la cité —, 48 mètres de hauteur de voûte pour Beauvais (dont la flèche s'effondrera), 142 mètres de hauteur pour la flèche de la cathédrale de Strasbourg… Rien qu'en France, ce furent quatre-vingts cathédrales, cinq cents grandes églises et des milliers d'églises paroissiales qui sortirent alors de terre.

La légende s'est très vite emparée de cette séquence glorieuse, qui a fait de ces constructions féeriques l'œuvre collective de tout un peuple. La réalité est plus nuancée. Stimulés par la foi et la poussée de dévotion mariale de leur époque, les contemporains manifestent, en effet, dans leur grande majorité, un engouement incontestable pour ces gigantesques chantiers. Ceux-ci n'en furent pas moins lancés et supervisés par des hommes d'exception.

Depuis le IVe siècle, l'Église est organisée autour de l'évêque, investi d'un pouvoir de juridiction sur un ➤



Ouvriers et spécialistes travaillant sur un chantier de cathédrale. Illustration de Philippe Fix.

LEONARD DE SELVA / BRIDGEMAN IMAGES

Le roi Dagobert et la construction de Saint-Denis (630). Enluminure du XIVe siècle.

AKG-IMAGES / BRITISH LIBRARY

territoire calqué sur l'organisation administrative impériale : le diocèse. La cathédrale est l'église de ce diocèse et abrite le siège de l'évêque, la *cathedra*. L'évêque est ainsi le premier concerné par la rénovation de "son" église. Aussi bien à l'époque romane qu'au début de l'époque gothique, c'est lui qui prend la décision de bâtir une nouvelle cathédrale. Les raisons ? L'ancienne lui semble vétuste et n'est plus assez grande pour accueillir les fidèles que la démographie a multipliés.

Ouvriers payés à la tâche

Dès la fin du XIIe siècle, le rôle de l'évêque diminue au profit du chapitre, qui, l'aidant à administrer son diocèse, a fini par bénéficier d'une large autonomie, contrôlant notamment la fabrique, l'organisme financier qui s'occupe de la construction et de l'entretien des monuments. Les chanoines de la fabrique conservent les dessins, les études préparatoires et les maquettes qui guident les travaux. Apparue au XIIIe siècle sous le nom d'"œuvre de Notre-Dame", la fabrique de Strasbourg est une des rares à subsister encore aujourd'hui sous une forme pratiquement inchangée.

Vers la fin du Xe siècle, le métier d'architecte avait disparu. Seuls les hommes de terrain avaient conservé certains savoirs. Les maîtres d'ouvrage, des hommes d'Église pour la plupart férus de culture antique, s'étaient alors improvisés maîtres d'œuvre, s'inspirant des monuments antiques ou de ceux de l'Antiquité tardive. Toutefois, dès la seconde moitié du XIe siècle, du fait de la multiplication des chantiers, le métier a refait surface. Il finira par inventer le gothique, cet art révolutionnaire qui fera de la cathédrale la transcription terrestre du monde céleste.

Peu de plans ou d'esquisses sont parvenus jusqu'à nous, si ce n'est un carnet de notes du XIIIe siècle, celui de l'architecte Villard de Honnecourt *(lire page 114)*, publié au XIXe siècle par Jean-Baptiste-Antoine Lassus, restaurateur, avec Viollet-le-Duc, de Notre-Dame de Paris. Ce carnet montre l'intérêt de son auteur pour tous les problèmes de son temps et ses profondes connaissances en mécanique — par exemple concernant les appareils de levage —, en géométrie, en trigonométrie mais aussi en dessin, en charpente et en objets

La comptabilité des chantiers atteste que l'ouvrier ne travaillait que cinq jours par semaine. Comme aujourd'hui.

d'ameublement. Traversant l'Europe de chantier en chantier, il dessinait les édifices, bien sûr, mais aussi les animaux — y compris des lions aperçus dans des ménageries —, les arbres et autres végétaux. Ses croquis servaient probablement de modèles aux sculpteurs des cathédrales avec qui il travaillait. Il mit aussi au point un certain nombre de ces petites inventions dont le Moyen-Âge était très friand, comme un chauffe-mains portatif destiné à être placé derrière l'autel.

Le chantier d'une cathédrale requiert des centaines d'ouvriers de tous les métiers: tailleurs de pierre, sculpteurs, maçons, plâtriers, mortelliers — qui brisent les pierres pour en faire du ciment —, couvreurs, échafaudeurs, appareilleurs, forgerons, charpentiers, plombiers, verriers. Sans oublier les carriers, qui, loin du chantier, travaillent, dans des conditions particulièrement difficiles, à extraire les pierres du sol. Acheminées sur des charrettes tirées par des bœufs ou par voie fluviale, ces pierres sont stockées avant d'être hissées sur les échafaudages pour être maçonnées ou sculptées. Payé à la tâche, l'ouvrier qui dégrossit la pierre appose sa marque sur chaque bloc terminé, de manière à ce que l'on puisse vérifier la qualité de son travail. Il y grave une figure géométrique, une croix, un marteau stylisé, une lettre: c'est ce que l'on appelle la marque du tâcheron.

Truelles, niveaux et fils à plomb

La nouvelle cathédrale s'édifiait généralement sur l'ancienne, que l'on détruisait à mesure que les travaux avançaient. On pouvait ainsi continuer à célébrer le culte pendant toute la durée du chantier. Ce dernier s'arrêtait les dimanches et jours fériés. On a oublié que le Moyen-Âge est une des civilisations qui offrit le plus de jours fériés à ses paysans et à ses ouvriers. Les fêtes étaient souhaitées par l'Église, qui organisait tout au long de l'année des cérémonies grandioses et gratuites. La comptabilité des chantiers atteste que l'ouvrier ne travaillait pas plus de cinq jours par semaine et arrêtait le travail la veille de la trentaine de jours chômés que comptait l'année.

Tout chantier avait sa hiérarchie. Tout en bas, il y avait le manœuvre, également appelé aide, serviteur ou valet. C'était souvent un paysan déraciné, un serf en fuite ou un marginal de la ville. Au service de l'ouvrier spécialisé, maçon ou tailleur de pierre, il pouvait cependant, par son travail et son talent, s'élever dans l'ordre des métiers et se spécialiser.

Le maçon posait les pierres, élevant ainsi la cathédrale avec patience. On le représente sur les vitraux ou sur les enluminures avec ses attributs: la truelle, le niveau et le fil à plomb. En hiver, dans les pays froids, il recouvrait le sommet des murs de fumier et quittait le chantier jusqu'au printemps, pour échapper au gel. Parfois, lorsqu'il savait également tailler, il demeurait sur place, travaillant alors essentiellement dans la loge, qui était en quelque sorte la "baraque de chantier" de l'époque. C'est dans cette loge, généralement bâtie en bois, que le maçon et le tailleur de pierre cherchaient leurs outils le matin, prenaient leurs repas, se reposaient quand il faisait trop chaud. C'est là également qu'ils continuaient d'œuvrer lorsqu'il pleuvait. La loge devint alors bien vite le lieu où l'on parle "métier", où l'on partage ses connaissances, où l'on échange ses petits secrets techniques, que l'on aura de plus en plus tendance à vouloir garder entre soi.

Vers la fin du XIII[e] siècle, le grand mouvement d'enthousiasme et de piété à l'origine des cathédrales s'essouffle. Les prédicateurs dénoncent les églises qui se vident et l'ignorance des articles de la foi par les croyants. La prospérité s'achève, les communes s'endettent et voient leur autonomie menacée par l'administration royale, qui commence son long travail de centralisation. En 1337, commence la guerre de Cent Ans. Les bâtisseurs vont délaisser les cathédrales inachevées pour construire des enceintes fortifiées et des châteaux forts sans grâce. Au beau Moyen-Âge des cathédrales va succéder celui de la peste et de la famine. Mais les cathédrales survivront. Sept siècles plus tard, alors que la civilisation s'abîme de nouveau, toujours droites et majestueuses, elles nous rappellent ce dont est capable un peuple enthousiaste, structuré par sa foi et ses belles croyances. ●

À lire ***Les Bâtisseurs de cathédrales****, de Jean Gimpel, Seuil (1958, nombreuses rééditions).*

LE FINANCEMENT DES CHANTIERS

La plupart du temps, l'évêque ne s'occupe que de la partie financière des chantiers, engageant une partie des ressources ordinaires de son diocèse et donnant de sa fortune personnelle — quand il en a une. Toutefois, les revenus ordinaires n'y suffisant généralement pas, il doit faire appel à la générosité des laïcs, notamment des commerçants enrichis, sommés de se délester d'une partie de leurs gains *« pour le salut de leur âme »*. On retrouve les traces de ces dons sur de nombreux vitraux mettant en scène la vie du saint patron de la corporation donatrice ou l'activité de ses membres (drapiers, tonneliers, charpentiers, fourreurs, etc.). O. M.

Dans les pas des compagnons…

Issu des communautés ouvrières formées sur les chantiers, le compagnonnage a tissé un édifice invisible où s'entretiennent culte du métier, de la transmission, et de l'entraide. Retour sur une extraordinaire saga.

Par Philippe Maxence

Avant d'être un monument, toute cathédrale a d'abord été un chantier, peuplé d'*« oeuvriers »* — pour reprendre la formule de l'historien François Icher. Au centre de chaque chantier, un bâtiment de taille variable où se prenaient les ordres et les consignes, mais qui servait aussi de lieu de travail, d'abri en cas de mauvais temps, de local de rangement et de centre de formation : la loge.

Aussi diverses que les chantiers, ces loges s'appuient toujours sur la même hiérarchie : le maître, les compagnons et les apprentis. Au premier revient le devoir de transmettre son art aux futurs aspirants, dont le temps de formation s'étend sur cinq à sept ans. Un enseignement gratuit… six à sept siècles avant Jules Ferry ! Outre la formation reçue, l'apprenti reçoit des gages ; et la loge se doit d'assurer son gîte et son cou-

Compagnons du devoir sur le chantier de Notre-Dame de Paris.

KRAN RIDLEY/GETTY IMAGES

vert. À terme, il y sera accueilli comme compagnon, mais il pourra aussi partir vers d'autres horizons. Au fil du temps, les loges vont ainsi définir une communauté d'hommes et de métiers au-delà de leurs locaux d'origine à l'ombre des grandes cathédrales. Une communauté qui vit, travaille et s'organise selon les différents métiers, régis par des codes, des coutumes et des signes distinctifs.

Cette communauté de métiers est-elle à l'origine du compagnonnage, qui a perduré jusqu'à nos jours? Il est difficile de confirmer une lignée directe entre les compagnons bâtisseurs de cathédrales et leurs lointains descendants, organisés aujourd'hui autour de l'Union compagnonnique des compagnons du tour de France des Devoirs unis, l'Association ouvrière des compagnons du devoir et du tour de France, et la Fédération nationale compagnonnique des métiers du bâtiment.

Mais ces derniers et leurs ancêtres médiévaux communient bien dans un même esprit: *« la main est sacrée »* — amour du travail bien fait, souci de transmettre un savoir-faire et un savoir-être, esprit communautaire fondé sur le métier et l'entraide… En outre, les légendes constituant encore aujourd'hui le patrimoine symbolique du compagnonnage renvoient indirectement à l'ère médiévale, époque où s'effectua un transfert symbolique de la construction de la cathédrale à celle du temple de Jérusalem sous le roi Salomon. Dans le légendaire compagnonnique, ce dernier est d'ailleurs considéré comme l'un des pères fondateurs — avec Hiram, Maître Jacques et le Père Soubise. Les croisades ont-elles servi de lien avec ce passé biblique?

"La main est sacrée"

Le compagnonnage est pour la première fois officiellement évoqué en 1501, dans un arrêt du parlement de Paris interdisant la confrérie des maçons et des charpentiers. Mais il n'apparaîtra vraiment au grand jour qu'en 1655, à la faveur de sa condamnation par la Sorbonne, dénonçant, sous le prétexte de défendre la religion, son organisation secrète, ses rituels d'initiation et ses buts.

Pourtant, comme le souligne Bernard de Castéra, auteur d'une thèse sur la pédagogie du compagnonnage, *« loin d'être une profanation des mystères par l'esprit matérialiste »*, les rituels compagnonniques sont en réalité *« une sacralisation de la vie professionnelle, assimilée à une liturgie dont les buts sont l'élévation de l'homme tout entier, corps et âme »*.

Motif de cette incompréhension: si, à partir du XVI[e] siècle, les compagnons commencent à être mal vus, c'est que l'esprit même présidant au compagnonnage est devenu incompréhensible à la modernité naissante. Désormais, la main n'est plus considérée comme esprit, mais ravalée au rang d'un simple outil. À quoi va s'ajouter la sclérose progressive de l'institution corporative. À ses débuts, celle-ci partageait avec le compagnonnage une même vision reposant sur une communauté morale et spirituelle vouée à la transmission du métier. Mais contrairement à lui, le système corporatif s'est peu à peu figé dans une vision étroitement hiérarchique, débouchant sur l'en-

1501

C'est l'année où, pour la première fois, le compagnonnage sera officiellement évoqué, dans le cadre d'un arrêt du parlement de Paris interdisant la confrérie des maçons et des charpentiers.

Tailleurs de pierre travaillant à la restauration de Notre-Dame en 2012.

SERGE POUZET/SIPA

tretien de rentes de situation. Ainsi, dès le XVII[e] siècle, l'accès à la maîtrise résulte-t-il de moins en moins de la seule compétence professionnelle, et de plus en plus d'un privilège se transmettant de père en fils, s'achetant au besoin.

L'organisation professionnelle s'embourgeoise. Elle finira par en mourir, recevant le coup de grâce de la loi Le Chapelier (1791), qui, au début de la Révolution française, interdit les corporations.

Fraternité ouvrière et esprit de famille

Fraternité strictement ouvrière, le compagnonnage a continué, quant à lui, de s'organiser et de se répandre. L'entraide n'est pas le seul objectif poursuivi. Il s'agit d'abord d'apprendre, de pratiquer et de transmettre un même métier. Occupant une place centrale, ce métier partagé ne relève pas seulement de la technique, mais aussi d'une certaine conception morale qui n'a rien d'abstrait. Un charpentier ne développe pas en effet les mêmes qualités qu'un forgeron ou un maçon. Ces métiers ne conduisent pas au même type d'hommes, mais implique une forme particulière de rapport aux autres, que le tour de France, effectué par l'aspirant, va enraciner en lui grâce à cette formation professionnelle reçue d'étape en étape.

Ces voyages initiatiques offrent l'occasion d'entrer plus avant dans l'univers des compagnons, de leurs codes et de leurs règles de langage, leur sens actif de la solidarité. À chaque étape, le voyageur trouve un gîte chez la "mère", autrefois une aubergiste agréée après enquête; aujourd'hui, par extension, la maison du compagnonnage, où doit régner un véritable esprit de famille. L'aspirant, formé par des compagnons, doit assurer un premier travail difficile, puis devra réaliser son propre chef-d'œuvre pour être reçu à part entière comme compagnon. Son chef-d'œuvre? Un travail gratuit, mené pour l'amour de l'art, faisant appel aussi bien à des qualités techniques qu'humaines et devant refléter la volonté de perfectionnement de l'homme de métier. Dès lors, il ne s'agit pas seulement de réaliser ce chef-d'œuvre pour accéder au grade de compagnon; il faut aussi posséder en permanence les qualités humaines et morales que requiert le métier.

Il est difficile pour un étranger au compagnonnage de résumer ces étapes initiatiques et plus encore leur portée. Jean Bernard, dit "la Fidélité d'Argenteuil", l'un de ses rénovateurs dans la seconde partie du XX[e] siècle, écrit à son sujet: *« Du métier, il retient tout ce qui peut, aux différents âges de la vie, concourir à la formation de l'homme: persévérance et goût du perfectionnement (aspirant), discipline et possession de soi (compagnon), plénitude de la conscience et sollicitude envers les jeunes (compagnon-fini), souci d'une pérennité des valeurs ouvrières et prise de conscience d'une vocation sociale (maître d'œuvre). »*

Au début du XX[e] siècle, dans son livre sur l'histoire du compagnonnage, l'historien Étienne Martin Saint-Léon estimait que celui-ci était en voie d'extinction définitive. Lourde erreur. Un siècle plus tard, en ce début du XXI[e] siècle, le compagnonnage est toujours vivace, formant une élite ouvrière associant qualités techniques et qualités humaines, au point, en 2010, d'avoir été inscrit au patrimoine culturel immatériel de l'humanité par l'Unesco. À sa manière et dans la diversité de ses métiers, le compagnonnage forme une cathédrale invisible où l'on a le culte du métier, de la transmission vivante, de l'entraide et de la perfection. ●

2010

C'est l'année où le compagnonnage a été inscrit au patrimoine culturel immatériel de l'Unesco.

*À lire "**Le Compagnonnage**", de Bernard de Castéra, Puf, coll. "Que sais-je?", 128 pages, 9 €.*

LE PETIT LÉONARD,
le magazine d'initiation à l'art dès 8 ans !

52€/AN POUR 11 NUMÉROS AU LIEU DE ~~72,00€~~

JE COMMANDE SUR **WWW.FATON.FR**

AVEC LE CODE LEOEXT23

Illustration de 1898 célébrant l'abbé Suger.

HERITAGE-IMAGES / THE PRINT COLLECTOR / AKG-IMAGES

L'abbé Suger, bâtir pour la gloire de Dieu

"Inventeur" de l'art gothique, dont il a fait de l'abbaye de Saint-Denis la première vitrine, l'abbé Suger (1080-1151) occupe une place centrale dans la chrétienté médiévale. Portrait.

Par Maxime Coupeau

11 juin 1144. L'effervescence gagne le parvis de l'abbaye de Saint-Denis. Sa Majesté Louis VII fait son entrée au bras de sa royale épouse, Aliénor d'Aquitaine. À leurs côtés, un long cortège d'évêques, d'abbés et le légat du pape. Venu consacrer le chœur et l'avant-nef de Saint-Denis, Louis est ébloui devant ce spectacle qu'il n'avait jamais vu auparavant. D'imposantes croisées d'ogives surplombent une forêt de colonnes en pierre, elles-mêmes inondées par les lumières colorées des vitraux. Le roi Louis VII est, selon les écrits de ses chroniqueurs, subjugué par cette *« architecture de lumière »*.

Aux côtés du roi, raconte le médiéviste Michel Bur, se tient *« un homme qui reste modeste tout en étant conscient du prestige de sa fonction »*. Cet homme, c'est Suger, l'abbé de Saint-Denis. Vêtu de sa robe de moine, les mains jointes en prière, avec sa crosse abbatiale, l'ecclésiastique voit sa *« propre carrière d'homme d'Église se dérouler de bas en haut de sa basilique »*, note l'historienne Françoise Gasparri, spécialiste de la culture écrite du haut Moyen Âge. Alors âgé d'une soixantaine d'années, Suger est à l'apogée de sa pieuse existence.

C'est lui, en effet, qui a pensé les plans et supervisé cet énorme chantier aboutissant aux prémices d'un nouveau procédé architectural : la croisée d'ogives, qu'on appellera bientôt *opus francigenum*. Le début du "gothique".

"Un homme de sagesse, de diligence et d'application"

Retour aux sources. *« Cet homme petit de corps et de famille, poussé par sa double petitesse, refusa dans sa petitesse d'être petit »*, est-il écrit comme épitaphe sur son tombeau. Né en 1080, orphelin de mère et d'une famille de serfs, Suger est d'abord un homme aux multiples responsabilités, dans cette France du XII^e^ siècle en pleine expansion : administrateur des biens de l'Église de Berneval (Seine-Maritime), puis de Toury (Eure-et-Loir), diplomate influent au service du pape Pascal II, conseiller politique avisé auprès du roi Louis VI et de sa descendance…

Sa vie est aussi marquée par ses fonctions d'historiographe, de prévôt et même de régent du royaume de France à l'aube de la deuxième croisade. Mais toute sa vie, Suger n'aura eu, d'abord, qu'un seul but : assurer la "grandeur" de l'abbaye de Saint-Denis, où son père le confie, en 1090, alors qu'il n'a que 10 ans. Témoignage de l'essayiste François Huguenin : *« Il y a chez lui* […] *une identification de sa destinée à celle de l'abbaye, avec laquelle il se confond. »*

À Saint-Denis, le jeune religieux découvre et applique avec rigueur la règle de saint Benoît, de la *patria potestas*. Là-bas, il parfait ses connaissances patristiques, de l'Écriture sainte ainsi que sa culture antique, se plonge dans les écrits d'Horace, de Juvénal et de Virgile. Aux côtés de son mentor, l'abbé Adam, il découvre les racines et les liens forts de son abbaye avec la famille royale, remontant au temps des Mérovingiens. Liens, que, très vite, il entend renforcer pour la prospérité de l'abbaye.

En 1122, Suger prend en main la direction de la congrégation religieuse de Saint-Denis. Sous sa délégation, il entreprend de réformer le fonctionnement interne de son abbaye, tant sur un plan spirituel que domanial. Sa démarche est saluée par ses contemporains, qui dressent le portrait d'un homme *« de sagesse, de diligence, d'application et de compétence »*. Suger instaure aussi un office hebdomadaire de la Vierge et de saint Denis. Son passage à la tête de l'abbaye est également marqué par l'aide apportée aux plus nécessiteux et à la défense de la loi de Dieu face à des seigneurs peu scrupuleux et violents.

Mais de l'exceptionnel passage de Suger à Saint-Denis, l'histoire, on l'a dit, retient d'abord sa pépite : son rôle fondateur pour l'art gothique, tel qu'on l'appellera plus tard. C'est lui qui décide de la construction de son avant-corps massif. Lui encore qui ordonne l'érection de hautes chapelles surmontées d'une tour et du chevet en pierre pour accueillir les reliques. Cette "abbaye moderne" se démarque aussi du roman par ses suites de vitraux, ses colonnes sculptées à l'effigie des saints et son autel dominé par sa grand-croix.

Le rêve de Suger d'en faire l'"abbaye des rois" verra le jour en 1129, lorsque *« Saint-Denis,* rappelle l'historien médiéviste Jean Dufour, *se voit reconnaître le titre de nécropole officielle des rois de France. »* L'art ogival étant reconnu, à cette occasion, comme le nouvel art royal. S'étendant, par la suite, au reste de la France et de l'Europe *(lire page 66)*. ●

1129

C'est l'année où l'abbaye de Saint-Denis, premier chef-d'œuvre de l'art gothique, initiée par l'abbé Suger, s'est vu reconnaître le titre de nécropole officielle des rois de France.

Villard de Honnecourt, maître d'œuvre voyageur

Plans d'architectes, détails de sculptures, ornements de décors et scènes religieuses se mêlent dans le carnet de voyage de Villard de Honnecourt, grand et méconnu constructeur du XIIIe siècle à l'extraordinaire inventivité.

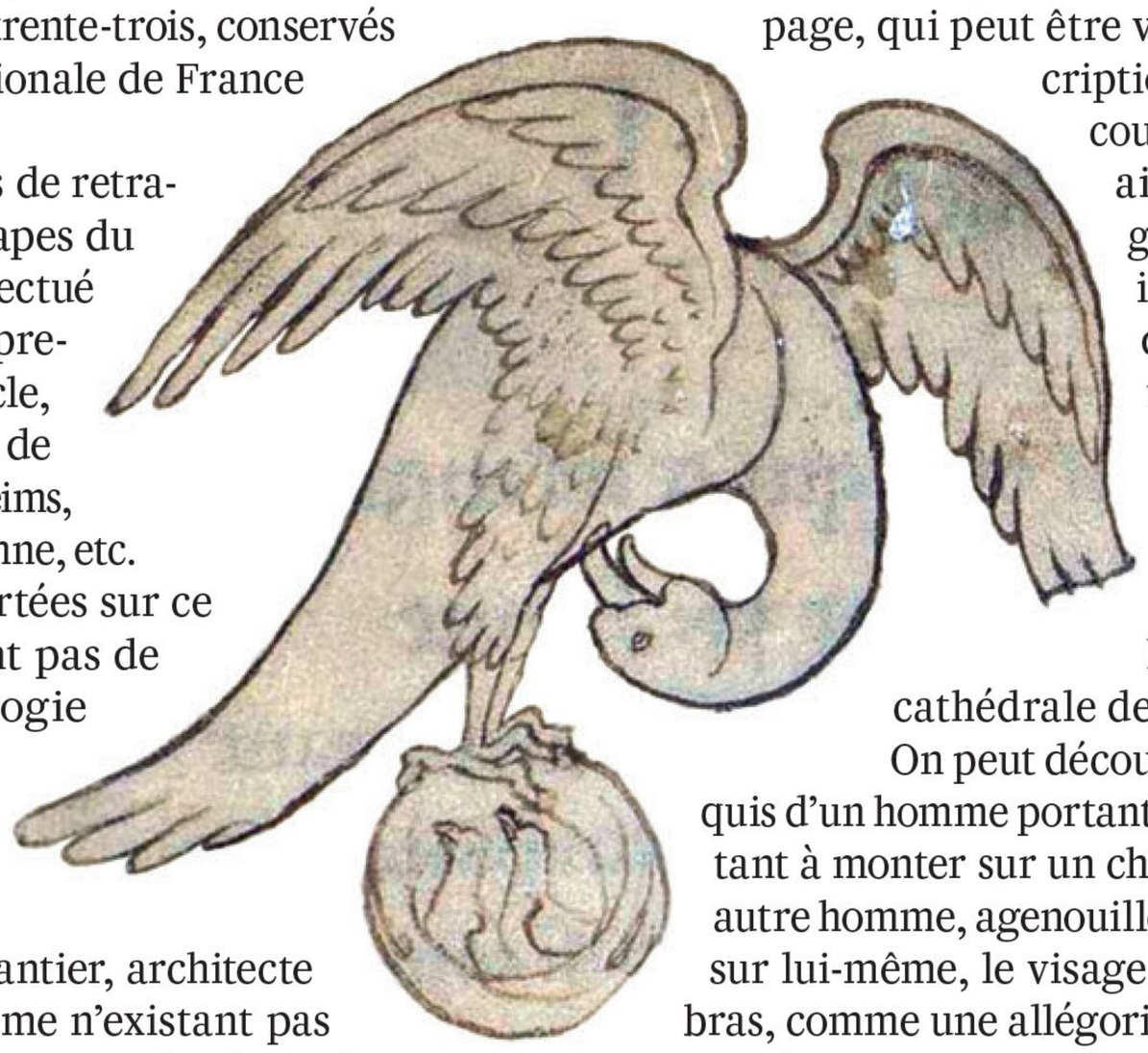
Par Noëlle Joly

De Villard de Honnecourt, maître d'œuvre né vers l'an 1200 près de Cambrai, en Picardie, dont on ne dispose d'aucun portrait. Seul nous est resté un petit carnet empli de minutieux croquis : recettes de métier, d'idées notées tout au long de ses voyages, de chantier en chantier, de cathédrale en cathédrale… Du parchemin d'origine, utilisé sur chaque face, nombre de feuillets ont disparu, mais il en reste trente-trois, conservés à la Bibliothèque nationale de France (BnF).

Ceux-ci ont permis de retracer les différentes étapes du voyage initiatique effectué par Villard durant le premier tiers du XIIIe siècle, apogée du gothique : de Vaucelles à Cambrai, Reims, Laon, Chartres, Lausanne, etc.

Les indications portées sur ce carnet ne permettent pas de donner une chronologie exacte, ni de définir sa fonction avec certitude. Était-il concepteur de plans, géomètre, chef de chantier, architecte avant la lettre, ce terme n'existant pas encore, ou maître d'œuvre, selon l'appellation en usage à l'époque? Sans doute un peu tout cela.

Une certitude : quel que soit le domaine abordé, Villard privilégie le dessin pour exprimer ses idées. Sur la première page du carnet sont ainsi dessinés un pélican, symbole du sacrifice, emblème chrétien, accompagné de deux oisillons ; au centre, un personnage mitré, assis, portant une crosse et effectuant un geste de bénédiction, voisine avec une chouette, oiseau associé à la sagesse. Au bas de ce même feuillet, une pie, perchée sur une sorte de stèle, portant dans son bec une croix, se penche vers un personnage accroupi, créature démoniaque dotée de cornes, aux mains griffues… À cette page, qui peut être vue comme la transcription imagée d'un parcours spirituel, succède ailleurs une mise en garde contre l'orgueil, illustrée par le dessin d'un cavalier jeté à terre par sa monture. Ce motif constituant la reproduction fidèle d'un bas-relief sculpté à l'extérieur de la cathédrale de Chartres.



On peut découvrir plus loin le croquis d'un homme portant une épée et s'apprêtant à monter sur un cheval. À ses côtés, un autre homme, agenouillé, est replié en boule sur lui-même, le visage dissimulé dans son bras, comme une allégorie du chagrin.

Nombreux sont aussi les croquis faisant référence aux problèmes techniques auxquels étaient confrontés les constructeurs, et exposant les solutions pratiques pour les résoudre. Sont ainsi détaillés avec des schémas la façon de vérifier l'aplomb d'un élément hors de portée, telle une clé de voûte ou la flèche d'une église, les moyens à employer pour

DR (2)

élever de lourdes charges ou encore la marche à suivre pour construire un pont de bois.

Plusieurs pages sont consacrées à ce que Villard nomme *«l'art d'isométrie»* : comment construire ou vérifier un angle droit, dessiner un triangle équilatéral, un carré, un rectangle d'or, retrouver le développé d'un arc de cercle…

Personnages énigmatiques

Bien souvent les connaissances indispensables aux bâtisseurs pour "œuvrer" se cachent sous des représentations énigmatiques, cavaliers, personnages et autres motifs, qui constituent autant de figures mnémotechniques, tout comme les dessins d'animaux ou d'hommes sur les cartes du ciel devaient permettre de se souvenir de la disposition des étoiles. C'est ainsi qu'un croquis représentant quatre individus nus, aux rotules curieusement accentuées, placés dans une grille de construction basée sur le carré coïncide très exactement avec… le plan de la tour de Laon relevé sur une autre page.

Comme le souligne l'historien et architecte Roland Bechmann, ce carnet reflète à sa manière l'effort de vulgarisation des techniques caractéristique du XIII[e] siècle, période de grande effervescence intellectuelle, où certains réfléchissent déjà au mouvement perpétuel et à la façon de *«faire tourner une roue par elle seule»*.

Croquis de Villard de Honnecourt. Page de gauche, le pélican, emblème du sacrifice et de la charité.

Parmi les multiples dispositifs ingénieux évoqués dans le manuscrit de Villard figure la description d'une chaufferette, qui pourrait être à l'origine de la suspension servant à maintenir horizontaux les compas de marine, dite "à cardan", attribuée à Jérôme Cardan, inventeur italien du XVI[e] siècle. Destiné à assurer le confort d'un ecclésiastique de haut rang dans une église glaciale, son mécanisme, enfermé dans une pomme de cuivre mobile, permettait au poêlon central de rester horizontal en toute circonstance.

Toujours dans ce registre de l'invention, à noter encore des dispositifs insolites, tel un oiseau buvant le liquide d'une coupe ou encore un ange placé au sommet d'une église suivant la trajectoire du soleil. ●

Notre-Dame, Puy-en-Velay

PHOTOS : ANDBZ/ABACA (10) - CW IMAGES/ALAMY STOCK PHOTO

Les cathédrales, trésors de France

Voyage au cœur de nos plus belles cathédrales, hors Notre-Dame de Paris. Un trésor patrimonial et religieux unique au monde, marquant notre territoire et notre civilisation de manière indélébile.

Par Sabine Dusch

AUVERGNE - RHÔNE-ALPES

Notre-Dame, Le Puy-en-Velay

« Je suis noire mais je suis belle, filles de Jérusalem! » Érigée au Xe siècle, vénérée pour sa Vierge noire, cette église à coupoles aux magnifiques peintures, mélange d'influences italiennes, byzantines et mozarabes, est dressée sur un rocher ; il faut gravir 130 marches pour l'atteindre.

Notre-Dame-de-l'Assomption, Clermont-Ferrand

Ses travaux commencent en 1248 sur le plan d'une église à cinq nefs. La pierre de Volvic lui donne une couleur sombre qui lui vaudra d'être surnommée *« Cathédrale des charbonniers »* par les Goncourt. Elle est achevée au XIXe siècle, sous l'impulsion de Viollet-le-Duc, qui lui ajoute trois travées, un portail et les flèches ouest.

Saint-Jean-Baptiste, Lyon

Nommée aussi primatiale (siège du primat des Gaules), sa construction s'échelonne de 1175 à 1481. Derrière son superbe portail, elle a pour particularité de posséder une horloge astronomique, d'avoir couronné un pape en 1316 et accueilli le mariage d'Henri IV avec Marie de Médicis en 1600.

Saint-Étienne, Sens

Saint-Étienne, Auxerre

Saint-Jean-Baptiste, Lyon

PHOTOS : SCHÜTZE/RODEMANN/AKG-IMAGES - TOONM8/ALAMY STOCK PHOTO - MATHIEU PATTIER/OUEST FRANCE/MAXPPP

BOURGOGNE - FRANCHE-COMTÉ

Saint-Bénigne, Dijon

Son histoire commence en 511 avec l'édification d'une crypte destinée à recevoir le corps d'un saint surnommé Benignus. Cette basilique carolingienne fut détruite en 1137 et reconstruite à partir de 1280 en gothique. À noter: sa flèche de 93 mètres (ajoutée en 1896) et sa crypte dévoilant la rotonde romane, construite en 1002 et découverte en 1843.

Saint-Étienne, Auxerre

De son édifice roman primitif (début XI[e]) reste une crypte dotée d'une fresque unique dans l'iconographie chrétienne : un Dieu à cheval. Romane en 1023, elle sera reconstruite en 1543 pour devenir la flamboyante d'aujourd'hui, en tuiles roses et bistre.

Saint-Étienne, Sens

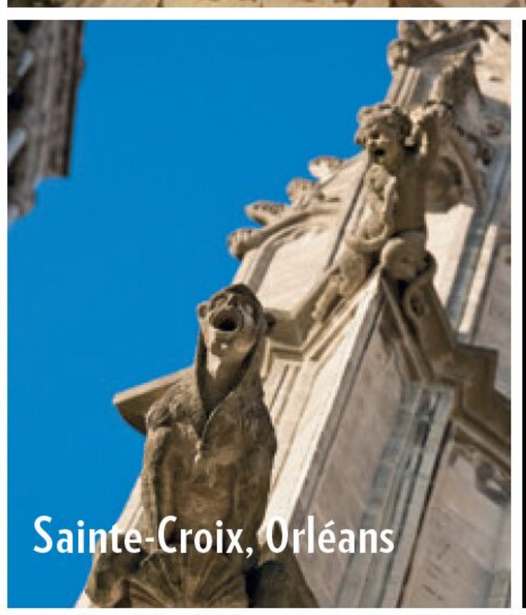
Mère de Notre-Dame, première cathédrale gothique de France, elle s'élève en même temps que la basilique Saint-Denis (1130-1550). Consacrée en 1164, elle est alors la seule cathédrale gothique au monde. Saint Louis s'y maria en 1234. En 1839, Victor Hugo s'exprime en ces termes devant le mausolée royal où reposent tous ceux qu'il cite — excepté Louis XVI: *« Sous ce marbre, il n'y a pas seulement le fils insignifiant de Louis XV, il y a Louis XVI, Louis XVIII et Charles X, c'est-à-dire la race de Saint Louis éteinte et résumée en trois rois, le roi décapité, le roi exilé et le roi chassé. »*

CATHÉDRALES DE TOUS LES RECORDS

- **Rouen** La plus haute de France,
- **Amiens** La plus vaste,
- **Chartres** le plus grand ensemble de vitraux du XIII[e] siècle au monde,
- **Strasbourg** Une horloge astronomique du XIII[e] siècle unique au monde,
- **Metz** 6500 mètres carrés de vitraux, les plus grandes verrières d'Europe,
- **Beauvais** Le plus haut chœur de France,
- **Reims** Le plus grand nombre de statues au monde.

Notre-Dame, Chartres

Saint-Corentin, Quimper


Sainte-Croix, Orléans

Saint-Étienne, Bourges

PHOROS : JORGE TUTOR/ALAMY STOCK PHOTO - DE NOYLLE/GUDONG/AKG-IMAGES - GUILLOT/CDA/AKG-IMAGES - JOHN KELLERMANN/ALAMY STOCK PHOTO

Saint-Lazare, Autun

Œuvre majeure de l'art clunisien (1120-1130), destinée aux nombreux pèlerins venus se recueillir sur les reliques de saint Lazare, elle a conservé son magnifique tympan, ainsi que sa flèche de 80 mètres datant du XV[e] siècle.

BRETAGNE

Saint-Corentin, Quimper

Commencé en 1240, terminé au XIX[e] siècle, ce joyau breton est célèbre pour ses deux tours de 76 mètres qui encadrent un portail flamboyant. En 1854, l'évêque voulut rehausser les flèches et lança le fameux *« sou de Saint-Corentin »*, les fidèles étant invités à donner un sou par an pendant cinq ans. En 1856, les flèches étaient lancées.

Saint-Pierre, Nantes

Bâtie de 1434 à 1893, son gothique rayonnant se manifeste avec élégance. L'œuvre du XV[e] siècle est tout entière dans sa nef ; ses voûtes sont plus hautes que celles de Notre-Dame de Paris.
Sa crypte abrite le tombeau des parents d'Anne de Bretagne.

Saint-Samson, Dol-de-Bretagne

Élevée sur les ruines de la cathédrale romane incendiée par Jean sans Terre en 1203, reconstruite du XIII[e] au XVI[e] siècle, elle constitue un spécimen massif d'architecture gothique normande. Son chœur est dessiné selon un plan rectangulaire tout à fait rare.
À voir aussi : un siège épiscopal.

CENTRE - VAL-DE-LOIRE

Notre-Dame, Chartres

C'est la plus grande de France. Édifié en un temps record entre 1194 et 1230, ce temple marial gothique à l'impressionnant labyrinthe dallé offre 181 représentations de la Vierge et abrite le voile porté par Marie au moment de l'Annonciation. *« Toutes mes impuretés sont tombées d'un coup ! »*, s'est exclamé Charles Péguy à sa vue. Génitrice d'un triomphal gothique, elle abrite 4000 statues ; 5000 personnages figurent sur 2600 mètres carrés de vitraux. Elle possède l'une des plus grandes rosaces au monde au célèbre "bleu chartrain" dû à ses maîtres verriers.

Sainte-Croix, Orléans

C'est en 1601 qu'Henri IV pose la première pierre de l'édifice actuel, qui ne sera achevé que deux siècles plus tard (1829). Elle compte parmi nos cinq plus vastes cathédrales, avec une flèche se dressant à 106 mètres de haut et un nombre impressionnant de gargouilles.

H. CHAMPOLLION/AKG-IMAGES

Notre-Dame, Amiens

6500

C'est le nombre record de vitraux de la cathédrale gothique Saint-Étienne de Metz, l'un des plus vitrés du monde, qui lui vaut le surnom de "Lanterne du bon Dieu".

Saint-Étienne, Bourges

Construit à partir de 1195, c'est un édifice pionnier dans l'architecture gothique, notamment sa rosace. *« Suspendus aux voûtes du chœur* [...] *les chapeaux des cardinaux défunts servent à faire mesurer aux fidèles la durée de l'éternité,* nous apprend *Le Secret des cathédrales. Lorsqu'ils tombent en poussière, alors seulement l'âme du cardinal défunt quitte le purgatoire pour entrer au paradis... »* Les architectes ont multiplié les angles de vue et augmenté les dimensions apparentes pour la doter d'effets de perspective hors normes.

Saint-Gatien, Tours

Érigée entre 1170 et 1547, cette flamboyante et haute gothique hébergeant des gisants affiche une inégalable dentelle de pierre. *« Saint-Gatien est un véritable petit poème archéologique,* soulignent *Les Cathédrales de France. On y voit se dérouler les différentes périodes de l'art gothique, qui y ont laissé chacun leurs caractères distinctifs. »*

Saint-Pierre, Angoulême

Objectif de l'évêque d'Angoulême en 1101, année de sa construction : en faire une *« sculpture vivante »*. Sa façade ornée de 70 personnages en est la pièce maîtresse. Ce chef-d'œuvre roman, coiffé d'un clocher à cinq étages, sera consacré en 1128. En partie reconstruite entre 1866 et 1875, sa coupole, transformée en un dôme surélevé, lui donne un faux air byzantin.

GRAND-EST

Notre-Dame, Reims

Lire page 98.

Notre-Dame, Strasbourg

Chef-d'œuvre absolu du gothique flamboyant (1015-1439), *« prodige du gigantesque et du délicat »* selon Hugo, elle fut l'édifice le plus élevé de la chrétienté jusqu'au XIXe siècle. Son horloge astronomique impressionne. À noter, surtout, sa robe en dentelle de grès rose et sa façade affichant le plus grand livre d'images du Moyen Âge. Le peintre Delacroix fit mouler l'un de ses tympans — la mort de la Vierge —, qu'il plaça près de lui à son dernier souffle.

HAUTS-DE-FRANCE

Notre-Dame, Amiens

C'est *« l'empire absolu de l'élégance suprême »* selon Rodin, une *« bible de pierre »* pour John Ruskin. Du gothique, notamment sa façade, elle est l'archétype le plus achevé et le plus grandiose. Bâtie en soixante-huit ans seulement pour le gros œuvre (1220-1288), elle s'étale sur 8000 mètres carrés au sol et affiche 200000 mètres cubes de volume intérieur, soit deux fois Notre-Dame de Paris! Sa flèche, l'une des plus anciennes en plomb et bois d'Europe, s'élance à 112 mètres ; 4000 statues de bois et 1000 personnages de pierre ornent son intérieur.

Notre-Dame, Laon

Perle du gothique primitif (1155-1235), sa construction dura moins de cinquante ans et sa silhouette aérienne lui vaut le surnom de *« Montagne couronnée »*. Vêtue de blanc calcaire, cette lumineuse est protégée par cinq tours. ➤

UNE FABULEUSE ÉPOPÉE

Sur sa façade se détachent 16 statues colossales de bœufs, témoignage de reconnaissance à l'égard des animaux ayant aidé à transporter les matériaux de construction au sommet de la colline.

Notre-Dame, Senlis

En 1170, c'est l'une des premières à poser une Vierge sur son portail. Étroitement liée à la dynastie capétienne, sa construction se termine au XVIe siècle. Plus longue que l'édifice (76 mètres), sa flèche (78 mètres) fera dire à Gérard de Nerval: *« Un rayon de soleil est venu découper nettement la merveilleuse architecture de la cathédrale. »*

Saint-Étienne, Toul

Édifiée sur trois siècles (1221-1567), la première cathédrale gothique de ce qui était alors l'empire germanique abrite le deuxième plus grand cloître de ce style en France.

Saint-Gervais-et-Saint-Protais, Soissons

Érigée aux XIIe et XIIIe siècles, elle allie gothique primitif et classique, a inauguré l'un des premiers spécimens d'une claire-voie à quatre baies et abrite *L'Adoration des bergers* de Rodin. Envoûté, celui-ci s'exclamera en 1914: *« Il n'y a point d'heures dans cette cathédrale, il y a l'éternité! »*

Saint-Pierre, Beauvais

Lancée en 1225, elle sera un temps la plus haute construction du monde (1567-1573)! Victime de plusieurs effondrements, cette gothique dépourvue de nef, flèche et clocher n'en reste pas moins impressionnante. Et garde un chœur de 49 mètres, estimé le plus haut du monde, ainsi que la plus ancienne horloge à carillon du monde encore en état de marche.

Collégiale Notre-Dame, Mantes-la-Jolie

Fleuron du gothique (1150-1240), sa hauteur sous voûte est supérieure à celle de la basilique Saint-Denis. À ne pas manquer: sa rosace.

Saint-Étienne, Meaux

Son chantier de trois siècles (1170-1540) a accouché d'un édifice majestueux combinant toutes les phases du gothique.

Saint-Pierre, Beauvais

HUMBERTO VALADARES/ALAMY STOCK PHOTO

Saint-Louis, Versailles

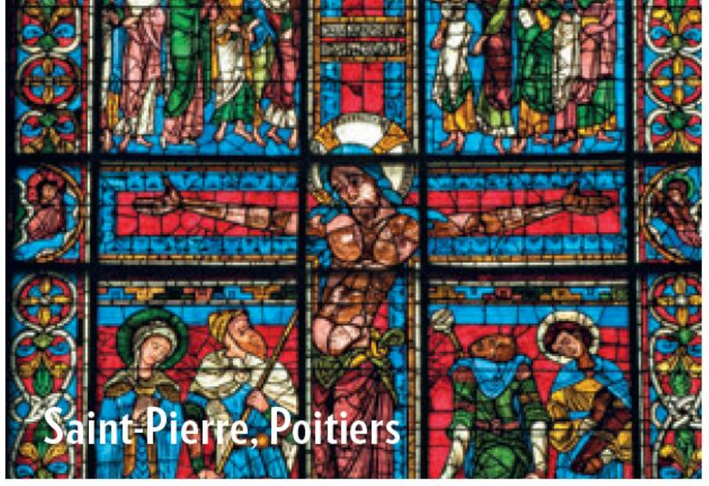
Louis XV est à l'origine de cette baroque rocailleuse (1742-1754), riche d'une impressionnante collection de peintures. C'est ici, en 1789, que Louis XVI a assisté à la messe d'ouverture des États généraux.

Notre-Dame, Bayeux

Consacrée en 1077 par l'évêque Odon en présence de son frère Guillaume le Conquérant, sa construction s'étale du XIIe au XVe siècle. Ayant pour particularité d'être à la fois romane et gothique, son style gothique premier rayonnant a progressivement enveloppé sa structure primaire romane. Sa nef est célèbre pour sa tapisserie de 102 mètres, qui retrace la conquête de l'Angleterre par Guillaume en 1066.

Notre-Dame, Coutances

« Quel est le fou sublime qui a lancé vers le ciel une voûte aussi hardie? », s'est exclamé Vauban en voyant sa tour lanterne de 95 mètres. Elle fut consacrée romane en 1056. Détruite durant la guerre de Cent Ans, sa reconstruction, avec son célèbre vitrail, remonte aux XVe et XVIe siècles.



Saint-Pierre, Poitiers

Saint-André, Bordeaux

Notre-Dame de l'Assomption, Rouen

PHOTOS : T. HAGE/MAXPPP - Y. TRAVERT/AKG-IMAGES - DLEIVA/ALAMY STOCK PHOTO

Notre-Dame, Évreux

Construite au XI[e] siècle et achevée au XVII[e], elle offre un catalogue architectural hétéroclite, du roman à la Renaissance. Un maître verrier y créa une couleur jaune à base de sel d'argent, devenue le "jaune d'Évreux". Ses 70 verrières sont un chef-d'œuvre du vitrail ; ses 13 chapelles sont considérées comme les plus belles de France.

Notre-Dame-de-l'Assomption, Rouen

Monet lui consacra une trentaine de toiles. Construite entre 1035 et 1506, riche de 70 figures sculptées, Richard Cœur de Lion a choisi sa crypte pour qu'y soit déposé son cœur, *« en remembrance d'amour pour la Normandie »*. C'est notre plus haute cathédrale depuis 1876 — sa tour lanterne est dotée d'une flèche en fonte de 151 mètres. Elle a conservé son palais archiépiscopal et détient le carillon le plus imposant de France (64 cloches). À noter : sa nef caractéristique du gothique primitif (quatre niveaux).

NOUVELLE-AQUITAINE

Saint-André, Bordeaux

Cathédrale du XI[e] siècle, Louis VII y épousa Aliénor d'Aquitaine en 1137, et Louis XIII Anne d'Autriche en 1615. Un parfait exemple de construction ogivale.

Saint-Front, Périgueux

Appelée *« la grande mosquée de Périgueux »* par Victor Hugo, elle est sortie de terre entre 1125 et 1150. *« Son plan en croix grecque, ses cinq coupoles couvrant les cinq parties de l'édifice, sa toiture en terrasse dallée, indiquent son origine orientale »*, relate l'historien Julien Loth. C'est elle qui inspirera la basilique du Sacré-Cœur. Restaurée au XIX[e] siècle, l'architecte renforcera encore son aspect oriental en lui ajoutant douze clochetons.

Saint-Étienne, Limoges

Commencée en 1273, elle ne sera terminée qu'en 1888, par l'attachement du clocher d'origine romane à la nef. Son portail est majestueux. En 2005, à la suite de fouilles, un baptistère exceptionnel a été découvert à ses pieds.

Saint-Pierre, Poitiers

Cette église-halle construite sur deux siècles (1115-1379) illustre deux courants architecturaux : le gothique angevin du chevet à la nef ; le gothique francilien pour sa façade et ses tours. On y trouve les stalles gothiques les plus anciennes d'Europe (XIII[e] siècle).

Sainte-Cécile, Albi

Notre-Dame, Rodez

Sainte-Marie-Majeure, Marseille

PHOTOS : T. HARRIS/ALAMY STOCK PHOTO - JAUBERT FRENCH COL./ALAMY STOCK PHOTO - HEIKO MEYER/LAIF-RÉA

OCCITANIE

Notre-Dame, Rodez

Cette forteresse en grès rose aux superbes autels et buffet d'orgue nécessita trois siècles de travaux (1277-1542). Démesurément majestueuse, elle foudroie le regard avec sa façade asymétrique et inachevée, ses meurtrières et sa rosace dentelée. Elle participait autrefois à la défense de la ville, d'où son élévation dans le rempart.

Notre-Dame-et-Saint-Privat, Mende

Construit au XIV^e^ siècle, cet édifice de pierre blonde est de style gothique ; il abrite une Vierge noire et de magnifiques tapisseries. À ses débuts, sa cloche d'une douzaine de tonnes, dite *« la Non-Pareille »*, était la plus importante de la chrétienté.

Sainte-Cécile, Albi

Chez elle, tout est gigantesque : 113 mètres de long, 30 sous la voûte ! Édifiée en deux siècles (1282-1493), cette église forteresse abritant une superbe statuaire est un chef-d'œuvre méridional. C'est la plus importante cathédrale en briques du monde. Ses 18 500 mètres carrés de fresques et décorations font d'elle la plus grande cathédrale peinte d'Europe.

Sainte-Marie, Auch

100 mètres de long, 40 de large, 44 de haut… Deux siècles ont été nécessaires à la construction (1489-1680) de ce spectaculaire vaisseau gothique, d'où son mélange de gothique flamboyant, de Renaissance et (d'un peu) de baroque. *« Les 113 stalles du chœur sont finement ornées de 1500*

VENCE, LA PLUS PETITE CATHÉDRALE DE FRANCE

Construite en l'an 300 sur les restes d'un temple païen, Notre-Dame-de-la-Nativité, à Vence (Alpes-Maritimes), a été siège épiscopal dès 449, et durant 1500 ans. Dotée de tous les apparats dus à son titre, elle présente plusieurs styles: roman, gothique, baroque. Richement pourvue d'un sarcophage gallo-romain, de stalles en bois sculpté, de statues et même d'une mosaïque de Chagall, elle revendique le titre de plus petite cathédrale de France, devant l'ancienne cathédrale Notre-Dame-et-Saint-Véran de Cavaillon, s'étirant, elle, sur environ 50 mètres. Contre 38 seulement à Vence. S. D.

3000

C'est le nombre de personnes que peut accueillir la nef gigantesque de la cathédrale Sainte-Marie-Majeure de Marseille. Soit à peine moins que Saint-Pierre-de-Rome.

scènes et personnages sculptés dans du chêne massif, est-elle décrite. *Les artisans en ont fait surgir un véritable livre d'histoire. Aucune stalle n'est identique. »*

Saint-Étienne, Cahors

La construction de cette "doyenne" débute au VII[e] siècle. Prouesse de l'art roman, sise sur une fondation datant de l'époque mérovingienne, cette forteresse s'est rajoutée du style gothique (cloître) et byzantin (deux coupoles).
Elle conserve une relique : la Sainte Coiffe, linge ayant recouvert le visage du Christ dans le tombeau.

Saint-Just-et-Saint-Pasteur, Narbonne

Ce temple de l'art ogival, pourvu du cinquième plus haut chœur de France et d'un somptueux baldaquin, est né en 1279. Le XV[e] siècle lui ajouta deux tours, dont l'une soutient le fameux "Bourdon", volumineuse cloche de 5 tonnes, survivante de la fonte révolutionnaire de 1793.

PAYS-DE-LA-LOIRE

Saint-Julien, Le Mans

Construite entre les XI[e] et XV[e] siècles, elle s'étend sur 5000 mètres carrés, mesure 64 mètres de haut et 134 de long. À la fois romane et gothique, elle a été le théâtre des grands événements de la dynastie Plantagenêt, dont le baptême d'Henri II, futur roi d'Angleterre. Elle abrite le troisième plus haut chevet du monde et le plus ancien vitrail conservé dans un édifice religieux, *L'Ascension*, datant de 1120.

Saint-Maurice, Angers

Nécropole royale des princes d'Anjou, édifiée entre les XI[e] et XIII[e] siècles, elle oscille entre roman et gothique angevin. En forme de croix latine, ce vaisseau aux voûtes bombées s'étale sur 90 mètres. À noter : ses tours symétriques et ses flèches élancées. Installée en hauteur, il faut monter 130 marches avant de l'atteindre, d'où l'expression *« Fâcheux à monter comme la montée Saint-Maurice »*. À ne pas manquer : sa collection de tapisseries, la plus importante d'Europe.

Saint-Pierre, Poitiers

C'est à la demande de son épouse Aliénor d'Aquitaine qu'Henri II Plantagenêt commença son édification. Deux siècles de construction (1160 à 1379), deux architectures, gothiques, angevine et d'Île-de-France. Église-halle, ses stalles gothiques comme son vitrail de la Crucifixion figurent parmi les plus anciens d'Europe (milieu XII[e]).

PROVENCE-ALPES-CÔTE D'AZUR

Sainte-Marie-Majeure, Marseille

C'est en 1852 que Louis-Napoléon Bonaparte, alors président de la République, pose la première pierre de cette cathédrale très orientale, la plus vaste bâtie depuis le Moyen Âge, dont les travaux dureront quarante ans. La Major est colossale : 146 mètres de long, un transept de 50 mètres, une coupole qui culmine à 70 mètres… Son parvis est entièrement recouvert de mosaïques et sa nef peut recevoir 3000 personnes — à peine moins que Saint-Pierre de Rome. Chez elle, tout est couleurs porches, piliers, coupoles, colonnes en granit rose, marbre vert de Florence, etc.

Saint-Léonce, Fréjus

« Cet ensemble de petite taille remonte aux premiers temps de la chrétienté, relate l'écrivain François Collombet. *C'est un vestige rare de l'époque médiévale réunissant quatre édifices: le baptistère, l'église cathédrale, les bâtiments canoniaux, le cloître et enfin la résidence épiscopale. »*

Saint-Nicolas, Nice

Érigé de 1903 à 1912, c'est l'un des édifices orthodoxes russes les plus importants en dehors de la Russie. Typiquement slave, elle est colorée, coiffée de dôme et de coupoles, remplie d'icônes, de bois sculpté et de fresques. A découvrir aussi: son iconostase. ●

Les églises, le chant de notre terre…

C'est le centenaire de la mort de Maurice Barrès (1862-1923). L'occasion de rappeler le combat de l'écrivain et député chantre du nationalisme pour la sauvegarde du patrimoine religieux, avec la publication, en 1914, de son livre manifeste : "La Grande Pitié des églises de France". Extraits.

Même la douleur s'efface sous cette voûte

Sous le porche de l'église, chacun laisse le fardeau que la vie lui impose. Ici le plus pauvre homme s'élève au rang des grands intellectuels, des poètes, que dis-je ? au rang des esprits : il s'installe dans le domaine de la pensée pure et du rêve. Rien de fastidieux ni de bas n'ose plus l'approcher, et tant qu'il demeure sous cette voûte, il jouit des plus magnifiques loisirs de la haute humanité. Même la douleur s'efface dans le cœur des mères en deuil et fait place aux enchantements de l'espérance.

Le plus puissant témoignage du génie français

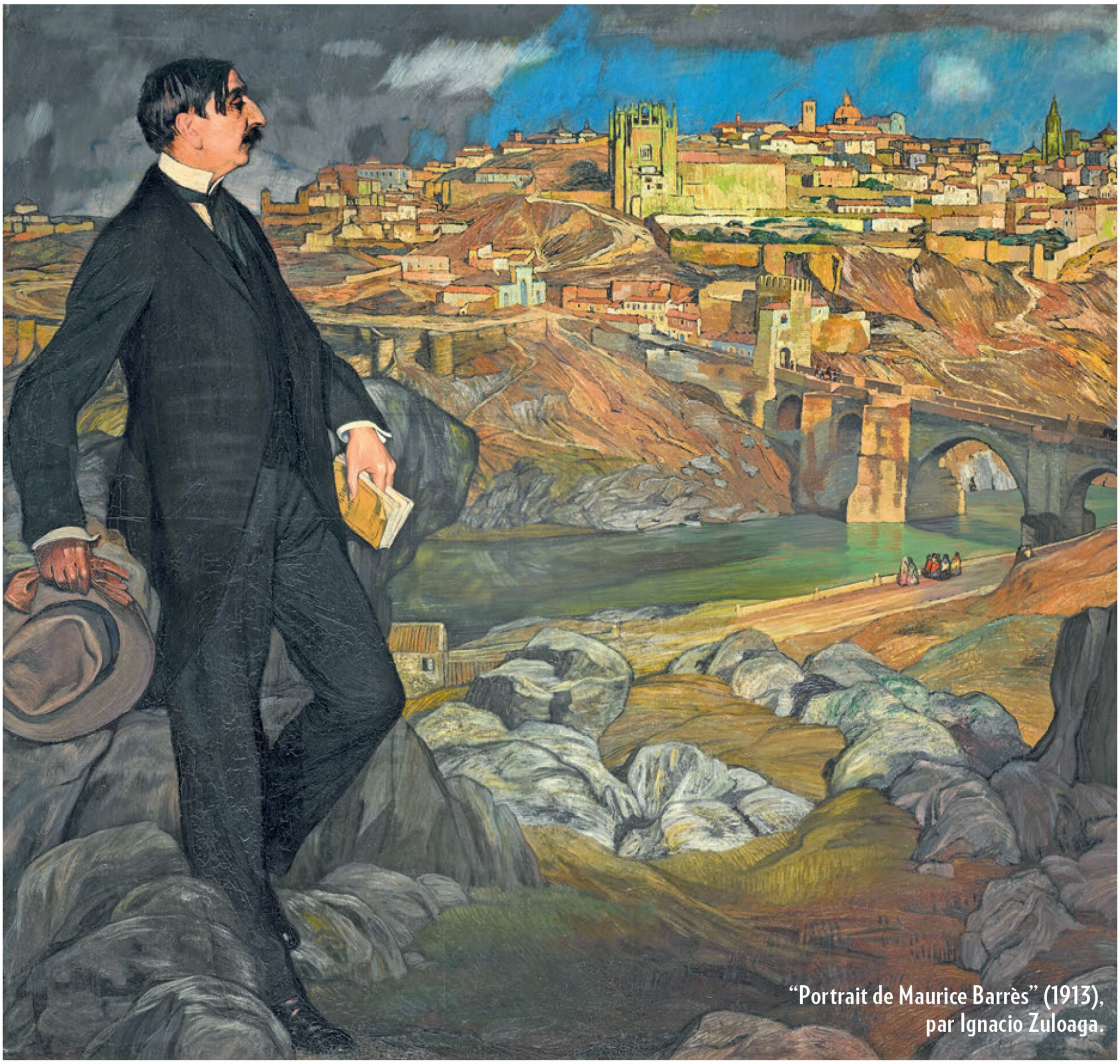
Et, pourtant, Messieurs, quels trésors de noblesse et de poésie, quelle richesse matérielle aussi représentent ces églises de France, que nous sommes en train de laisser s'écrouler ! Leur série à travers les siècles constitue presque à elle seule la belle chaîne de l'art français. Qu'avons-nous, en effet, d'architecture civile que nous ait légué notre passé, auprès de cette immense floraison, ininterrompue depuis plus de dix siècles et variée les époques, suivant les régions, que dis-je ! suivant les paroisses ? Il n'y a pas sur la terre de France deux églises rurales qui soient en tout point pareilles, pas plus qu'il n'y a deux feuilles identiques dans la vaste forêt. Églises romanes, églises gothiques, églises de la Renaissance, églises de style baroque, toutes portent un témoignage magnifique, le plus puissant, le plus abondant des témoignages, en faveur du génie français. On ne peut comparer à une si belle tradition monumentale que la tradition de la musique en Allemagne. Encore cette tradition musicale allemande ne date-t-elle que du seizième siècle, tandis que nous avons des églises depuis le neuvième. Elles sont la voix, le chant de notre terre, une voix sortie du sol où elles s'appuient, une voix du temps où elles furent construites et du peuple qui les voulut.

La plus belle de nos maisons de famille

Avec quelle plénitude paisible, ce matin, comme je me promenais dans la cathédrale *[de Reims, NDLR]*, j'ai reconnu sur ses tapisseries les images de mon histoire sainte d'enfant : voilà le premier pain spirituel que j'ai mangé, le premier aliment fourni à mon esprit. Et hier, dans la boutique du photographe, comme j'étais ému devant la tête de Saint Louis, le plus noble homme, notre Marc Aurèle, devant les Sainte-Anne, les Sainte-Élisabeth, ces expressions de bonté, de dignité familière, cette majesté du cœur ! Comme les grandes œuvres de notre Moyen Âge sont plus sonores pour moi que les statues antiques ou modernes ! Cela me parle nettement, cela saisit dans mon être, tout aisément, les cordes personnelles et profondes. Ici, l'art n'est pas une formule que je sais devoir admirer, et dont j'espère toujours qu'il va m'augmenter, m'ennoblir ; ici le choc est direct, je me reconnais dans ces pierres et je suis soulevé par elles. Ici je me trouve dans la plus belle de nos maisons de famille.

Ici mon être tout entier trouve son élément

Ceux qui n'aiment pas nos églises, où vont-ils ? Au Parthénon ? Il était bien vide quand j'y suis monté, et moi bien désorienté. Et comparant l'immense univers catholique, ses parties claires et celles plus mystérieuses, avec ce monde antique où j'ai essayé de pénétrer en Grèce et sur les rives du Nil, je sens avec quelle étroitesse on pose généralement le problème de la croyance. Que me demande-t-on si je crois ? Je



HERITAGE IMAGES / FINE ART IMAGES / AKG-IMAGES

“Portrait de Maurice Barrès” (1913), par Ignacio Zuloaga.

suis sûr que j’appartiens à la civilisation du Christ, et que c’est mon destin de la proclamer et de la défendre. Ici ma raison, mon être tout entier trouve son élément, son bien-être et son élévation. Dans une église, que m’importent les difficultés de mon esprit! J’accueille le chant des chrétiens et m’y associe dans mon cœur. J’aime ces grands repos, cette quiétude où nous laissent, dans l’ombre des piliers, les longs exercices et les certitudes de la foi; j’aime ces fusées sonores qui jaillissent, ces élans subits des foules croyantes, et sans plus ratiociner, je demeure en paix à mon banc, je porte mes yeux sur les fidèles, j’écoute ce que disent les prêtres, et je prends tout ce dont je puis faire profit, laissant le reste me baigner, me pénétrer s’il le peut…

J’en étais là de ma rêverie, quand soudain je vis les grilles si mesquines, les vitraux blancs, d’innombrables parties pauvres et neuves. Qu’est-ce là? Tout ce que les bâtons, les haches et les pierres ont pu atteindre a été détruit et remplacé misérablement. J’ai le cœur serré, moins du passé que de l’avenir, devant cet incomparable édifice menacé. Comment défendre l’Église, les églises, ces lieux de notre formation, ce bel endroit qui contente notre âme? ●

Saint-Denis, la cathédrale des rois

La basilique de Saint-Denis, devenue cathédrale en 1966, est aussi, et surtout, la nécropole des rois de France, profanée sous la Révolution. Retour sur l'histoire incroyablement riche et tourmentée de ce lieu que Denis Tillinac surnommait "le vrai Panthéon de la droite".

Par Jérôme Besnard

Au début était une nécropole gallo-romaine où, selon la tradition, le premier évêque de Paris, saint Denis, aurait été enterré au IIIe siècle, après son martyr dans l'actuel XVIIIe arrondissement de la capitale *(lire encadré, page de droite)*. Sainte Geneviève fera bâtir une chapelle sur son tombeau deux siècles plus tard. Le site désormais entouré de prestige, la reine Arégonde, épouse du roi mérovingien Clotaire Ier, le fils de Clovis, y sera inhumée entre 573 et 579. Première dépouille royale de Saint-Denis, son sarcophage n'a été retrouvé qu'en 1959 lors de fouilles effectuées par l'historien Michel Fleury. Il est aujourd'hui visible dans la basilique.

Le célèbre Dagobert fut ensuite le premier roi franc enterré en ce lieu de pèlerinage aux alentours de l'an 639, inaugurant ainsi une tradition qui perdurera… douze siècles ! C'est probablement à son époque que le clergé desservant la basilique adopte

PHOTOS : ERIC VANDEVILLE / AKG-IMAGES ; MANUEL COHEN VIA AFP

le mode de vie monastique qu'il devait conserver jusqu'à la Révolution.

Tradititions chrétiennes franques

Sous les Carolingiens, aux VIII[e] et IX[e] siècle, les abbés de Saint-Denis deviennent les archichapelains des rois, puis empereurs, de la seconde dynastie franque. Devenant ainsi les fonctionnaires les plus importants de l'État, chargés notamment de la sauvegarde de l'histoire et des traditions chrétiennes franques. Le 24 février 775, Charlemagne préside la consécration de la nouvelle église, dédiée à saint Pierre. Elle prend alors la forme d'une basilique romaine d'une longueur de 80mètres. Des traces de sa crypte subsistent toujours et sont visibles sous l'actuelle cathédrale.

639

C'est aux alentours de cette année que Dagobert I[er] fut le premier roi franc enterré à Saint-Denis. Inaugurant ainsi une tradition qui perdurera douze siècles.

Durant la seconde moitié du IX[e] siècle, ce qui était alors un monastère subit les attaques des Vikings. Et il faudra attendre 1135 et l'initiative de l'abbé Suger *(lire page 112)*, conseiller des rois capétiens Louis VI et Louis VII, pour voir la basilique renaître véritablement de ses cendres dans le but de relancer le pèlerinage. Incluant un nouveau chœur, les travaux s'achèvent en 1144, inaugurant l'art gothique ➤

LA DÉCAPITATION DE SAINT DENIS

À Montmartre, dans le XVIII[e] arrondissement de Paris, la crypte du *martyrium* de la rue Yvonne-Le-Tac conserve le souvenir du lieu de la décapitation présumée de saint Denis et de ses deux compagnons, Éleuthère et Rustique. Accessible au public, elle marque aujourd'hui l'un des deux emplacements de l'abbaye de femmes de Montmartre fondée en 1133. Quatre siècles plus tard, en 1534, saint François-Xavier et ses premiers compagnons font à l'abbaye la promesse de se rendre en pèlerinage à Jérusalem. C'est l'origine de l'ordre des Jésuites. Et la raison pour laquelle ceux-ci rachetèrent après la Révolution l'emplacement de l'antique chapelle du martyr du premier évêque de Paris. Dont la légende veut qu'il marchât ensuite en portant sa tête jusqu'à l'actuelle église Saint-Denis-de-la-Chapelle. J. B.

PHOTOS : AKG-IMAGES ; ERIC VANDEVILLE / AKG-IMAGES

Dagobert pose la première pierre de l'église (VII^e siècle). Page de droite, médaillon représentant Louis XVII, dont le cœur a été déposé dans la basilique en 2004.

(lire page 66). Désormais, les rois de France se rendront à l'abbaye pour recevoir l'oriflamme rouge de Saint-Denis avant de partir pour la guerre ou la croisade. Il sera arboré au combat jusqu'au désastre d'Azincourt en 1415.

Le saccage révolutionnaire des tombes royales

Au XIII^e siècle, est reconstruite l'antique nef carolingienne de l'église. Les nouvelles voûtes gothiques s'élèvent dorénavant à 30 mètres de hauteur. Puis, procédant de l'action conjuguée du roi saint Louis, de sa mère Blanche de Castille, régente du royaume durant la minorité de son fils, et de l'abbé Eudes Clément, des travaux de grande ampleur sont à nouveau menés durant un demi-siècle (1231-1281) – donnant à l'édifice l'essentiel de son allure actuelle.

C'est dans cette basilique de Saint-Denis que le roi Henri IV a abjuré le protestantisme en 1593, prélude à son entrée dans Paris *(lire page 103)*. À partir de 1633, l'abbaye est confiée aux moines bénédictins mauristes, réputés pour leur érudition. Preuve que ce lieu est décidément à part : en 1691, Louis XIV supprime le titre d'abbé à Saint-Denis, les supérieurs religieux de la communauté étant désormais nommés grands prieurs. Les bâtiments conventuels entourant l'église sont reconstruits à partir de plans dressés par l'architecte Robert de Cotte. Mais l'abbaye sera supprimée par les révolutionnaires à l'été 1792.

C'est au cours de cette période révolutionnaire, sur laquelle il convient de s'attarder, que ce lieu sacré devenu la nécropole des rois de France, va connaître le plus terrible épisode de sa longue vie.

NOTRE-DAME-DES-CHAMPS, PREMIÈRE ÉGLISE CATHÉDRALE DE PARIS

C'est Loràn Deutsch qui, dans son livre *Métronome* (Michel Lafont, 2009), a tiré de l'oubli l'antique église Notre-Dame-des-Champs dont la crypte, située rue Pierre-Nicole dans le V^e arrondissement de la capitale, existe toujours. Ici aurait été érigé un temple gallo-romain où saint Denis aurait célébré la messe en s'installant à Lutèce, la future Paris, au IV^e siècle. Devenu l'église du Carmel de Paris, l'édifice fut détruit sous la Révolution, mais les religieuses revenues dans leur couvent après la tourmente purent localiser l'endroit et restaurer la crypte. Désormais située dans une propriété privée, nombreux sont ceux à réclamer qu'elle soit un jour réouverte au public. J. B.

Pour aborder celui-ci, autorisons-nous un détour par la littérature ; l'évocation y gagnera en force.

En 1991, l'écrivain Jean Raspail publie en effet son roman *Sire* où il imagine qu'à la toute fin du XXe siècle quelques jeunes Français au cœur pur restaurent la monarchie en sacrant un nouveau roi dans la cathédrale de Reims. Au début du livre, il place le long récit glaçant de la destruction méthodique de la nécropole royale à l'été et l'automne 1793. Prenons le temps d'en lire un extrait : « Le premier "tyran" forcé dans son repos éternel fut le bon roi Henri IV, écrit-il. Lorsqu'on eut fait sauter à coups de marteau et de pied-de-biche le lourd couvercle de son cercueil de chêne, puis son cercueil de plomb à la barre à mines, déclenchant dans le caveau des Bourbons un épouvantable vacarme, son corps apparut enveloppé d'un suaire blanc presque intact. On dégagea la tête, et, dans l'air raréfié, se répandit une forte exhalation d'aromates. Ce roi-là sentait bon. Ce ne fut pas le cas des autres. Après cent-quatre-vingt-trois ans dans le tombeau, son visage était admirablement conservé, la barbe presque blanche, les traits sereins, à peine altérés. Le cadavre fut ainsi dressé, comme un mannequin, et adossé à un pilier. La foule qui l'entoure, impressionnée, suspend un instant sa haine. Peut-être même est-elle émue au spectacle de ce grand roi debout, immobile dans son linceul. Et si elle tombait à genoux, en témoignage d'ancien respect ? Mais la loi qui régit les masses humaines ne souffre pas d'exception, c'est toujours le plus vil qui l'emporte, et le plus vil, le voici : un soldat, même pas pris de boisson, ce qui eût au moins constitué une excuse. Se poussant au premier rang, avec des mines de matamore, le soldat, courageux fils du peuple, tire son sabre et coupe ras une bonne mèche de barbe blanche dont il se fait une moustache postiche sous les rires et les applaudissements. Voilà, c'est décidé, la foule sera abjecte. »

Elle le sera en effet, faisant basculer dans des fosses communes remplies de chaux vives, les corps des rois et des princesses, des princes et des reines français. Aucune dynastie ne fut épargnée. Les dépouilles des Mérovingiens, Carolingiens, Capétiens, Valois et Bourbons subirent un sort identique. Jusqu'en avril 1794, la basilique profanée fut transformée en temple de la Raison.

Les corps de Louis XVI et Marie-Antoinette

La restauration de la basilique sera heureusement décidée par Napoléon en 1805, et confiée aux architectes Jacques-Guillaume Legrand puis Jacques Cellerier. Ils vont sauver l'abbaye. L'Empereur décide également en 1809 de la transformation de l'abbaye en maison d'éducation de la Légion d'honneur, inaugurée deux ans plus tard – et subsistant encore aujourd'hui. Puis Louis XVIII, en 1817, fait rassembler dans un ossuaire les restes de ses prédécesseurs extraits des fosses communes, transférant également les corps de son frère Louis XVI et de Marie-Antoinette, jusqu'alors inhumés au cimetière parisien de la Madeleine après leurs exécutions de 1793. Malgré les travaux d'un autre grand architecte, François Debret, l'édifice demeure cependant en piètre état, et c'est Eugène Viollet-le-Duc, le restaurateur de Notre-Dame de Paris *(lire page 30)*, qui lui donnera son aspect actuel, sauvant l'essentiel de l'église médiévale.

Il faudra attendre 1966 pour que la basilique devienne église cathédrale du nouveau diocèse de Saint-Denis, créé à partir de paroisses détachées de ceux de Paris et Versailles. Un ambitieux mais contesté projet de remontage de la tour et de la flèche nord, démontées par Viollet-le-Duc, voit enfin le jour au début du XXIe siècle, mais pour des raisons techniques de fragilité de l'édifice, le chantier tarde à être réalisé.

En plein cœur d'un département sinistré devenu le symbole d'une France multiculturelle traversée de tensions, la basilique de Saint-Denis représente plus que jamais, de façon presque insolente au milieu de cet environnement, la mémoire de l'ancienne France et d'une chrétienté déclinante en Europe. ●

"Le corps d'Henri IV apparut enveloppé d'un suaire blanc presque intact…"

Jean Raspil, "Sire".

VALEURS ACTUELLES

Fondateur Raymond Bourgine
24, rue Georges-Bizet 75116 Paris
Pour obtenir votre correspondant, composer directement le 01.40.54 suivi des quatre chiffres entre parenthèses.
Abonnements : 09.69.39.66.46.
www.valeursactuelles.com

GROUPE VALMONDE
Président Jean-Louis Valentin

COMMISSION ÉDITORIALE
Président Charles Villeneuve
Jean-Claude Dassier, Tugdual Denis, Catherine Nay, François d'Orcival, Jean-Louis Valentin.

RÉDACTION
Directeur de la rédaction Tugdual Denis.
Directeur délégué de la rédaction Arnaud Folch (1151).
Rédacteurs en chef
Société : Mickaël Fonton (1157).
Monde : Mériadec Raffray (1180).
Économie-Finance : Frédéric Paya (1155).
Culture : Laurent Dandrieu (1136).
L'incorrect : Anne-Laure Debaecker (1165)
Hors-série : Yves Le Bescond (1168)
Web : Amaury Brelet (1198).
Chef de rubrique Enquête : Amaury Bucco (1163).
Chef de rubrique Art de vivre : Véronique André.
Secrétaire général de la rédaction Alexandre Meyer (1207).

Politique Grand reporter : Édouard Roux (1139) ;
Reporter : Sébastien Lignier (1163).
France Reporters : Patricia de Sagazan (1182), Thomas Morel (1194), Édouard Lavollé, Victor Eyraud, Maxime Coupeau.
Économie et Entreprises Rédacteur en chef adjoint : Marie de Greef-Madelin (1152).
Chef de service politique économique : Josée Pochat (1166).
Culture Reporter : Olivier Maulin (1206).
Histoire François d'Orcival (1169).
Web Chef d'édition : David Blanchard.
Reporter : Marc Eynaud de Fay
Responsable des réseaux sociaux Justine Lambert.
VA+ Chef de service : Antoine You (1138).
Adjointe : Anne-Lorraine Rousseau.
Iconographie Chef de service : Patrick Iafrate (1192).
Adjoints : Romain Rouger (1167), Barbara le Tourneur du Breuil (1211).
Documentation Chef de service et responsable de la diffusion numérique : Marie Vercelletto (1196).

CHRONIQUEURS
Catherine Nay, Franck Ferrand, Philippe Barthelet.

RÉALISATION ET FABRICATION
Rédacteur en chef technique Nicolas Gigaud (1187).
Secrétaires de rédaction Diane Manière (1208), Patrick Mané (1188), Emmanuelle Barbou des Places (1199), Josiane Ruiz (1189), Isabelle Wlassikoff-Gross (1272).
Premier rédacteur-graphiste, conception graphique Yves Le Bescond (1168).
Rédacteurs-graphistes Fabrice Fournier (1183), Nicolas Lemay (1184), Christian Cibrélus-Érambert (1274).
Responsable de la photogravure, rédacteur infographe Olivier Aujean (1148).

ADMINISTRATION – GESTION – DÉVELOPPEMENT
24, rue Georges-Bizet 75116 Paris.
Président du directoire, directeur des publications Jean-Louis Valentin.
Comptabilité Corinne Brice (1116), Chantal Kientzy (1118), Nathalie Locart (1119), Bérangère Blanchard (1108).
Services généraux Corinne Landry (1113), Joseph Agius (1110).

PUBLICITÉ ET COMMUNICATION
Directeur commercial et responsable de la régie publicitaire
Julien Medioni (06.10.25.20.08).
Responsable commerciale de la régie publicitaire
Marine Burrus (06.11.73.68.07).
Planning media.figaro 01.56.52.20.60.

DIFFUSION – ABONNEMENTS – LIBRAIRIE
Directeur des ventes et fabrication Gilles Marti.
Directeur marketing Charles Bonnet (1193).
Service diffusion Valérie Dubuy (1159), Sophie Roland (1135), Fatiha Pochet (1115).
Service abonnements : 09.69.39.66.46.
Ventes kiosques (01.40.54.12.19) — e-mail : gilles.marti@valmonde.fr

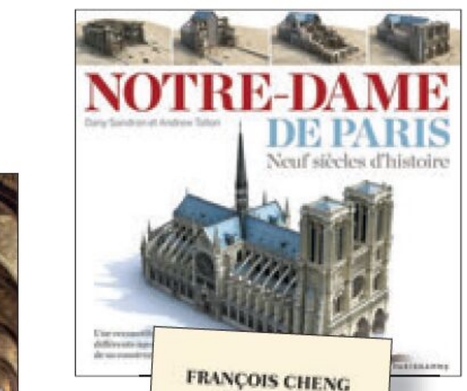
SERVICE ABONNEMENT
CS 20011, 59895 Lille Cedex 9
Tél. : 09.69.39.66.46.
France : 1 an, 4 nos, 29,90 € - 2 ans, 8 nos, 55,90 €
Tarif étranger : nous consulter
Copyright 2023 - Valeurs actuelles. Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus. Sauf dans les cas où elle est autorisée expressément par la loi et les conventions internationales, toute reproduction totale ou partielle du présent numéro est interdite et constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du code pénal.
Impression Roto France
N° de commission paritaire 0925 C 79794
N° ISSN 0049-5794
Valmonde et Cie,
SAS au capital de 1 410 497 €
Associé unique PIDEVMEDIAS FRANCE.
RCS Paris B 775 658 412 **Siret** 775 658 412 00 165

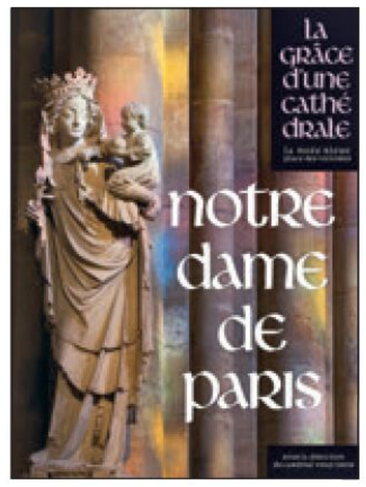
Origine du papier : Allemagne
Taux de fibres recyclées : 0 %
Certification : PEFC
"Eutrophisation" Ptot : 0,016 kg/tonne

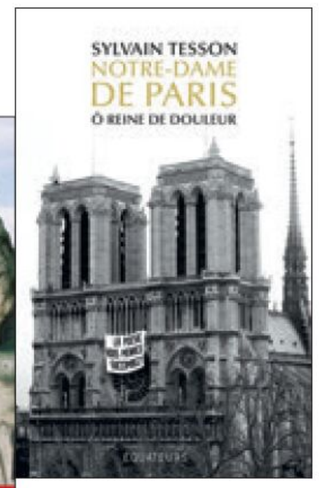
Certifié PEFC
Ce produit est issu de forêts gérées durablement et de sources contrôlées.
PEFC 10-31-1282
pefc-france.org

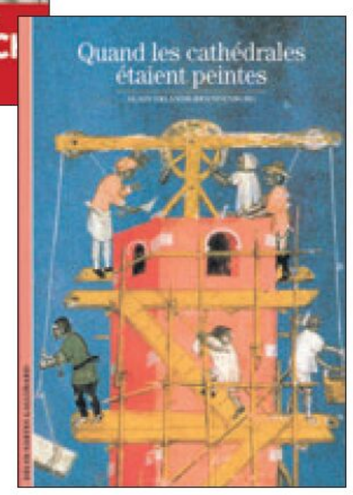
LE TRI + FACILE
BAC DE TRI

BIBLIOGRAPHIE









À Notre-Dame
de François Cheng
(Salvator, 2021)

La Grâce des cathédrales
de Mathieu Lours
(2 volumes, Place des Victoires, 2021, 2023)

L'Art roman, un défi européen
de Alain Erlande-Brandenburg
(Gallimard, 2004)

Les Bâtisseurs de cathédrales
de Jean Gimpel
(Le Seuil, 1958)

La Belle histoire des cathédrales
d'Alain Billard
(De Boeck, 2021)

Le Croire et le Voir, l'art des cathédrales, XIIe-XVe siècle
de Roland Recht
(Gallimard, 1999).

Description de Notre-Dame, cathédrale de Paris
d'Eugène Viollet-le-Duc
(1856)

Les Grandes figures catholiques de la France
de François Huguenin
(Perrin, 2023)

La Légende de Notre-Dame
de Philippe Delorme
(Cerf, 2019)

Mystères et secrets de Notre-Dame de Paris
de Mathieu Lours
(Larousse, 2023)

Notre-Dame de Paris
d'Alain Erlande-Brandenburg
(Éditions de la Martinière, 1997)

Notre-Dame de Paris
sous la direction du cardinal André Vingt-Trois
(La Nuée bleue, Place des victoires, 2021)

Notre-Dame de Paris, neuf siècles d'histoire
de Dany Sandron et Andrew Tallon
(Parigramme, 2019)

Notre-Dame de Paris, Ô reine des douleurs
de Sylvain Tesson
(Equateurs, 2020)

Les Piliers de la terre
de Ken Follett
(Le Livre de Poche, 2015)

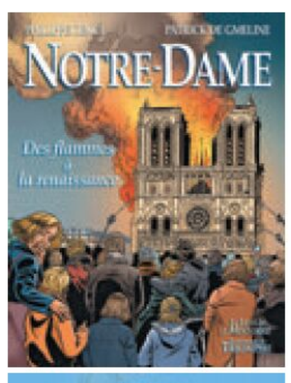
Quand les cathédrales étaient peintes
de Alain Erlande-Brandenburg
(Gallimard, 2009)

La Révolution gothique
de Alain Erlande-Brandenburg
(Picard, 2011).

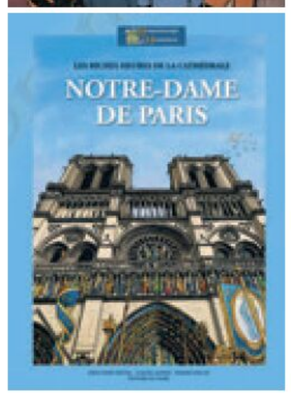
Suger, abbé de Saint-Denis, régent de France
de Michel Bur
(Perrin, 1991)

Le Temps des cathédrales
de Georges Duby
(Gallimard, 1976)

BANDES DESSINÉES

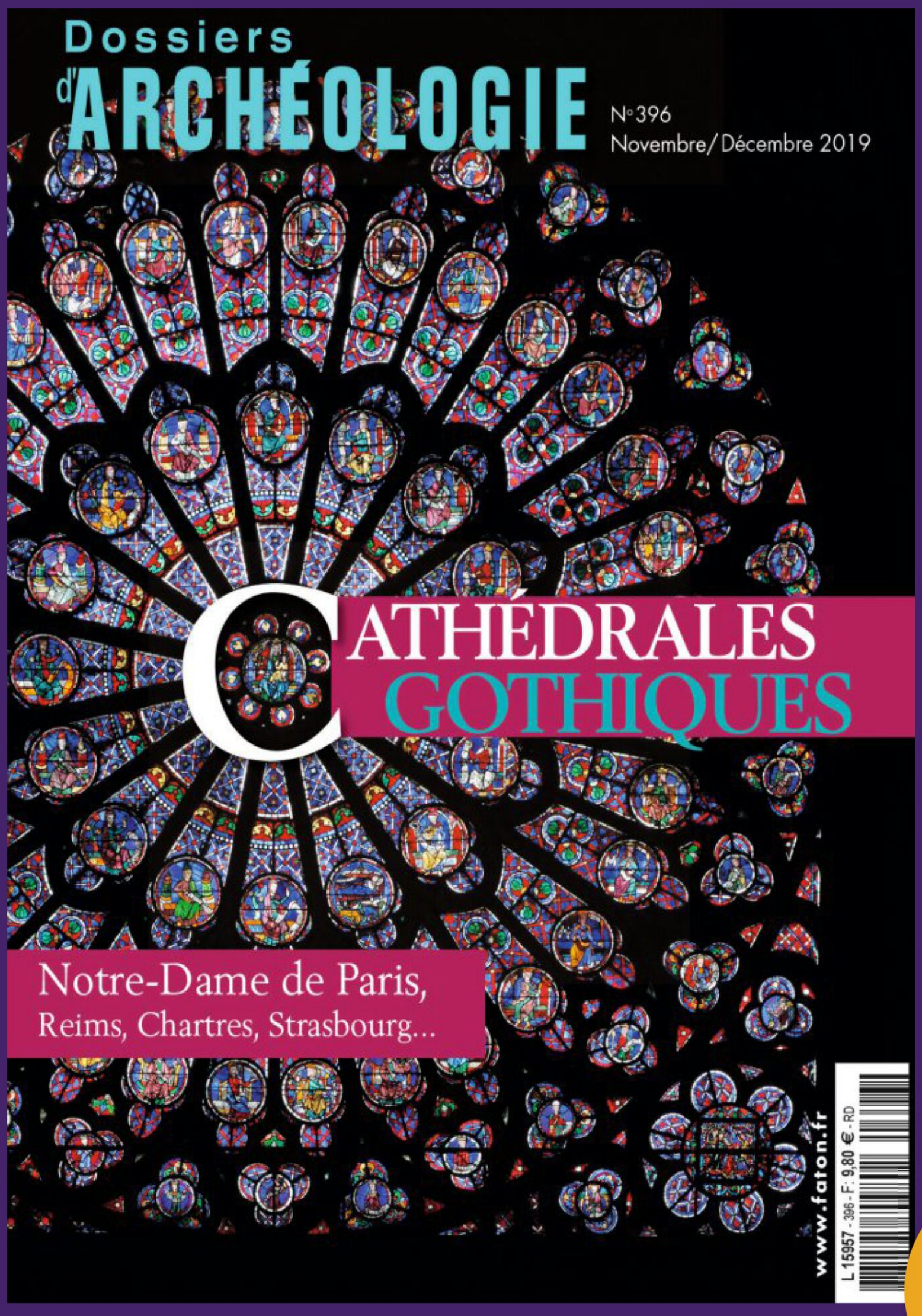


Notre-Dame, des flammes à la renaissance
de Patrick De Gmeline et Philippe Cenci
(Éditions du Triomphe, 2021)



Les Riches Heures de la cathédrale Notre-Dame de Paris
de Serge Saint-Michel, Claude Lacroix et Nadine Viollat
(Éditions du Signe, 2009)

Dossiers d'Archéologie,
Synthèse vivante
d'un thème majeur du passé



SOIT **3 NUMÉROS OFFERTS**

56€/AN POUR 6 NUMÉROS + 2 HORS-SÉRIES

AU LIEU DE ~~90,00€~~

JE COMMANDE SUR **WWW.FATON.FR**

AVEC LE CODE DARCEXT23

AVEC *ARCHÉOLOGIA*, explorez les **TRÉSORS** du passé

SOIT **3 NUMÉROS OFFERTS**

69€/AN POUR 11 NUMÉROS AU LIEU DE ~~121,00€~~

JE COMMANDE SUR **WWW.FATON.FR**

AVEC LE CODE ARCEXT23